

69e année, No 13

Montréal, 3 août 1957

Le Magazine National des Canadiens

- Voyage en Australie, par J. GROSBOIS
- Robert Montgomery,
par MARCEL LAPIERRE
- Le théâtre de Stratford, Ontario.
- Un roman policier complet

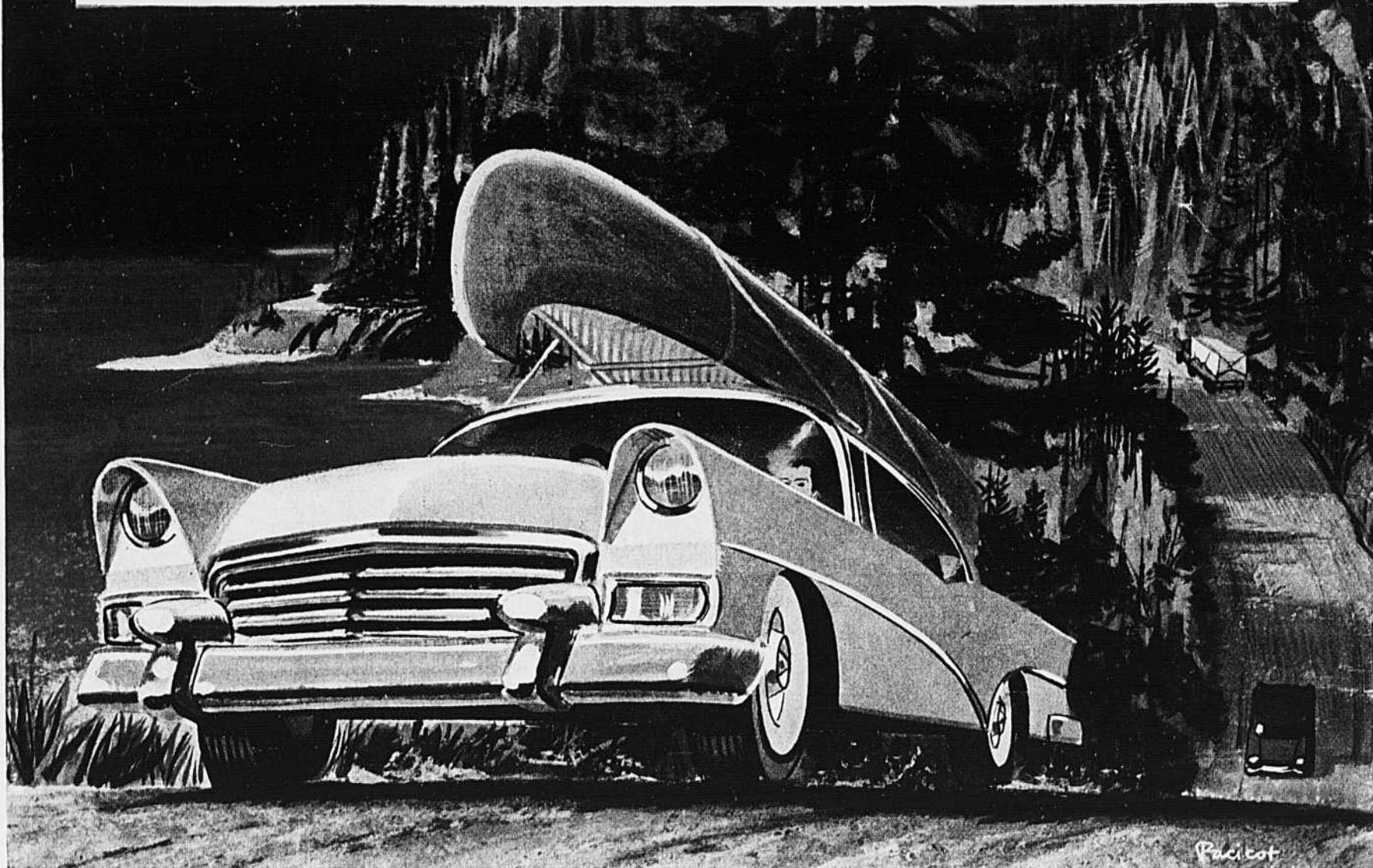
10
CENTS

Le Samedi



*Fraîcheur
des
ondes*

ÉCONOMIE ET RENDEMENT INÉGALÉS!



**LA GAZOLINE *Sky Chief* VOUS TRANSPORTE PLUS LOIN
... À MOINS DE FRAIS!**

Seule, cette célèbre gazoline primée... Texaco Sky Chief... est "extra-chargée" de Petrox — un élément à base de pétrole qui lui est exclusif. Elle assure *protection* et *puissance*; elle réduit l'usure du moteur et, évidemment, les frais d'entretien.

Vous pouvez maintenant tirer de votre moteur le maximum de puissance et de souplesse sans cognements — grâce à la Sky Chief à indice d'octane plus élevé que jamais. La prochaine fois, faites le plein avec la Sky Chief à plus haut indice d'octane additionnée de Petrox — et vous *sentirez* une différence.

**VOYEZ VOTRE ACCUEILLANT
VENDEUR TEXACO**

C'EST UN DÉTAILLANT DE McCOLL-FRONTENAC OIL COMPANY LIMITED

*Fabricants et distributeurs au Canada
des produits pétroliers Texaco.*



Colonel et cinéaste, ROBERT MONTGOMERY choisit les cravates du président Eisenhower

par MARCEL LAPIERRE

ROBERT MONTGOMERY (en réalité, il se prénomme Henry, comme l'auteur de ses jours) est un grand garçon brun aux yeux bleus que son physique et ses origines semblaient destiner aux rôles de fils de famille distinguée et exemplaire.

Il en a joué une bonne série, mais c'est en incarnant de mauvais gars que, paradoxalement, il s'est rendu sympathique.

Manoeuvre, marin, auteur dramatique

Il est né à Beacon, dans l'Etat de New-York, le 21 mai 1904. Sa famille était à l'aise : le père présidait une société productrice de caoutchouc.

Son enfance fut heureuse. Il étudia à la Pawling School de New-York, puis on l'envoya continuer son instruction en Europe où il cultiva son penchant pour la littérature.

Quand il eut seize ans, sa situation changea brusquement. Henry Montgomery Senior fut ruiné et mourut — on a dit qu'il s'était suicidé à la suite de ses revers. De même que son frère Donald, Henry fut obligé de travailler. Après avoir été manoeuvre dans une usine métallurgique, il se fit marin. Il navigua sur un bateau de la Standard Oil qui transportait du pétrole de la Californie à New-York, via Panama.

Ce travail n'était pas exactement dans la ligne de ses ambitions, puisque le futur Robert voulait être auteur dramatique.

Montgomery avait un ami qui exerçait une fonction dans l'administration d'un théâtre. Grâce à lui, il obtint une place de troisième assistant-régisseur. Avec ce même camarade, il entreprit d'écrire une pièce. Le fruit de leur collaboration est encore enfermé dans un tiroir. Il n'a jamais eu l'occasion de mûrir aux feux de la rampe.

Pas de folie des grandeurs

Par contre, Henry eut l'occasion de monter sur la scène pour y débiter un peu de texte. Partant de bouts de rôles sans conséquence, il arriva à composer des personnages plus importants. Il allait s'appeler désormais Robert Montgomery. Il effectua une grande tournée — environ dix-huit mois — avec *The Mask in the Face*, puis devint l'un des interprètes préférés de George Cukor qui n'avait pas encore été enlevé au théâtre par le cinéma.

En cinq années de Broadway, « Bob » joua dans une quantité de pièces. Le cinéma ne l'intéressait pas. Les films étaient toujours muets.

Quand il arriva au pays du cinéma, il résista à la folie des grandeurs. Il eut la sagesse de ne pas se croire arrivé au sommet de la fortune et de la gloire. Il organisa tranquillement son affaire.

Pas d'emballement : Une petite maison, une petite voiture, des économies... On verrait ensuite à perfectionner cela selon la progression des

cachets : une maison plus grande, une voiture plus longue, un compte en banque plus garni.

Sa position artistique — qui conditionnait tout le reste — fut vite assurée. On le donna pour partenaire à Norma Shearer, à Joan Crawford, à Myrna Loy, à Rosalind Russell et même à Greta Garbo (avec la Divine, il tourna principalement *Inspiration*, curieuse adaptation de la « Sapho » de Daudet).

Le débarquement de Normandie

Au nombre de ses bonnes créations, on compte le forçat de *Big House*, le

mes Cagney, l'un des fondateurs de la Guilde des Acteurs de Hollywood.

Il s'est marié, peu après son arrivée là-bas, avec l'actrice Elizabeth Allan qui lui a donné trois enfants — dont une fille également prénommée Elizabeth, qui tourne maintenant dans des films. Comme le temps passe !

En 1940, il interpréta à Londres *Haunted Honeymoon*. Quand il eut terminé, il prit un engagement à l'American Field Service et les USA étant encore en état de neutralité, il coopéra avec les Alliés en conduisant une ambulance. Etant donné qu'il prit le départ le 7 juin, il n'eut pas le temps d'user beaucoup d'essence.



gangster épris de vie rustique des *Jours Heureux*, l'aviateur de *Vol de nuit*, *Force des Ténèbres*.

Dès ses débuts, il ne se comporta pas l'assassin courtois et patient de *La* en acteur ordinaire. Il ne se contenta pas de remplir consciencieusement son emploi, il chercha, au-delà du métier pur et simple, les possibilités expressives du film. C'était sans doute son instinct d'auteur dramatique refoulé qui parlait. Avant la guerre, il participa, à Paris, à un congrès international du cinéma d'avant-garde.

En même temps, il s'occupait de la défense professionnelle. Il fut, avec Ja-

Il retourna aux Etats-Unis où il tourna dans quelques films dont *Mr. and Mrs. Smith*. En 1941, on le nomma attaché naval à l'ambassade américaine de Londres, puis on le mobilisa dans la Marine. Il prit part aux affaires de Guadalcanal, et en 1944, débarqua en Normandie. Pourvu du grade de commandant, il fut démobilisé à la fin de l'année. Hollywood le reprit.

Le cinéma "subjectif"

John Ford tournait *Les Sacrifiés*, film sur la campagne des Philippines. Montgomery en fut la vedette qualifiée.

S'étant blessé pendant les prises de vues, le metteur-en-scène lui demanda d'achever le travail.

Cette suppléance ouvrit des perspectives à Bob qui ne se contenta plus d'être comédien. Il voulut faire des films et appliquer une idée à laquelle il tenait. Il appelait cela « le cinéma subjectif » : la caméra prendrait la place d'un personnage et le spectateur ainsi logé dans la peau de ce personnage participait intensément à l'action. Montgomery tourna « subjectivement » un roman de Raymond Chandler : *La Dame du Lac*. Le rôle du détective Phil Marlowe était tenu par le réalisateur, mais on entendait surtout sa voix. On le voyait peu, car il se faisait remplacer par son appareil de prise de vues. C'était la « caméra à la première personne »... Intéressant, certes, mais pas complètement réussi. On était d'opinion que ce serait plus passionnant si le spectateur, au lieu d'être mis à la place du détective, devenait l'assassin...

Bob produisit ensuite *Et tournent les chevaux de bois*, autre film de mystère et de suspense où la caméra redevenait plus « objective ». Très applaudie au « Festival du film Maudit » de Biarritz, cette curieuse bande ne paraît pas avoir déchainé l'enthousiasme du grand public.

"Superviser Ike"

Depuis, il a composé quelques rôles dans des films d'autres réalisateurs, il s'est occupé de mise en scène théâtrale, et il a tourné pour la télévision. Il est devenu directeur artistique d'une chaîne de TV.

D'autre part, il se mêle activement à la politique. Membre du parti républicain, il a été l'un des plus ardents supporters de Eisenhower lorsque celui-ci a posé sa candidature.

« Ike » étant élu, Bob ne s'est pas reposé sur ses lauriers. Il a pris à son compte la propagande télévisée du Président.

Il considère — et sans doute n'a-t-il pas tort — qu'un chef d'Etat doit se présenter aux foules dans les conditions les plus avantageuses. Il a aménagé un studio à la Maison Blanche et chaque fois que le général doit prendre la parole devant caméras et micros, il règle tous les détails de la cérémonie. Il supervise le costume que doit porter Eisenhower, il choisit ses chemises, ses cravates et jusqu'à ses lunettes ; il règle les éclairages et il indique au général les intonations qui mettront en valeur le discours qu'il doit prononcer. Les résultats sont bons.

Montgomery adoptera peut-être, dans ses nouvelles (et bénévoles) fonctions, le système du « cinéma subjectif » ; au cours d'une visite ou d'une conférence de presse, un appareil de prise de vues pourrait se substituer au Président pour bien mettre le spectateur dans le coup.

PLEINS FEUX SUR

Georges Brassens s'est mis à table

Georges Brassens a enfin parlé. Jusqu'à présent, on ne l'avait entendu que chanter ou grommeler dans sa grosse moustache. La TV nous a valu ce petit miracle de nous montrer un Brassens presque au naturel.

Il a fallu pour cela une mise-en-scène plus compliquée qu'avec les autres vedettes : recréer l'ambiance d'une ferme où l'on se passait le gros pain et le gros rouge pour faire ambiance locale, réunir autour de la table rustique les meilleurs amis de « l'ours de la chanson »...

Le jeu valait la chandelle. Car jamais Brassens n'en avait tant dit.

— Au début, on ne me faisait pas tellement confiance. Mes cheveux trop longs et ma moustache très noire, on trouvait que ça faisait un peu sale... Par la suite, on me réclamait tout le temps « Le Gorille ». J'ai fait un « Gorille », et ça me suffit. Si les gens qui n'aimaient que ce genre-là ne me suivent plus, c'est tant mieux !

Nous avons appris que Brassens voudrait bien couper ses longs cheveux, à présent qu'il a assez d'argent pour payer le coiffeur, mais que ses agents publicitaires le lui interdisent, afin qu'il fasse « plus authentique » !

Quand un Clay rencontre un Popov

Pour la première fois se déroule à Paris, au Music-hall de l'Olympia, un Festival international de music-hall. La vedette soviétique, c'est le clown Popov, l'un des plus grands qu'ait connus le cirque.

Il vient de revenir à Paris, où il s'était déjà produit avec le Grand Cirque de Moscou. Cette fois il est tout seul, mais il apportait deux énormes malles vertes, un coq noir et un coq blanc, une immense échelle de peintre, une perche et un fil d'acier. Il a toujours sa trop grande casquette à carreaux, sa tignasse comme du foin et ses yeux bleus ronds et naïfs.

Il paraîtra cette fois sur la scène de l'Olympia sans le moindre grimace, et en costume de ville. Il s'est refusé à dire ce qu'il allait faire de son matériel, mais on l'a vu répéter : il a mis les deux coqs au bout de la perche, la perche sur son nez, et lui-même avançait le long du fil de fer.

Dans les coulisses du music-hall, il a enfin fait la connaissance de Philippe Clay, qui est la vedette de l'actuel spectacle, et qu'il désirait rencontrer depuis des années. Et ils se sont aperçus qu'ils auraient quelque chose en commun dans un avenir très proche : Don Quichotte. Clay sera en effet le chevalier à la triste figure dans une comédie à couplets dont il est l'auteur, tandis que Popov a été pressenti par Mike Todd pour être Sancho Pança aux côtés de Fernandel, et devenir ainsi du même coup la première vedette soviétique qui apparaîtra dans un film occidental.

Maria Schell adore Marilyn Monroe

Marilyn Monroe n'a pas dit qu'elle adorait Maria Schell, qui incarnera à sa place le rôle auquel elle aspirait depuis des années : celui de Grouchenka, dans « Les Frères Karamazov ». Mais Maria Schell, en compensation, a proclamé qu'elle adore Marilyn.

On a dit tout d'abord que seule sa future maternité empêchait Marilyn de jouer le rôle. Il semble que la vérité



Le DUC DE WINDSOR

soit tout autre. Les méchantes langues affirment que les metteurs-en-scène redoutent les caprices de Marilyn.

Selon Maria Schell, la firme de Marilyn n'aurait pu se mettre d'accord avec la M.-G.-M. qui s'apprête à produire « Les Frères Karamazov ». La charmante vedette européenne n'aspire d'ailleurs nullement à concurrencer Marilyn sur son propre terrain.

— Même mes plus grands admirateurs ne sauraient me comparer à Marilyn Monroe. Nous ne nous ressemblons en rien.

Plus précisément, elles se ressemblent seulement en ce qu'elles sont toutes deux blondes et charmantes. Depuis son arrivée à Hollywood, Maria Schell vogue de surprise en émerveillement. Alors que les autres actrices européennes se montrent généralement déçues d'emblée, celle qui fut « Gervaise » semble jouer au naturel « Alice au pays des merveilles ».

— Un jour, dit-elle, je veux visiter à fond Hollywood, pour découvrir si tout le monde y est vraiment si riche...

Sartre par Sartre

Jean-Paul Sartre, qui n'est plus le guide tout-puissant d'une partie de la jeunesse, a jugé que le temps était venu d'écrire son autobiographie.

Mais ce n'est pas une autobiographie comme toutes les autres. Sartre a décidé d'appliquer à ses souvenirs une méthode de récréation scientifique.

— A travers ma biographie, a déclaré Sartre, je ne m'intéresse pas particulièrement à mon existence et à sa signification. Je veux plutôt évoquer l'évolution assez curieuse de toute une génération.

« Je suis né en 1905 dans un milieu de petits-bourgeois intellectuels. J'ai été élevé dans une période dominée par l'influence de Gide et de Proust, une période de subjectivisme et d'esthétisme. Aujourd'hui, nous sommes surtout confrontés avec des thèmes politiques et objectifs, des idéologies comme le marxisme.

« Le résultat est que des périodes entières de nos existences passées ne nous apparaissent plus aussi intéressantes qu'autrefois, tous les événements de notre vie privée et subjective durant les années qui ont immédiatement

L'ACTUALITÉ



MARIA SCHELL



GEORGES BRASSENS



JEAN-PAUL SARTRE

précédé la dernière guerre mondiale, par exemple.

Interrogé sur son adhésion au marxisme, Sartre a répondu :

— Je suis marxiste. Ce que l'on fait du marxisme, c'est une autre histoire...

Une invitation de cinéma

Un journaliste de Hollywood était sorti l'autre soir très ébloui du cinéma où il avait vu le dernier film d'Audrey Hepburn et de Gary Cooper : « Ariane ». C'est surtout la manière dont Cooper fait sa cour, dans le film, qui l'a fasciné.

Ce brillant Casanova invite sa belle en plein après-midi dans son appartement de l'Hôtel Ritz, à Paris. Rien n'y manque : ni les buissons de fleurs, ni le petit orchestre particulier, ni le repas princier.

Devant ce charmant spectacle qui, toujours dans le film, donne d'excellents résultats, le journaliste décida de faire de même. Tant pis si ses économies y passaient, au besoin il emprunterait.

Comme il s'agissait d'une expérience, il parvint à faire accepter son invitation d'une ravissante starlette qu'il connaissait à peine.

Il loua alors pour une journée un appartement au Beverly Hills Hotel, le plus chic d'Hollywood, commanda une double ration de caviar, des faisans sur canapé et des crêpes Suzette, ainsi que plusieurs bouteilles de whisky et de champagne, un orchestre de cinq musiciens, des masses de fleurs.

A l'heure dite, la belle lui téléphona : « Impossible, mon cher. Je ne peux me libérer aujourd'hui. Je viendrai demain, à la même heure »...

Adieu aux armes... de Selznick

Depuis que le célèbre producteur américain David O'Selznick a entrepris

de tourner « L'Adieu aux armes » d'après le roman de Hemingway, des centaines de personnes ont dit un adieu définitif au producteur.

La liste serait interminable : le metteur en scène John Huston, un chef opérateur, trois directeurs artistiques, un distributeur, un responsable aux truquages, quatre chauffeurs, et tout le personnel de la villa qu'avaient louée à Rome David O'Selznick et sa femme Jennifer Jones.

La faute en est aux mémoires. C'est le vice de ce producteur. Chaque personne travaillant avec lui, dans quelque domaine que ce soit, reçoit des « mémos » de dix à vingt-cinq pages dactylographiées. Comme il les dicte généralement de nuit à trois secrétaires qui se relaient, et qu'il ne relit jamais ce qu'il dicte, il s'ensuit des confusions telles que tous ses collaborateurs, dans l'attente d'un malentendu, et de l'orage consensuel, gardent constamment leurs valises prêtes.

Son équipe a pris l'habitude de collectionner ses mémoires. Un technicien de la troupe possède même une véritable pièce de collection : un mémorandum de Selznick qui ne comporte qu'une seule ligne. On lui a offert une petite fortune, mais il refuse de le vendre. Un directeur de production, qui a donné son congé depuis, avait répliqué à son patron en lui envoyant également un mémorandum revendicatif. « Vous avez tort, lui dit Selznick. Je n'ai pas le temps de lire ».

Il est vilain de rapporter

Depuis le procès d'Arthur Miller, son confrère John Steinbeck ne dort plus.

« Il est certain, déclare-t-il, que le Congrès a le droit, selon la loi, de me poser toutes questions qu'il désire, et de punir mon refus de répondre. Il suffit au Congrès de définir une situation ou

une action comme dangereuse à la sécurité publique, à la morale publique, ou à la santé publique. La vente et la consommation du *mince pie* (pâté de viande et de fruits) peut devenir un crime si le Congrès décide que le *mince pie* constitue un danger pour la santé publique. — ce qu'il est probablement. Etant donné que nombre de parents élèvent mal leurs enfants, l'amour maternel peut être incriminé comme dangereux pour la communauté. Mais la question est la suivante :

« Le Congrès peut-il profiter de ce droit ? »

Analysant le cas d'Arthur Miller, John Steinbeck estime que l'aventure aurait fort bien pu lui advenir à lui-même, si seulement il avait un caractère un peu plus sociable. Comme Miller, il estime que les écrivains de gauche qui assistaient à ces réunions de caractère surtout littéraire n'étaient pas des traîtres à la patrie.

« Nos dirigeants, dit-il, nous placent dans cette situation absurde : commettre une action immorale au nom de la morale publique.

Je cherche un millionnaire...

Cette fameuse chanson de Mistin-guett aurait pu servir de devise à l'une de ses consœurs et contemporaines, Peggy Hopkins Joyce, qui fut la plus belle girl des Ziegfeld Follies. Peggy vient de mourir d'un cancer, ayant, entre l'âge de quinze ans et la soixantaine, épousé cinq milliardaires et un comte. Cette radieuse beauté blonde, restée étonnamment belle jusqu'à la fin, se flattait en outre d'avoir été fiancée cinquante fois.

Peggy Joyce a fait promettre au personnel de l'hôpital de ne pas révéler, après sa mort, son âge véritable. C'aura été sa dernière coquetterie. Ses derniers instants ont été veillés par son sixième mari, Andrew C. Meyer, un banquier new-yorkais retiré des affaires.

Dans son autobiographie, « Les Hommes, le Mariage et Moi », Peggy a raconté comment, fille d'un barbier de village, elle s'enfuit de la maison paternelle à 15 ans, sauta dans un train... où la première personne qu'elle rencontra fut le millionnaire Everett Archibald, le fils d'un « roi du borax », qui allait devenir son premier mari.

Même après les avoir quittés, Peggy a conservé le nom de ses deux plus riches maris : le fils de famille Hopkins, et Joyce, chiffonnier multimillionnaire. Il y eut encore un constructeur britannique et un comte suédois.

Devenue richissime par ses divorces successifs, Peggy décriait :

— On ne connaît jamais un homme que quand on l'a épousé, et alors on regrette de l'avoir fait...

Un trône perdu qui rapporte

Cette année, le duc et la duchesse de Windsor ont célébré deux grands anniversaires. Le premier a reçu une large publicité : pour célébrer sa vingtième année de mariage, le célèbre couple avait tenu à préciser à la TV américaine et dans la presse mondiale que si c'était à refaire, on le referait.

Le second anniversaire a été célébré avec infiniment plus de discrétion : il y a dix ans, les Windsor entreprenaient une carrière d'écrivains professionnels. Et en cette période, ils ont battu le record mondial des droits d'auteurs : 3 millions de dollars.

Ce qui a fait écrire à un organe travailliste britannique : « En termes strictement économiques, l'abdication d'Edouard VIII aura été la plus rentable de l'Histoire ! »

C'est le magazine américain « Life » qui a le premier ouvert ses colonnes

Autostrades de 1975... dès aujourd'hui

C'est en tenant compte des prévisions de la circulation automobile pour l'année 1975 qu'a été conçu le vaste plan d'aménagement des autostrades américaines connu sous le nom de « National System of Interstate and Defense Highways ». Dans les treize prochaines années, au coût de 28 milliards de dollars, tout le pays sera couvert d'un réseau de routes d'une longueur de 41.000 milles.

C'est l'autostrade de 1975, dont il existe déjà un prototype dans la région de Chicago. La photo ci-dessous nous en donne un magnifique aperçu. Pour répondre aux exigences posées par le gouvernement fédéral américain, ces routes doivent posséder les caractéristiques suivantes : suppression des feux de circulation par la suppression des croisements de routes ; raccordement facile et sûr des routes secondaires ; travées multiples rendant pratiquement impossibles les collisions et à peu près nul l'éblouissement dû aux phares ; larges remblais pour le stationnement d'urgence des voitures, etc.

Ce vaste réseau, qui permettra, par exemple, de passer de la côte Atlantique à la côte Pacifique sans jamais rencontrer de feux rouges, fait également partie du système de défense que sont à mettre sur pied nos voisins américains. Gage de confort en temps de paix, facteur de sécurité en temps de guerre, voilà ce que seront les routes de 1975.



VOYAGE EN AUSTRALIE

Notre collaborateur a effectué, avec un groupe de journalistes étrangers, un voyage de 4,000 milles en Australie. Ce tour, commencé et terminé à Melbourne, l'a mené de l'Etat de Victoria dans les "Nouvelles-Galles du Sud", puis dans le "Queensland", dans le "Northern Territory" et enfin, de nouveau, dans les "Nouvelles-Galles du Sud" et "Victoria". Il donne dans cette série de trois articles ses impressions sur le pays et la vie de ses habitants.

par JACQUES GROSGOIS

Le pays de la solitude

CINQ MILLIONS environ d'Australiens, sur une population totale de 9,300,000, vivent dans les cinq principales villes du pays qui sont : Sydney (1,897,000), Melbourne (1,595,000), Brisbane (515,000), Adélaïde (506,000) et Perth (359,000). C'est dire que l'Australie, qui est aussi vaste que les Etats-Unis, est le continent de la solitude. Dans les campagnes, les fermiers doivent souvent parcourir quelque trente milles pour rendre visite à leurs plus proches voisins... Ajoutons qu'un tiers environ du pays est quasi désertique, que dans un autre tiers l'insuffisance des pluies interdit pratiquement toute colonisation.

Il n'est cependant pas nécessaire de voyager loin à l'intérieur du pays pour ressentir ce sentiment de solitude. Les grandes villes le donnent également, le soir surtout.

Je me souviendrai longtemps de mon arrivée à Melbourne. Le jour tombait et l'avion avant d'atterrir avait tourné assez longtemps au-dessus d'une agglomération

le chauffeur nous dit qu'on entrait dans Melbourne ; pour nous rien n'avait cependant changé. C'était toujours les mêmes maisons à un étage, les mêmes rues, la même solitude ! Nous longeâmes des parcs qui nous semblèrent étendus, puis nous passâmes devant une sorte de palais. « Le Parlement », nous dit le chauffeur qui parlait avec le plus bel accent australien.

L'auto tourna et s'engagea dans une rue plus brillamment éclairée qui descendait vers le port entre deux lignes de buildings assez hauts. « Nous voici dans le centre de Melbourne », continua-t-il. Nous fûmes étonnés : malgré les cinémas, les théâtres et les restaurants, il n'y avait guère plus de monde que dans les faubourgs.

Après avoir laissé nos bagages à l'hôtel, nous allâmes dans un restaurant qu'on nous avait recommandé. Il était alors un peu plus de 9 heures du soir. « Dépêchez-vous, nous dit le patron, un Italien d'origine, car à 10 heures c'est fini ». Etonnés, nous commandâmes donc rapidement le repas et la boisson, un excellent vin australien. A 10 heures, tout allait pour le mieux,

ce que les lois puritaines, réglementant la vente des boissons alcooliques, fussent levées pendant les Jeux Olympiques. Or, 55% de la population s'est prononcée pour le maintien de ces lois ! C'est, hélas ! ainsi », dit-il avec un gros soupir. « Le business est très bon en Australie, mais il pourrait être meilleur », ajouta-t-il en hochant la tête. Puis, pris de remords, car nous étions Européens, il décida courageusement de nous offrir, bien que l'heure limite fût passée, une bouteille qu'il nous pria cependant de boire rapidement.

Quand nous sortîmes, il était un peu plus de onze heures. Restaurants, cinémas, théâtres étaient fermés, le centre de Melbourne était pratiquement désert... Seules, quelques personnes passaient en marchant rapidement, donnant l'impression de vouloir rentrer vite chez elles.

En Australie, les bars sont ouverts de cinq à six heures du soir, les restaurants, comme je viens de le dire, sont autorisés à vendre des boissons alcoolisées avec les repas jusqu'à dix heures ; mais dans les hôtels, à la condition d'y occuper une chambre — on est alors considéré comme chez soi — on a le droit de commander et de consommer de l'alcool à toute heure du jour et de la nuit. Il y a aussi les clubs privés où les membres peuvent faire ce qu'il leur plaît. Il va sans dire que ces lois puritaines sont pratiquement sans effet quant à la lutte contre l'alcoolisme... La face est sauve, cependant.

Le lendemain, je fus surpris de constater que Melbourne vivait néanmoins. Autant Burke Street et les autres artères centrales m'étaient apparues tristes dans leur solitude nocturne, autant elles étaient gaies et vivantes le jour. Elles grouillaient d'une foule souriante. Hommes, femmes et enfants, resplendissants de santé, envahissaient magasins et restaurants.

Quant à la circulation, elle était non moins difficile qu'à New-York, Londres ou Paris. Mais cette animation ne dure guère que quelques heures. Après six heures du soir, la ville retombe dans sa tristesse et sa léthargie.

Dans toutes les villes australiennes que j'ai visitées, sauf à Broken Hill et à Sydney qui jouissent de lois beaucoup moins sévères, j'ai éprouvé le même ennui. Il faut dire aussi que la place ne manque pas en Australie et que le terrain ne coûte pas cher. Aussi les agglomérations s'étendent-elles sans entrave. Les boulevards et avenues longs et larges, les parcs, les froids bâtiments officiels à l'anglaise et, hors des centres, le vaste réseau quadrillé des rues rectilignes bordées de petites maisons familiales avec petit jardin, contribuent grandement à donner un sentiment d'isolement.

L'Australie a une des plus faibles densités d'habitants par mille carré (1,2). Elle doit aussi avoir une des plus faibles densités d'habitants par mille carré de ville.

Quant aux dimanches, en dehors des offices religieux et des concerts de musique religieuse, les Australiens n'ont d'autre choix que de rester chez eux, se promener ou faire du sport. Tout est fermé, y compris les stations d'essence...

Un jour, je demandai à un chauffeur de taxi, un « nouvel Australien », un immigrant polonais, ce qu'il pensait de la vie en Australie : « On y gagne très bien sa vie, me répondit-il ; ainsi, après avoir travaillé pendant un peu plus d'un an pour une compagnie, j'ai pu m'acheter une voiture et faire le taxi à mon compte. Il y a vraiment peu de pays qui offrent actuellement plus de possibilités. D'autre part, on y fait des économies forcées parce qu'on y a peu d'occasions de dépenser son argent. Que voulez-vous faire le soir ? Je suis matériellement très satisfait, mais malheureusement je m'y ennue. Quand j'aurai suffisamment



Sydney, la principale ville de l'Australie, compte 1,897,000 habitants. Voici une vue d'ensemble du quartier des affaires. Au premier plan, les quais du havre.

mération très vaste qui s'illuminait brillamment. J'avais aussi aperçu le port, ses vaisseaux et l'Océan qui faisait encore miroiter les dernières lueurs du couchant. L'euphorie que j'en avais ressentie m'avait alors fait imaginer une vie nocturne active.

Bien que l'on fût au début de l'été, il faisait froid à l'aérodrome et un vent violent soufflait en rafales. L'auto, qui nous transportait, mes compagnons et moi, vers le centre de Melbourne où se trouvait notre hôtel, nous fit d'abord traverser d'interminables faubourgs lugubres et déserts. La plupart des boutiques étaient déjà fermées et de très rares passants circulaient sur les trottoirs. Peu de voitures aussi dans les rues. Enfin,

quand la servante vint nous prier de vider et nos verres et ce qu'il restait dans les bouteilles. Encore plus étonnés que précédemment, nous protestâmes avec véhémence. « Je n'y peux rien, nous dit-elle, la loi est la loi ». Assez incrédules cependant et croyant à un certain libéralisme, nous primes notre temps. La servante revint et, l'air courroucé, mais sans dire un mot, nous enleva les verres et les bouteilles à moitié pleins. Très irrités, nous fîmes appeler le patron auquel nous fîmes de vifs reproches. Il leva les bras au ciel et dans son anglais à la napolitaine, nous dit : « Mes chers amis ! On a demandé par référendum à la population de l'Etat de Victoria, si elle consentait à



Melbourne, capitale de l'Etat de Victoria, compte 1,595,000 âmes. Voici la rue Collins, la principale artère commerciale de la ville.

d'argent pour m'acheter un fonds de commerce, je pense que je retournerai quelque part en Europe»...

Bien d'autres «new-Australians», d'origines diverses, m'ont dit la même chose.

Le royaume du mouton à laine

Les grandes villes et les industries de transformation se trouvent toutes sur les côtes occidentale, méridionale et orientale. Le long de ces côtes, au climat tempéré suffisamment humide et aux terres assez riches, se trouvent aussi les principales cultures (blé et fruits) et l'élevage du bétail (viande, lait et fromages). Mais au fur et à mesure que l'on pénètre à l'intérieur du pays le climat devient plus sec et l'herbe plus rare. A quelques centaines de milles seulement du littoral commence le vaste royaume du mouton à laine, royaume dont la visite a été évidemment l'objet principal du voyage organisé par le «Bureau australien de la laine».

La laine, chacun le sait, est la principale richesse de l'Australie qui en est le premier producteur mondial. En mars 1956, le troupeau comprenait 139 millions de têtes (record) et pour la saison 1956-57, la production de laine est estimée à 1,480 millions de lbs, soit environ 30% de la production mondiale.

quelle les «woolgrowers», c'est-à-dire les producteurs de laine australiens (ils sont environ 85,000 aujourd'hui) décidèrent en 1936 de financer une campagne permanente de publicité ainsi que des recherches pour améliorer la production et la qualité des laines.

Le «Bureau Australien de la laine» fut créé, ainsi que le «Secrétariat international de la laine» dont l'action est mondiale. A elle seule, l'Australie paie plus de 60% des dépenses de cet organisme. Le «Bureau Australien de la laine» est dirigé par des fonctionnaires, mais ce sont les producteurs eux-mêmes qui fournissent les fonds. Chaque «Woolgrower» lui verse 4 shillings par balle produite.

C'est en 1797 que les premiers mérinos espagnols furent importés. Ce fut une idée de génie qui fit la richesse du pays. Il s'avéra, en effet, rapidement, que cet animal à la belle laine pouvait parfaitement vivre aussi bien dans le climat tropical ou sub-tropical des régions semi-désertiques de l'intérieur que dans le climat humide du Queensland.

Le pionnier de l'industrie fut le capitaine John Macarthur, aujourd'hui considéré en Australie comme une sorte de héros: il sut convaincre le Gouvernement britannique que la colonie avait un brillant avenir comme produc-

Connaissant votre caractère vous devrez, pour votre bonheur, connaître autant que possible celui des autres.

L'art de connaître les caractères selon le physique vous y aidera d'une façon surprenante.

I. — Les cheveux

Les cheveux longs, plats, blonds et fins indiquent la timidité et le manque de caractère.

Les cheveux courts et rudes la hardiesse, la force, l'intrépidité.

Les cheveux crépus peu d'intelligence, un penchant à la colère, les cheveux sur le front dénotent l'orgueil, la crédulité.

Les cheveux frisés et qui s'élèvent sur le front, des dispositions artistiques.

Les cheveux noirs indiquent l'énergie, la chance dans les entreprises, la serviabilité.

Les cheveux roux l'envie, la méchanceté, la médisance.

II. — Le front

Le front large et haut annonce de l'intelligence, de la bonté;

Le front étroit et bas, de l'entêtement, de la mesquinerie; de la hardiesse et du courage.

«Regarde le front d'un homme pour savoir ce qu'il deviendra, regarde sa bouche à l'état de repos pour savoir ce qu'il est devenu», est un proverbe connu.

Le front pointu, un homme peu intelligent;

Le front ridé, la bonté, la hardiesse;

Le front charnu, le courage et la colère.

III. — Les sourcils

Les sourcils droits et tracés horizontalement indiquent un caractère viril et sage;

Les sourcils épais, de la bonté mais de l'avarice; de la discrétion et de la sagesse;

Les sourcils qui se rejoignent sur le haut du nez, de la jalousie, de l'emportement et de la violence;

Les sourcils peu fournis, mêmes rares, un manque d'énergie;

Les sourcils longs, peu de capacités, de la hardiesse, du dévouement.

IV. — Les paupières

Les paupières lourdes indiquent des tendances à la méchanceté, à la fourberie, à l'avarice et à la paresse;

Les paupières courtes, la timidité et la mollesse dans le caractère;

Les paupières arquées, la fatuité; de nombreux dons naturels.

V. — Les yeux

Les gros yeux sont signe de bêtise, de paresse, de curiosité, de manque de jugement;

Les petits yeux perçants sont signe de vivacité et de ruse;

Les yeux fixes dénotent la méchanceté et l'envie;

Les yeux enfoncés dans l'orbite, l'entêtement;

Les yeux qui sortent hors de la tête sont signe de folie, de grossiers appétits, de prodigalité;

Les yeux rouges et teints de sang, de colère et d'hypocrisie.

VI. — Le nez

Le nez camus annonce de la facilité à recevoir les impressions des sens, quelquefois de la légèreté et de l'insouciance, un esprit moqueur;

Le nez creusé à la racine est un signe infaillible de faiblesse et de mollesse;

Le nez aquilin indique un homme énergique et dominateur;

Une légère bosse sur le nez est le signe de la poésie;

Le nez pointu indique de la finesse et de la ruse;

Le nez gros annonce l'amour du vin, de la bonne chère ainsi que des excès de toutes sortes;

Le nez qui s'abaisse sur les lèvres est un signe de sensualité;

Le nez dont le bout est relevé en haut indique de la ruse, de l'orgueil et de l'envie;

Le nez rouge est le signe d'un tempérament grossier, querelleur et d'une médiocre intelligence;

Le nez long est le signe de la prudence, de la sagesse et de la bonté.

VII. — Les narines

Les narines serrées et minces indiquent la petitesse d'esprit; la prudence, la fidélité et la modestie;

Les narines qui se dilatent, un tempérament sensuel;

Les narines bouchées, la malchance, le mensonge et la vanité.

VIII. — La bouche

Une bouche resserrée dont la fente court en ligne droite et dont le bord des lèvres ne paraît pas, est l'indice de l'ordre et l'exactitude, de la propreté;

Si la bouche est très resserrée, elle dénote de l'égoïsme;

La bouche grande et large indique la propension à parler sans cesse et à manger beaucoup; l'avarice et le mensonge;

La bouche petite indique un bon caractère, la sobriété et aussi la timidité;

La bouche grasse, la pureté, la versatilité, la crédulité;

La bouche bien proportionnée, un excellent caractère;

La bouche excessivement fendue, l'esprit lourd et grossier;

La bouche toujours ouverte dénote de l'imbécillité.

La semaine prochaine :

“LA VIE RUDE DES “WOOLGROWERS”

L'Australie fournit aussi 60% de la production mondiale de laine mérinos dont la grande qualité est bien connue.

En 1955-56, la vente des laines s'est élevée à 333 millions de livres (pour 4,300,000 balles). Les exportations australiennes de blé, viande, métaux et produits laitiers sont certes appréciables, mais la laine, à elle seule, a compté pour 48% dans les exportations totales de cette période.

Il va sans dire que la production lainière a une importance capitale dans la vie du pays. C'est la raison pour la-

trice de laine. Il fut aussi le meilleur avocat du mérinos. Grâce à lui, la production commença réellement en 1805 et la première balle fut exportée en 1807. Depuis, le troupeau n'a cessé de s'accroître et les experts estiment que la production devrait bientôt atteindre 6 millions de balles. Quant au mérinos, race que les éleveurs améliorent constamment, il représente 73% du troupeau total. En 1876, le poids moyen de laine produite par mouton était de 4 lbs. Elle atteint maintenant 10 lbs.

[Lire la suite page 30]

FRED ASTAIRE, le danseur qui se moque des années

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE
notre correspondante à Hollywood

FRED ASTAIRE, le doyen et le plus étourdissant des danseurs actuels, semble se moquer des années. Il dansa avant d'atteindre l'âge de raison, et cela n'est pas d'hier. Mais il danse, aujourd'hui, avec autant d'agilité qu'il en déployait il y a un quart de siècle, lorsque nous l'avons aperçu pour la première fois. A quoi tient cette persistante jeunesse qui se manifeste par une souplesse, une exceptionnelle énergie de mouvements, si ce n'est à une constitution robuste autant qu'à l'amour qu'il professe pour un métier comme s'il en était le dieu.

Après l'avoir admiré récemment dans *Funny Face*, avec Audrey Hepburn (cette jeune elfe qui, en si peu de temps, a conquis le monde entier), nous le retrouvons avec l'agile Cyd Charisse, dans *Silk Stockings*, que vous verrez d'ici peu.



« Je suis habité par le démon de la musique », nous dit Fred Astaire. « D'aussi loin que je puis me souvenir, le rythme fut pour moi une musique en lui-même qui me charmait et me remplissait de bonheur. » Encore tout petit, Astaire connut sa première extase avec son premier tambour. Depuis, nous avoue-t-il, il n'a cessé de tambouriner. Le fait est, qu'en nous parlant, ses doigts, aussi agiles que toute son anatomie, s'agitent sur le bras de son fauteuil, scandant légèrement ses paroles.

Personne encore, dans le monde théâtral, n'est demeuré aussi longtemps au faite de la popularité que cet infatigable ami de la chorégraphie et de tous les pas de danse réunis. Il a dansé avec les plus remarquables danseuses de l'écran, après s'être illustré au théâtre proprement dit, en compagnie de sa sœur Adèle. Ginger Rogers fut, au cinéma, sa première partenaire, et toutes celles qui suivirent accueillirent,

comme un honneur ultime, de danser avec cet incomparable artiste.

« Ma récréation préférée, c'est de placer un bon disque d'orchestre sur mon phonographe, de m'asseoir à mon tambour et de les accompagner. Je joue ainsi avec tous les meilleurs orchestres. »

Le cinéma musical lui doit d'avoir révolutionné cet art à son avantage. Avant 1933, les danseurs étaient généralement photographiés fragmentairement, c'est-à-dire des parties du corps plutôt que l'ensemble. Mais, chez Fred Astaire, la cadence s'exprime par toute sa personne. C'est pourquoi, afin de présenter intacte, dans toute sa beauté, la signification artistique de ce danseur éloquent, ses numéros furent filmés « de pied en cap ».

L'art « entier » d'Astaire fut reconnu par toute l'industrie en 1949, lorsque *Academy of Motion Picture Arts and Science* lui présenta un Oscar spécial « pour sa contribution exceptionnelle à la technique des films en musique ».

Mais l'art de Fred Astaire ne se manifeste pas que par des pas de danse. C'est aussi un acteur de premier ordre. En plus de la chorégraphie, qu'il connaît de A à Z, il est comédien, innovateur, vocaliste. Sa versatilité s'est manifestée l'an dernier dans *Daddy Long Legs* qui nous le révéla toujours jeune premier.

Les pieds ailés de ce bayadère masculin ont été les étoiles de productions cinématographiques dont le coût s'élève à plus de \$110,000,000, sans parler de ses grands succès sur le Broadway. On ne saurait s'étonner de ses multiples succès lorsque l'on sait que la plupart des danseurs appartiennent à une école de forme traditionnelle de la danse, alors que la technique d'Astaire est la sienne propre. Elle ne se trouve ni bornée ni liée par aucune règle. Cependant, chacun de ses pas est scrupuleusement étudié, travaillé, dessiné et répété jusqu'à la perfection.

Fred Astaire se présenta à Paramount trois mois avant le filmage de *Funny Face*. Il employa huit à dix heures chaque jour au pavillon de la danse et sur la scène, se préparant au film.

Le père de Fred, Frédéric E. Astaire, était voyageur de commerce. Sa mère n'appartenait pas non plus au monde du théâtre. Né à Omaha (Nebraska), Fred et sa sœur aînée, Adèle, prirent des leçons de danse lorsqu'ils étaient enfants. Leurs succès furent immédiatement apparents et nombreux. Devant la manifestation tangible d'un talent réel, leurs parents décidèrent de les amener à New-York, à l'Académie de danse de Ned Wayburn. Cet entraînement nécessitant plusieurs heures de travail quotidien et leur laissant peu de temps pour suivre normalement leurs



Fred Astaire en compagnie d'Arthur Freed (à gauche) et Cyd Charisse pour la première sur le Broadway de *"Silk Stockings"*, une comédie musicale de Cole Porter.

classes, leur mère devint leur institutrice. Elle fut aussi leur gérante.

« A cinq ans, je me crus un jour aussi riche que Crésus, je venais de recevoir mon premier dollar dans le vaudeville, à Perth Amboy, New Jersey ». Avec sa sœur ils firent ensuite des tournées avec l'*Orpheum Vaudeville Circuit*, et furent salués comme prodiges. *For Goodness Sake* les amena à Londres et les sacra vedettes favorites internationales. Sa sœur se maria ensuite avec Lord Charles Cavendish et se retira de la scène.

A Hollywood, la première et principale partenaire de Fred fut Ginger Rogers. On les vit dans neuf films consécutifs, dont *Gay Divorce*, *Top Hat* et *Carefree*. Ils requerront les plus hauts cachets de l'histoire d'Hollywood. Après *Blue Sky*, avec Bing Crosby, il se retira. Il revint, après deux ans de repos, avec Judy Garland dans *Easter Parade*, et n'a cessé de danser depuis.

Dans ses loisirs, il écrit des ballades dont quelques-unes viennent d'être enregistreées. On lui demande d'écrire son autobiographie qui devra être mise en film. Peut-être l'écrira-t-il. L'élevage des chevaux de race occupe ses loisirs. Chaque jour de courses à Santa Anita, vous l'apercevrez. Un de ses chevaux lui a coûté \$6,000 pour lui en gagner \$45,000.

Ayant perdu sa femme, il y a une couple d'années, il vit seul dans sa vaste demeure de Beverly Hills, avec sa mère et ses deux enfants, Fred jr. et Ava. Il fait à peu près toutes les réparations mineures de sa maison, parce qu'il aime ce genre de travail qui le repose de sa routine habituelle.

La "mer au galop" ou les grandes marées du Mont St-Michel

Tous les habitués de la mer connaissent bien le phénomène de la marée. Il est même assez puissant dans le golfe du St-Laurent pour se faire sentir jusqu'aux Trois-Rivières. En certains points du golfe il prend des proportions inouïes, par exemple en France dans la baie d'Authie, et autour du Mont St-Michel.

La baie d'Authie est peu connue des Canadiens; elle se situe sur la Manche dans le nord de la France. La mer s'y retire deux fois par jour à 8 ou 10 milles des côtes, ne laissant derrière elle que de larges flaques retenues entre deux bourrelets de sable. On y va pêcher les crevettes ou menus poissons. Il peut même arriver que des sardines restent là par milliers; on peut alors avec un filet à papillons en remplir des seaux — pêche originale! Mais attention à la mer, quand elle revient!

Dans la baie du Mont St-Michel, celle-ci bien connue des touristes, la mer s'en va encore plus loin, jusqu'à 11 ou 12 milles, ce qui lui fait parcourir en deux allers et retours 48 milles dans la journée. Ce sont les plus fortes marées d'Europe. Seuls deux autres points du monde connaissent des marées aussi amples. On sait que les

marées sont dues à l'influence de la lune. Ainsi les grandes marées, quatre fois par mois, suivent les pleines et nouvelles lunes.

Il ne faut pas s'égarer loin sur la grève, à l'heure où le flot remonte; à certains endroits il arrive à la vitesse d'un cheval au galop, avec une élévation verticale qui peut atteindre jusqu'à 48 pieds. C'est un des spectacles les plus impressionnants que nous livre la nature. Il mériterait à lui seul un voyage au Mont St-Michel.

D'autres raisons, humaines celles-là, nous incitent à visiter ce « Mont St-Michel au péril de la mer » ainsi qu'il fut baptisé au Moyen-Age. Sur un immense rocher dédié par les hommes à l'Archange-vengeur, nos ancêtres ont bâti là la merveille de l'Occident, les constructions du Xe au XVe siècle s'élevant du ras des flots au sommet du clocher avec une hardiesse sans pareille.

Par temps clair, 40 min. environ avant que l'avion transatlantique d'Air France n'arrive à Paris, on peut discerner au fond de sa baie le vaste élan de pierres et de Foi qu'est en fait le Mont St-Michel. Afin d'en profiter réellement, il faut y revenir par terre et il ne faut pas se contenter d'une brève incursion.

STRATFORD (Ontario) élève à la gloire du théâtre un temple d'un million et demi

par JACQUES COULON

LE FESTIVAL d'art dramatique de Stratford vient de rouvrir ses portes. Toujours fidèle au génie et à l'oeuvre de l'immortel poète élisabéthain auquel il fut dédié, c'est évidemment une pièce de Shakespeare, *Hamlet*, qui sera le clou des représentations de cette cinquième saison. On espère cette année une assistance record, le Festival de Stratford étant devenu en quelque sorte un événement théâtral très apprécié en Amérique du Nord. Sait-on par exemple que sur les 137.700 visiteurs de l'an passé, plus de 15% venaient des Etats-Unis? Le reste des spectateurs étaient en majeure partie originaires de l'Ontario et du Canada en général.

En fait, le Festival Shakespearien de l'Ontario n'est pas strictement consacré à l'art dramatique. Bien que les concerts symphoniques qu'on y offre attirent habituellement une assistance moins importante que celle des séances théâtrales, la musique est aussi largement honorée à Stratford. L'Orchestre Symphonique de la Société Canadienne de Radiodiffusion interprétera un opéra du compositeur anglais Benjamin Britten, et la saison se terminera le 7 septembre prochain par une exposition d'arts graphiques et un Festival du Film où seront présentés quelques-uns des meilleurs métrages de producteurs canadiens, anglais, français, russes, etc. Une sorte de Festival de Cannes en raccourci, où le choix des oeuvres projetées est d'ailleurs rassurant puisque l'on put voir en 1956 ce film merveilleux qu'est *Marcelino Pain et Vin*.

Après quatre étés fort encourageants, l'avenir du Festival de Stratford semble être solidement assuré. Rappelons qu'il naquit au début de l'année 1952, lorsqu'un passionné de théâtre, Tom Patterson, proposa au Conseil de Ville de la petite localité ontarienne de créer au Canada une réplique de la ville natale de Shakespeare. L'idée fut adoptée avec beaucoup d'enthousiasme, et l'on décida de faire appel aux conseils d'un homme de théâtre très averti, Tyrone Guthrie, alors directeur artistique et administrateur du théâtre Old Vic de Londres.

Tyrone Guthrie arriva au Canada dans le courant de l'été 1952. Il consacra quelques semaines à étudier la situation du théâtre au Canada, et aussi à peser les chances de réussite du futur sanctuaire shakespearien. Son verdict fut catégorique : pour atteindre au succès, il fallait mettre le prix et ne pas hésiter à engager des artistes de réputation internationale. L'argent, recueilli par souscription publique, servit à mettre sous

contrat des interprètes du calibre d'Alec Guinness, Cecil Clarke, Tanya Moiseiwitsch, et d'autres encore, tel l'acteur de Hollywood, James Mason.

En conclusion, Mr. Guthrie donnait aux organisateurs du festival un ultime conseil, beaucoup plus pratique celui-là, mais qui s'est avéré depuis d'un prix inestimable : « Ne construisez pas à Stratford, dit-il à Tom Patterson, de bâtiment permanent pour vos représentations théâtrales ; pas avant d'avoir joué durant trois ou quatre saisons. Donnez vos spectacles sous une tente, comme font les cirques ambulants, et voyez les réactions du public. »

Voilà pourquoi les citoyens de Stratford virent s'élever bientôt, sur les bords de la petite rivière Avon, une immense tente de toile orange et bleue à l'entrée de laquelle on annonçait les premières représentations de *Richard III*.

Nous savons ensuite les progrès du festival, et l'extraordinaire réussite de la saison dernière au cours de laquelle des artistes de Montréal dirigés par Jean Gascon, présentèrent en français trois comédies de Molière. *Les Joyeuses Commères de Windsor* et *Henri V*, spectacles auxquels prenaient part plusieurs acteurs de langue française, eurent un succès inouï durant les neuf semaines qu'ils furent offerts au public. Le même succès couronna les séances du Festival de Musique et les concerts de jazz qui suivirent les représentations de théâtre. Au début de la saison dernière, un producteur de cinéma invita la troupe de Stratford à tourner l'une de ses pièces les mieux réussies. Ce fut *Oedipe Roi*, qui passa en première à Edimbourg, et fit ensuite le tour de l'Amérique du Nord.

Mais ce qui surprend le plus le visiteur, cette saison, c'est certainement moins le programme à l'affiche que les transformations radicales de l'endroit. Le théâtre de Stratford a fait peau neuve. L'énorme cône de toile fabriqué aux Etats-Unis est mort au mois d'août de l'année dernière, mais les organisateurs du festival ont conservé les fondations de béton pour bâtir leur théâtre de pierre à la coupole de cuivre gaufre.

Le projet d'un théâtre permanent à Stratford avait germé dans l'esprit des organisateurs dès l'été 1954, mais la construction ne débuta réellement qu'en septembre 1956. La grande difficulté était évidemment de trouver les fonds nécessaires. Pour résoudre ce problème délicat, les directeurs du festival décidèrent d'utiliser d'un moyen qui jusqu'ici, avait fort bien réussi : la souscription publique.

Déjà en 1953, lors de la saison inaugurale, les gens



Une scène des "Joyeuses Commères de Windsor", représentée durant la saison dernière. Dans cette pièce, Gratien Gélinas interprétait le rôle du Dr. Caius.

de Stratford s'étaient montrés très compréhensifs et avaient contribué environ 73.000 dollars, soit une moyenne de \$3.75 par habitant. A l'automne 1955, une grande campagne de souscription était ouverte un peu partout au Canada. Le coût des travaux, estimé auparavant à quelque 985.000 dollars, passait brusquement à un million et demi, ceci à cause de révisions dans la conception même du bâtiment définitif et des matériaux devant le constituer.

Le public, de nouveau sollicité, ne se fit pas trop tirer l'oreille puisqu'au début d'avril 1957, 1.230.000 dollars se trouvaient dans les caisses de la Fondation des Festivals de Stratford. De cette somme importante, les gouvernements du Canada et de la province d'Ontario avaient offert chacun 250.000 dollars. Des sociétés philanthropiques comme la Fondation Atkinson et la Fondation J. P. Bickell, donnèrent spontanément 150.000 dollars. Toutefois, la contribution la plus considérable vint de la ville de Stratford elle-même, de ses entreprises commerciales, hommes d'affaires et citoyens en général qui fournirent généreusement 140.000 dollars, soit 7 dollars par personne, y compris les femmes et les enfants... Nul doute qu'une souscription semblable à Montréal réglerait rapidement le cas désespérant de la fameuse salle de concerts !

[Lire la suite page 30]



A gauche. "Jules César", joué par une pléiade d'artistes canadiens, fut présenté au public durant l'été 1955. Cette pièce et "Le Marchand de Venise" attirèrent un peu plus de 126.000 personnes. — Au centre. L'une des oeuvres les plus spectaculaires de Shakespeare, "Henry V", réunissait des acteurs canadiens des deux langues, puisque plusieurs artistes de Montréal représentaient des personnages de la Cour de France. — A droite. Lors des représentations inaugurales du Festival de Stratford, en 1953, un grand bal réunissait les artistes à l'issue de la pièce "Tout est bien qui finit bien".



LE DRAME DES ENFANTS SEULS

ON SAIT l'importance que présentent, pour l'avenir de sa santé mentale, les soins prodigués à l'enfant durant ses premières années; ces soins engendrent très vite entre l'enfant et sa mère (ou le substitut maternel) des liens affectifs, dont la complexité, la richesse et les bénéfices président — disent les psychiatres — au développement physique et mental de l'enfant. Celui-ci est-il en revanche séparé de sa mère, placé dans une institution où il ne trouve pas de substitut maternel et en conséquence privé de ces liens affectifs, sa santé en pâtit souvent et avec elle son développement et son caractère. Cette carence de soins maternels, qui peut donc désigner des situations fort diverses où l'enfant ne jouit pas de liens affectifs avec sa mère, a des répercussions particulièrement fâcheuses et durables chez les enfants de moins de 3 ans.

Cette évidence repose sur des observations précises, dont la monographie du Dr John Bowlby, « Soins maternels et santé mentale », a notamment rendu compte, il y a quelques années déjà. Depuis lors, de nouvelles pièces ont été jetées au dossier de la carence maternelle, des enquêtes systématiques, des études quantitatives et des témoignages souvent fort troublants ont cerné de plus près le problème. C'est ce que nous apprend le Dr Buckle, Consultant pour la santé mentale auprès du Bureau européen de l'OMS, dans une étude présentée au Colloque sur les problèmes de guidance infantile, qui s'est tenu récemment à Lausanne.

« Les enfants hospitalisés, privés de rapports constants avec leur mère ou avec des images maternelles, manifestent un certain nombre de symptômes dépressifs », dit le Dr Buckle, qui se réfère à l'expérience de nombreux pédiatres. « Ces enfants montrent en général un manque de confiance dans leur comportement. La carence maternelle peut même entraîner la mort. »

Témoignages troublants

Un pédiatre a cité le cas d'un enfant de quatre mois qui, après deux mois passés à l'hôpital, pesait moins qu'à sa naissance et justifiait de grandes inquiétudes. Vingt-quatre heures après son retour chez lui, il souriait, prenait des couleurs. Son régime ne fut pas modifié et pourtant il prit aussitôt du poids. Au terme de sa première année, son poids était normal. Ce cas n'est pas exceptionnel.

« Dans d'autres institutions d'assistance infantile », souligne le Dr Buckle, « les enfants privés de tout genre de liens affectifs profonds avec des images parentales accusent souvent, à maints égards, un très faible degré de développement. »

La preuve en est l'étude qui a été faite en Angleterre sur deux groupes d'enfants de 2 ans, vivant

dans la même institution : à l'un des groupes, quoique parfaitement bien soigné à tous autres égards, il était témoigné peu de tendresse, alors que, dans l'autre groupe, une infirmière était préposée aux soins de chaque enfant pour lui prodiguer tendresse et affection. Constatation : après six mois, le premier groupe d'enfants était physiquement et mentalement très en retard sur le second.

Cette expérience, que citait le Dr Bowlby dans son ouvrage, est confirmée par bon nombre d'études plus récentes.

L'une d'elles, que mentionne le Dr Buckle, met en évidence les graves conséquences que peut avoir, même pour de jeunes adultes, la privation de toutes relations personnelles directes. Des jeunes gens furent placés (de leur plein gré) dans une chambre obscure, leur faculté auditive sensiblement atténuée par des écouteurs émettant un bourdonnement grave et continu. Ils furent ensuite entièrement abandonnés à eux-mêmes, sauf pendant les quelques instants nécessaires à leur alimentation. Conséquence : aucun d'eux, bien que rétribué pour cette expérience à raison de \$20 par jour, ne put supporter l'épreuve de cette solitude forcée plus de quelques jours consécutifs. Bon nombre de symptômes pathologiques apparurent chez chacun d'eux, notamment des hallucinations et des malaises. Tous s'en sont néanmoins remis en quelques jours.

Les pernicious effets de l'absence de liens affectifs sont également observés, encore qu'à des degrés moindres, chez les animaux. Le Dr Buckle cite une expérience faite récemment sur des chiens, qui a permis de noter des différences prononcées dans le développement d'un groupe de chiens confinés dans une cage, sans possibilité de relations extérieures, et d'un groupe élevé dans une famille humaine active.

« Il y aurait de fortes raisons de croire que l'éloignement prolongé de la mère (ou du substitut maternel), au cours des cinq premières années de la vie de l'enfant, constitue l'une des causes psychologiques majeures de la délinquance », disait le Dr Bowlby des enfants dont il s'est occupé à Londres. Et en observant 44 jeunes voleurs, il les décrivait « indifférents affectifs ». De son côté, une femme médecin qui, pendant dix ans, eut la charge de quelque 5,000 enfants dans un grand hôpital de New-York, a ainsi formulé ses constatations : « Ces enfants sont momentanément incapables d'aimer ou d'éprouver des sentiments de culpabilité. Ils n'ont généralement pas de conscience. Leur inaptitude à établir des liens affectifs rend vaine ou simplement impossible l'application de certaines méthodes thérapeutiques ou même pédagogiques. » Dix de ces enfants ont été revus 5 ans plus tard. Constatation : tous sont demeurés dans un état d'infantilisme évident, ils étaient insociables et sans affections.

Des enfants marqués

De tels témoignages sont troublants. Les chiffres que cite dans son étude le Dr Buckle ne le sont pas moins : la proportion d'enfants sujets à des troubles, dans l'ensemble de ceux qui ont été séparés de leurs parents au cours des premières années de leur existence, atteint 60%, selon certaines enquêtes. Si l'on en croit les statistiques, 50% de ces « enfants difficiles » sont issus de foyers dissociés.

On peut néanmoins se demander si les troubles déplorés chez ces enfants sont définitifs, s'il n'est pas possible de faire aisément disparaître ces symptômes morbides. Les études rétrospectives montrent qu'un tel optimisme n'est pas toujours justifié et que certains enfants demeurent gravement atteints pour le reste de leur vie. « En général », précise le Dr Buckle, « on constate que la gravité et même la nature des symptômes de séparation varient considérablement suivant l'âge de l'enfant ; leur permanence et leur guérison dépendent également de l'âge, de la durée de la séparation et de l'aptitude des parents lors du retour de l'enfant au foyer. »

L'état de l'enfant séparé de sa mère a déjà fait — et fait encore — l'objet d'études systématiques. A l'heure qu'il est, des enquêtes-types se poursuivent à Londres sous la direction du Dr Bowlby. L'une d'elles s'attache à comparer le comportement de deux

groupes d'enfants de 2 ans séparés de leur mère : les sujets du premier groupe sont confiés à une crèche huit heures par jour ; ceux du second groupe demeurent 24 heures sur 24 dans une institution. Une autre enquête, très poussée celle-là, a été faite récemment à Paris sur des enfants de six semaines à trois mois, hospitalisés pour vaccination au BCG : ses auteurs ont étudié, outre la symptomatologie de la séparation, les réactions des enfants à l'égard d'autres personnes du milieu hospitalier et leur comportement lors du retour au foyer.

D'autres études se proposent de déterminer la nature exacte, encore mal connue, des troubles consécutifs à la carence maternelle, de préciser aussi les méthodes préventives et thérapeutiques dont ils sont justiciables. D'où l'intérêt de telles enquêtes du point de vue de la santé publique.



Les plus vulnérables

L'état des enfants séparés de leur mère et les tragiques changements du comportement et de l'affectuosité qui suivent souvent la séparation ont d'ailleurs déjà fait l'objet d'études partielles, qui présentent certains traits communs selon l'âge. Les psychiatres sont unanimes : les plus touchés de ces enfants n'ont pas un an. La privation de soins maternels a des répercussions particulièrement fâcheuses au cours de la seconde moitié de la première année. De 6 à 12 mois, l'état de l'enfant est une forme de dépression assez semblable à celle qu'on observe chez les patients des hôpitaux psychiatriques. La tonalité affective se caractérise par l'appréhension et la tristesse. L'enfant se détourne de tout ce qui l'environne. Ses activités sont retardées, il reste souvent assis ou couché dans un état d'hébétément stupéfié. L'insomnie est fréquente, le manque d'appétit quasi général. Le poids baisse et l'enfant est enclin aux infections. Il y a brusque ralentissement du développement général.

S'agit-il d'un enfant de 1 à 3 ans, non seulement les réactions affectives à la privation maternelle sont aussi graves, mais le substitut maternel est souvent délibérément repoussé. L'enfant, parfois inconsolable, tombe dans un état de détresse, qui peut durer quelques jours, une semaine ou deux, souvent davantage. Nourriture et réconfort font l'objet d'un même refus. Puis l'enfant se calme et tombe dans un état d'apathie, dont il n'émerge que lentement pour s'intéresser davantage à son nouveau milieu. Il peut cependant adopter, pendant quelques semaines, un comportement de bébé : il mouille son lit, se masturbe, insiste pour qu'on le porte — au point qu'une infirmière inexpérimentée peut le croire arriéré.

Tels sont quelques-uns des symptômes de carence maternelle les plus couramment observés. Leur acuité dépend évidemment de plus d'un facteur : l'enfant qui entretient des relations de dépendance avec sa mère pâtit davantage de la séparation que celui qui n'a pas encore établi de telles relations ; il en pâtit plus encore s'il ne trouve pas immédiatement dans l'institution d'accueil le substitut maternel avec qui il puisse établir de telles relations ; il en pâtit surtout si aucune occasion ne se présente plus pour entretenir de tels liens personnels.

[Lire la suite page 30]





SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT

Ce qu'on a convenu d'appeler "L'ancien médium"...

Le choix de certains qualificatifs n'est pas toujours heureux...

Mon appareil de télévision, sans doute fatigué d'avoir travaillé sans relâche durant deux ans, a décidé de faire la grève et est en brouille avec moi depuis deux semaines. Comme question de fait, il m'a donné une image brumeuse jusqu'à la fin de la première demi-heure du *Condamné à Mort* pour s'évanouir ensuite en neige épaisse. Depuis, j'en suis privée... Le terme est un peu fort.

Condamnée à revenir à l'ancien médium pour quelque temps, je ne regrette pas une seconde ce repos forcé. Non pas que la télévision ait perdu ses côtés agréables et distrayants, mais le rythme avec lequel mon imagination travaille me prouve combien, sans le savoir, je regrettais la radio.

La semaine dernière, j'ai suivi depuis *L'Opéra de Quat' Sous* jusqu'à *La fin du Jour*, toutes les émissions de Radio-Canada. Ce qui ne m'a pas empêchée de vaquer aux soins du ménage... (comme on change!...), de préparer les repas, bref, de traverser quelques heures de «popoterie» comme toute femme qui se respecte.

Une émission surtout m'a fait abandonner torchons et balais. Je m'en serais voulu de ne pas m'asseoir tout près de l'appareil pour mieux entendre et mieux savourer chaque passage, chaque note de musique, chaque commentaire. Le *Voulez-vous jouer avec Moi* de Guy Mauffette s'avère un petit chef-d'œuvre de fantaisie, de bonne humeur, de franche jovialité.

Comme toutes les «bigoudines» de la Province, j'ai rêvé au coup de téléphone providentiel de l'animateur. J'ai eu envie de parler à Guy Mauffette, encore bien plus que de recevoir un des prix substantiels qu'il offre au cours du programme. Lui parler devenait un émouvant privilège. J'étais tombée sous le charme...

Il est non seulement un as du micro, mais aussi un fin psychologue. Il réalise ce tour de force de vulgariser et d'animer de façon amusante des sujets aussi arides que la botanique, la zoologie et même la vie des Saints. J'ai entendu un exposé bio-

graphique de la vie de St-François de Sales dont la finesse, le tact et pour tout dire l'intérêt passionnant aurait suffi à amener les plus réticentes auditrices à la pratique de la «vie dévote». Je précise cependant, pour ne léser personne, que tous les textes de l'émission ne sont pas de l'encre de *L'Oncle cinq heures trente*. Il a ses «nègres» comme à l'époque d'Alexandre Dumas. J'ai réussi à en retracer un: Claude Lacombe, ex-régisseur de Radio-Canada, devenu par la seule force de sa décision (et de son talent, bien sûr) le scripteur à la mode. En voilà un qui ne doit pas regretter ses écouteurs.

Je m'égare. L'essentiel de ce baratin était de signaler l'influence bienfaisante que peut avoir sur des auditeurs moyens une émission de ce genre-là. Il est bien évident que madame X ou madame Y, dévorées par les soucis domestiques et le soin de leurs enfants, n'ont guère le loisir, malgré toute leur bonne volonté, de plonger des heures entières dans la lecture de traités savants ou d'assister aux conférences de la Société d'Etudes. Guy Mauffette est là qui veille à leur information. En sourdine, faisant mine de rien, il leur infuse une petite érudition puisée dans tous les domaines du savoir.

La demi-heure terminée, j'ai écouté *Les Chefs-d'Oeuvre de la Musique* tout en remarquant que j'aurais aimé entendre entre chaque symphonie ou concerto des commentaires de *L'Oncle Cinq Heures Trente*...

Toujours à la radio

Une autre émission d'été fort goûtée est *L'Amour des Poètes*, entendue tous les lundis soirs.

Cette rubrique propose une rétrospective des poètes et des chansonniers à travers les siècles. Le ténor Jean-Paul Jeannotte, en plus d'en être le chanteur attiré, compile, compulse et élague tous les documents et partitions indispensables à une série de ce genre. Il m'a confié que ce travail d'archiviste le passionne au plus haut point, même si ces recherches dévorent la majeure partie d'un temps précieux.

Tous ceux qui connaissent le jeune ténor savent son ardeur au travail et sa belle conscience professionnelle.

Il faut le remercier de cette émission qui, toute culturelle qu'elle soit, s'écoute avec infiniment de plaisir. Le musicomane comme le dilettante y trouvent abondante et savoureuse pâture.

Me permettrais-je cependant de discuter un peu le choix de Gabriel Gascon comme lecteur des poèmes? Loin de moi l'idée d'attaquer un excellent comédien qui a prouvé depuis longtemps son métier. Mais sa voix métallique, son débit monocorde et surtout sa diction parfois hésitante ne le désignent pas pour ce genre d'emploi.

Opinion toute personnelle que j'ai hésité à émettre au risque de m'attirer les foudres des admiratrices de monsieur Gascon. Si je me permets de le faire, c'est uniquement en regard de cette émission, par ailleurs parfaitement réussie.

Petites nouvelles et commentaires

Avons reçu des nouvelles d'Yvette Brind'Amour qui fait actuellement un merveilleux voyage en Espagne. Elle reviendra au début du mois d'août.

Faites vos Jeux ne remporte pas tous les suffrages. Loin de là. Qualifié par tous les journaux de «prodigieusement ennuyeux», le programme n'en reste pas moins un sujet de discussion cher à tous les amateurs de «quiz». La solution idéale, d'après plusieurs adeptes de ce genre d'émissions, serait d'amener carrément et simplement *Match Inter-Cité* à la télévision, en gardant le même animateur René Arthur et les mêmes participants: Héliène Grenier, Hélène Baillargeon, etc...

Lydia Patry Cullen, la mort dans l'âme, a quitté *Pour la Femme* dont elle a été la principale collaboratrice depuis sa création. Elle passera le reste de l'été au bord de la mer avec ses enfants et dit qu'elle n'a pas l'intention de reprendre ses activités à l'automne. La seule distraction qu'elle se permettra sera un voyage en Europe, où aura lieu au mois d'octobre prochain le Congrès International des Femmes Journalistes de langue française.

Lisette LeRoy est revenue de Paris où elle a séjourné deux mois. Elle reprendra ses émissions régulières: *Chacun Son Métier* et *Le Point d'Interrogation*.

Excellente cette idée du *Petit Théâtre* interprété uniquement par des comédiens de Québec. C'est ainsi qu'on a pu enfin entendre Fred Ratté, ce fameux interprète de mélo qui a consacré toute sa vie à la tournée. Il a, paraît-il, fait merveille dans *La Demande en Mariage*. Une réalisation de Roger Citerne, qui se rendra toutes les semaines dans la capitale pour y faire les enregistrements.

[Lire la suite page 20]

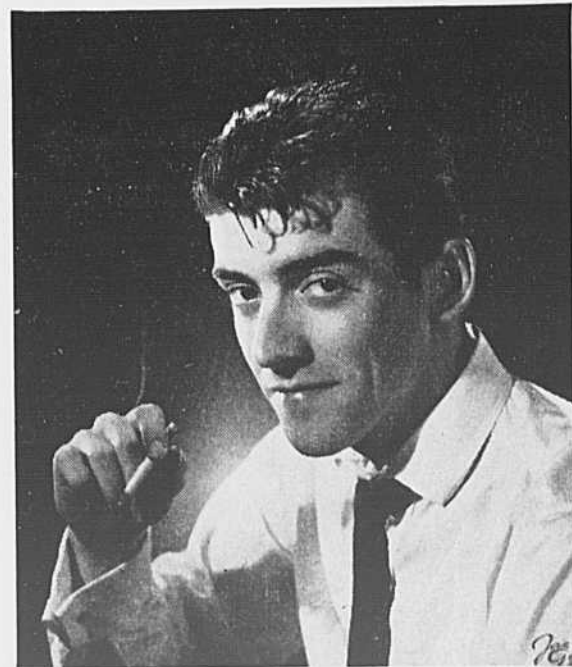
NORMAND HUDON (Photo Gaby)



JUDITH JASMIN



HUBERT LOISELLE (Photos Jac-Guy)





CHOSSES ET AUTRES

■ L'ancien receveur des Géants de New-York et des Cardinals de St-Louis, Gus Mancuso, conseillent aux jeunes receveurs de talent d'observer attentivement la position des pieds des frappeurs au bâton.

Pour prouver son avancé, cet excellent éclaircisseur fait mention d'un procédé ingénieux qu'il employa, au cours des séries mondiales de 1933, gagnées par les Newyorkais contre les Sénateurs de Washington, quatre gains un revers.

Joe Cronin, gérant des champions de la Ligue Américaine de 1933, convainquit ses frappeurs de s'avancer aussi près que possible de la pointe du marbre, dans le but de frapper plus facilement la fameuse balle tire-bouchon (screw-ball) du célèbre lanceur gaucher des Géants de 1933, Carl Hubbell.

Le receveur Gus Mancuso déjoua les plans de Cronin, Goslin, Manush, Kuhel, Myer, Schulte, Bluege, etc. Il s'abs tint, à l'exception près, de demander à Hubbell sa balle favorite, mystifiante, Carl les nourrit de balles rapides, à la hauteur des genoux et de longues courbes. Tant et si bien qu'il retira au bâton sur trois strikes 15 coigneurs des Sénateurs, dans les deux joutes qu'il gagna, 4-2 et 2-1, dans les joutes classiques de 1933.

■ Réponses à MM. J. Larocque, C. Berthiaume, Montréal.

1—En 1949, les Juniors des Royaux de Montréal vainquirent les Juniors de

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

Brooklyn, au pointage de 7 à 5, à la onzième manche, à Brooklyn. Nos jeunes Montréalais remportèrent, de nouveau, une victoire de 12 à 11, à la dixième manche, au Stadium de Montréal.

2—Le lanceur montrealais Fernand Thibeault retira 19 frappeurs au bâton sur trois prises, à Brooklyn. Au cours de cette joute, alors que le Brooklyn menait au pointage de 4 à 1, les jeunes de Montréal réussirent à placer trois coureurs sur les coussins, deux joueurs hors-jeu. A cette phase, votre correspondant fit appel à un frappeur d'urgence, Fernand Bourdeau. Avec un compte de 3 balles et 2 prises, il expédia la pilule blanche dans les estrades de gauche, à près de 375 pieds du plateau. Il fut le premier joueur junior canadien-français à réussir un semblable exploit, à Ebbetts Field. A la neuvième manche, les Juniors de Montréal menant au compte de 5 à 4, ceux de Brooklyn comptèrent un cinquième point, à la suite d'un jeu coincé (squeeze-play), parfaitement réussi par le meilleur coigneur du Brooklyn.

3—A la onzième manche, les juniors de Montréal comptèrent les deux points victorieux, de la manière suivante: Bob Leblanc obtint un but sur balles. Jacques Monette rata un coup retenu (bunt). De votre serviteur, il reçut le signal cours et frappe (hit and run), à la prochaine offrande, Jacques s'élança sur une balle très haute, sans l'atteindre expressément, comme nous lui avions conseillé avant la joute. Le receveur ennemi fut alors contraint de jongler un brin avec cette balle trop haute. Cela permit à Bob Leblanc de glisser sain et sauf au second but. Avec le compte de deux prises une balle, Jacques Monette canonna un coup de deux buts, qui fit croiser le marbre à Leblanc, avec le sixième point. Puis, le typographe Bainville cogna un coup de

deux buts, qui fit entrer Monette avec le septième point des Juniors de Montréal.

4—Nous ne voyons pas les chances de victoire contre les Juniors de Brooklyn, entraînés parfaitement par Al Campanis, Andy High, Owen Carroll et quelques joueurs des Dodgers, qu'ont les Juniors des Royaux de Montréal.

■ Depuis plus de 35 ans, on nous a demandé, à maintes reprises, les raisons pour lesquelles il n'y a pas de nos jours, de jeunes joueurs de baseball de Montréal, Québec, Trois-Rivières, etc., capables de bien figurer sur l'alignement des Royaux de Montréal ou sur celui d'une équipe de classe AA.

C'est très simple. Nos jeunes joueurs de baseball manquent d'excellents instructeurs, dès les débuts. De plus, la majorité d'entre eux manquent de cran et de goût. Pour devenir une étoile du losange, il faut l'aimer pour lui-même, pratiquer tous les jours ou presque.

Comme vous le savez, notre climat ne se prête aucunement à l'éclosion des jeunes athlètes, surtout de novembre à avril. En plus, nos joueurs doivent gagner leur vie à l'usine ou au bureau, dès l'âge de 17 ou 18 ans, pour la plupart du moins. Précisément à cet âge, les jeunes joueurs américains pratiquent leur jeu favori trois ou quatre heures par jour au Collège, sous la surveillance d'instructeurs compétents, grassement payés, car ce sont tous des anciens joueurs des ligues majeures.

Si nous avions l'espace désiré, nous vous citerions bon nombre de cas d'anciens joueurs qui ont tenu le coup jusqu'à 40 ans et plus. Pourquoi restent-ils bons joueurs, alors que tant d'autres relativement jeunes ont laissé tomber leur sport favori? Ils aiment le baseball et ont du cran, voilà tout. Le cran peut souvent tenir lieu de classe, tandis que la classe ne peut pas tenir lieu de cran. Nous connaissons bon nombre de jeunes joueurs qui ont de la classe, mais ils se découragent trop vite, s'ennervent à des riens et répliquent à tout moment. Cela ne leur permet pas de s'aguerrir, de voir la physionomie du jeu à l'échelon supérieur.

En dernier lieu, nous nous faisons un devoir de souligner l'existence d'un grand nombre de gérants tout à fait incompetents, dans les différentes ligues de la province. Sous les ordres de ces mauvais bergers, les joueurs se développent au petit bonheur, quand ce n'est pas très mal. Vraiment, c'est regrettable qu'il en soit ainsi!

La moutarde au nez...

■ Si nous avions à rédiger, trente-trois fois par année, un compte-rendu aussi fidèle que possible de nos combats de lutte libre, nous le ferions de cette manière, dans la majorité des cas:

Brandissant un peignoir bleu ou rouge, maudissant l'arbitre, invectivant contre le public payant, qui le nourrit de bordées de mécontentements, d'injures même, le lutteur «Y» — très père noble de comédie — est descendu de l'arène profondément outragé.

Pour du spectacle, ce fut du specta-

cle. Rarement, vit-on — et nous en voyons depuis près de 45 ans — empoignée plus farouche, plus brutale que celle qui mit aux prises le champion mondial éphémère «X» et ce sauvage de «Y». Nous n'aurions qu'à changer leurs noms, véritables ou non!

Ce pachyderme «Y» nous a fourni une gamme de coups plus déloyaux les uns que les autres. Il accompagnait ses manchettes meurtrières de cris de Sioux, en rupture de scalpel. Il bondissait, frappait de la tête, du genou, des pieds, des muscles fessiers, s'accrochait aux cordes, dès qu'il était en difficulté. Il se précipitait sur l'arbitre Dan Murray ou Jos Tranchemontagne comme pour l'étrangler, dès qu'il était rappelé à l'ordre pour le plaisir de la chose... Il montrait le poing aux spectateurs des tribunes populaires et son avant-bras au nez du champion Edouard Carpentier ou de «X». Aujourd'hui, les champions poussent aussi vite que les championnes...

Dans ce tourbillon, le mastodonte «X» ne perdit pas son sang-froid, comme le dit cette fameuse chanson française que des chastes oreilles ne devraient pas entendre. Magnifique de calme et d'autorité, il sut endiguer les offensives déchaînées de son adversaire. A la science pure (cas douteux), il enleva la première manche d'un enroulement aux épaules de grand style.

On a beau s'appeler Carpentier et avoir l'habileté de Lucien «Frenchy» Jarraud, ancien acrobate de cirque et annonceur nocturne à CJMS, il arrive un moment où la moutarde vous monte au nez. Le lutteur «Y», qu'importe le nom, poursuivant sa sournoise tactique, dans le second engagement, finit par se faire contrer à son jeu. A son tour, le champion ou l'ex-champion «X» en rage montra qu'il savait aussi être brutal, quand il le fallait. D'une manchette à toute volée, ressemblant à s'y méprendre à un uppercut mitigé, il aligna «Y», les bras en croix au tapis plus ou moins propre, le rusé promoteur Eddie Quinn n'étant pas obligé de faire nettoyer le canevas par des femmes de journée, à chaque reprise. «X» n'eut qu'à s'agenouiller sur «Y» pour gagner la manche et le combat, au grand plaisir de la foule en délire. Quant aux parieurs, assez nombreux, les gagnants jubilent, les perdants se consolent à jouer une partie de coeurs, où ils s'appuient à laisser arrêter les «contrôles» par les voisins!...

Une courte visite à l'intérieur d'une balle de tennis

■ Une Anglaise imagina, certain jour, voici près de 75 ans, de coudre autour de la balle de caoutchouc, avec laquelle son époux jouait au lawn-tennis, deux morceaux de drap prélevés sur une culotte.

Mais il a fallu cinquante ans et plus de progrès pour arriver à ces précieuses petites sphères, qui bondissent, blanches, sur les verdure ou les courts cendrés.

Les As du tennis repoussent, parfois dédaigneux, vers la chaise de l'arbitre ces balles dont ils se sont servis, pen-



L'exemple vient de haut. JACK TIGHE, gérant des Tigres de Détroit, prend part à la majorité des pratiques de ses joueurs, avant les joutes. Et ce, en arrière du bâton, dans le but évident de corriger les faiblesses de certains de ses joueurs dont la tenue au marbre n'est pas telle qu'il l'aurait voulu et qu'il l'avait cru, au début de la saison. Un oiseau rare, dans les ligues majeures!



Durant une course de motocyclettes, appelée le Grand Prix des Frontières, disputée à Chimay, Belgique, l'assistant de l'intrépide chauffeur a-t-il vu une châtelaine égarée sur la piste? Penché à la manière d'un équilibriste, il tient l'équilibre pour permettre au pilote d'exécuter parfaitement un virage, sans trop diminuer de vitesse. Cet exploit leur a valu une victoire grandement méritée.

dant une quinzaine de minutes. Se doutent-ils, alors, qu'il n'a pas fallu moins d'une quarantaine d'opérations d'usine, pour les fabriquer?

On commence à se rendre compte des difficultés à surmonter, quand on se trouve en présence du caoutchouc, livré en agglomérats de feuilles fumées. Cela aussi s'appelle une balle, mais il y a loin de ce bloc de caoutchouc brut à la balle de tennis, frappée par Robert Bédard.

En premier lieu, on fabrique ce qu'on appelle le centre de la balle.

Les feuilles fumées sont laminées par deux cylindres et transformées en une mousse gluante. Le malaxeur se charge de mélanger intimement cette mousse avec un produit spécial, destiné à donner au caoutchouc sa consistance, à en faire une substance sur laquelle les variations extérieures n'auront pas de prise.

Le nouveau produit apparaît sous la forme d'une feuille épaisse, qu'on découpe en tranches. Ces tranches vont à la boudineuse. Et c'est un long manche à balai grisâtre, qui sort de cet appareil. Le boudin est ensuite coupé en sections égales, chacune d'entre elles devant être transformée en un hémisphère de centre.

Pour cela, on se sert d'une presse de semi-cure qui va jouer, vis-à-vis des sections de boudin, le même rôle qu'un moule à gaudin sur la pâte. On supprime l'excédent par l'ébarbage. On étend ensuite, à l'intérieur de l'hémisphère, un enduit à base de gélatine qui rendra le caoutchouc imperméable.

Il s'agit maintenant d'accoler les hémisphères deux par deux, tout en produisant à l'intérieur la pression désirée. C'est, certes, l'opération la plus délicate. Comment cela, direz-vous? En même temps qu'elle doit servir à assembler les deux calottes de caoutchouc assez intimement pour que la boule soit parfaitement étanche, elle doit produire, à l'intérieur de cette sphère, la pression qui fera le rebond.

Oui, vous connaissez ces moules dans lesquels les ménagères fabriquent des petits gâteaux, etc. Imaginez donc deux moules semblables, avec cette différence que les alvéoles contenant la pâte à gâteaux sont ici rondes.

On place les deux moules verticalement, face à face, en disposant en regard le creux des alvéoles et... on

met au four, on plutôt dans l'autoclave, qu'on ferme hermétiquement.

On produit dans la chambre de l'autoclave une pression égale à celle qui devra supporter la paroi intérieure du centre. Par un procédé mécanique, on applique l'un contre l'autre les deux moules. Et chaque calotte vient se coller contre la calotte d'en face. Et en même temps, on augmente, en chauffant, la vapeur, la température de la chambre, suffisamment pour produire la vulcanisation, qui assurera la parfaite cohésion entre les deux hémisphères de caoutchouc.

Il manque encore à la paroi extérieure du centre cette rugosité, qui permettra tout à l'heure au drap de prendre sur sa surface.

On obtient cette rugosité, en barattant pêle-mêle les centres dans une grande cuve aux parois elles-mêmes rugueuses. Alors, les centres sont lavés dans la benzine, puis trempés dans la dissolution. Il sont prêts à recevoir le drap.

Les sections de drap une fois découpées selon la forme qu'on connaît — forme telle que deux de ces sections assemblées constituent une sphère parfaite — doivent être à leur bord suffisamment cimentées. Pour cela, on passe plusieurs petites couches d'un ciment spécial sur chacune. Il ne reste plus qu'à les ajuster sur les centres — nous ignorons si cela se fait encore à la main —, à les coller et à produire une dernière vulcanisation par une cure finale, faite à chaud.

Ce n'est pas tout, allez! Il faut mettre la marque de fabrique par un procédé de décalquage, envelopper dans du papier de soie ou de nylon, disposer dans les boîtes, mettre la bande de garantie. Il y a aussi les vérifications: les balles doivent avoir le même poids; étant lâchées d'une hauteur de neuf pieds, avoir un rebond compris entre 4 et 5 pieds; avoir le même diamètre. La compressibilité de la balle doit être mesurée à l'aide d'un appareil spécial, pour une pression de 18 livres.

Donc, la dame anglaise qui inventa la balle de tennis n'avait, sans doute, pas songé à toute la science et à toute l'industrie qu'elle déclina, il y a près de 75 ans.

Point n'est besoin de savoir tout cela, pour devenir une vedette du tennis!

CONNAIS-TOI TOI-MEME

— Le Caractère par l'Écriture —

par RANY

réponse à MARIE-PAULE

Ou bien Marie-Paule a beaucoup de peine depuis longtemps, ou bien le voile de tristesse de son âme est héréditaire. Les efforts constants que vous déployez pour vous éviter de tomber dans le pessimisme me porte à croire la première supposition.

Vous êtes une personne enjouée, vous tachez toujours de tirer le meilleur parti des événements, mais vous ne pouvez encore dominer toutes vos émotions. Votre occupation actuelle semble assez débordante, toutefois elle n'a pas réussi à vous absorber tout entière. Il vous reste encore du cran pour vous éviter l'épithète d'anémique, cependant vous devenez de plus en plus silencieuse et vos désirs ne sont jamais exprimés avec précision, vous laissez aux autres le soin de les deviner et de les formuler pour vous. Auriez-vous découvert un lieu de villégiature si attrayant?

réponse à DODO (Gauvreau)

Quel méli-mélo dans cette écriture. Dodo ne sait pas se reposer même en dormant. Dodo a tellement de choses à dire à tous que les mots ne lui viennent jamais assez vite. Dodo donne des conseils, mais il les dispense si largement et si fréquemment qu'il ne lui reste plus de temps pour les mettre en pratique. Dodo a pourtant peur de son voisin, Dodo a peur du lendemain, Dodo a peur de son ombre. Dodo a l'air de fuir un spectre. Si Dodo avait été aussi loquace avec moi, quelle différence n'aurais-je signalée!

réponse à Paule (Abitibi)

Quelle belle plume! Vous devez avoir du talent pour les lettres. Pourquoi donc vous refusez-vous toujours à manifester vos aptitudes? Vous connaissez toutes vos ressources, mais vous avez peur de l'engagement, de la responsabilité trop extensible. Non pas que vous vous refusiez à votre devoir immédiat, mais vous croyez inutiles les mouvements faits dans le sens de la collectivité, puisque vous ne voyez pas immédiatement les fruits de vos efforts.

Vos attendrissements, personne n'en est témoin, mais tous vos amis les soupçonnent, mais malheur à celui ou celle qui essaierait de les provoquer. Un jour, il faudra à tout prix déverser le trop-plein d'émotions qui vous étouffent, et ce sera tout à votre profit autant qu'à celui de vos admirateurs. Écrivez-moi alors, je vous lirai avec plaisir.

Écrivez à Rany, à l'encre, sur papier non ligné, format 8 1/2" x 11", un texte de votre composition, en signant de votre nom réel ou fictif. Rany analysera gratuitement votre écriture et en fera paraître les résultats dans cette chronique. Les personnes qui désireraient recevoir une réponse personnelle plus complète n'ont qu'à le mentionner en ajoutant une enveloppe affranchie et Rany leur fera connaître ses conditions. On écrit à RANY, Magazine "LE SAMEDI", 975, rue De Bullion, Montréal 18, Qué.

réponse à Paulette (Rouyen)

Oui, je me rends compte que vous êtes bien jeune, mais cela ne vous élimine pas de la société intéressante. Demain vous serez certes la jeune fille très appréciée dans son milieu si vous développez au maximum toutes les belles qualités que je vois déjà. Vous êtes très concentrée sur tout ce que vous entreprenez, vous observez très finement ceux et celles que vous admirez en silence et vous essayez d'apprendre le secret de leur succès. Vous avez le souci de la perfection.

Mais comme toutes les jeunes filles de votre âge, vous voulez toujours commencer en grande hâte de sorte que l'action ne se prolonge jamais avec la même intensité. De plus, il vous faut beaucoup d'espace pour vous déplacer. Vous ne voyez la place de personne, mais vous les forcez gentiment à vous laisser la route. Quelle technique audacieuse!

réponse à ANXIEUSE DE SAVOIR

Vos maladrotesse auprès des jeunes gens ne s'expliquent pas par un excès de perfection mais par cette habitude que vous avez de devancer la pensée de tout le monde, ou bien de prêter à tous et à chacun des intentions qu'ils n'ont jamais eues. Cette attitude parfois détestable efface presque d'un seul coup toutes les qualités sérieuses que vous possédez. Par exemple, vous me paraissiez bien distinguée et vous avez développé très jeune le sens des responsabilités. Vous savez garder un secret, surtout s'il vous arrive recommandé. Vous pouvez rendre service plus souvent qu'à votre tour, mais voilà: si par malheur la personne qui a été l'objet de vos bontés semble vouloir vous trahir ou abuser de vous, c'est la révolte, puis la vengeance non tapageuse mais aussi destructrice. Il ne vous arrive pas souvent de telles prouesses, mais en l'occurrence, une fois est encore une fois de trop. Ne vous chomez pas, je vous en prie, c'est votre écriture qui a parlé.

réponse à J. P. (Montréal)

J. P. est un être un peu spécial qui s'ignore tout à fait. Il est par conséquent sans aucune

prétention. Son succès est donc assuré puisqu'il agit avec le plus de naturel possible. Il aime rire et il sait taquiner, mais il sait aussi s'arrêter. L'on peut dire que son langage est prolifique, mais c'est sa façon à lui d'oublier ses peines, ses déboires, et ils sont nombreux.

J. P. est généreux et il ne calcule jamais, c'est toujours son tour de donner, il s'aperçoit trop tard qu'il a été dupe de ses bonnes intentions. Il essaie de s'en remettre le plus vite possible, et il a tant à faire et la vie est si brève. Il a bien raison.

réponse à HIVER (Jonq.)

J'aurais dû vous lire avant, votre pseudonyme est si rafraîchissant. Votre écriture est aussi très aérée. Malheureusement, certaines lettres ont des ouvertures si grandes qu'il est dangereux de s'y mettre devant, vous laissez tout échapper. Ceux qui aiment le risque doivent être heureux en votre compagnie, vous ne craignez à peu près rien et votre regard flegmatique trahit rarement vos émotions lesquelles savent vous étreindre parfois.

Votre vie n'est pas aussi agitée que votre nature semble vous le demander, mais comme vous êtes bien sage, vous acceptez avec assez de joie votre situation actuelle. Pour vous consoler, je vous souhaite de nombreux et longs printemps.

réponse à PETITE POULETTE

Je le répète encore, je ne prédis pas l'avenir, je ne suis pas une voyante, j'essaie simplement de voir dans votre écriture les traits dominants de votre personne, les qualités qui pourraient assurer votre réussite et les défauts qui pourraient être la cause de vos insuccès. Voilà, chère amie, je vous déçois, n'est-ce pas?

Tout de même, je ne puis faire autrement que de vous signaler que la vie ne sera pas douce pour vous, vous ne manifestez aucune discipline, et des rêves extravagants hantent votre esprit. L'oisiveté vous est fatale, par contre vous n'êtes pas du tout débrouillarde. Vous n'êtes pas du tout sérieuse même si votre cœur fait toc toc bien fort devant un beau garçon.

Le jour où vous vous serez demandé bien honnêtement ce que vous voulez faire de votre vie, vous deviendrez plus préoccupée et par le fait même moins romanesque.

réponse à ANDRÉE à PARIS

Il faudrait plutôt dire: Andrée veut aller à Paris. Oui, Andrée veut plus d'une chose, mais elle n'a rien commencé, elle veut voir le monde entier, mais elle craint les efforts continus pour arriver à ses fins. A quoi bon se surmener, s'améliorer, la fin viendra de la même façon. Vous ne voulez endosser aucune responsabilité, mais vous voudriez partager les profits du risque de l'autre.

Votre conscience vous donne des maux de tête, mais quand ils sont trop aigus, vous essayez de déverser sur vos amis la responsabilité de la décision. Sur le moment, vous vous en tirez sans écorchure, mais comme ceux qui vous entourent ne se font prendre qu'une fois au jeu, ils vous délaissent un à un, et vous en êtes si malheureuse. Les arts semblent vous attirer avec passion, mais là encore vous ne pouvez trouver pleine satisfaction, votre peur de l'effort gâche vos plus beaux talents. Votre écriture bien révélatrice a pourtant de si nombreux points morts que l'analyse détaillée en deviendrait que plus confuse.

réponse à PERLE D'AMBRE

Votre lettre n'est pas aussi banale que vous ne le croyez, mon amie, elle confirme au contraire la bonne opinion que vous créez au premier contact. Vous êtes d'une fidélité remarquable; puis vous ne changez pas d'avis aux premières offenses, bien que la moindre indécision vous fasse de la peine. Vous aimez tout ce que vous décidez d'accomplir; aussi, connaissez-vous toujours à peu près le succès. Il y a un point cependant qui vous fait souffrir: vous ne parvenez pas à vous adapter avec autant de facilité que vous ne le désireriez. Vous vous attardez trop à certains détails lesquels vous paraissent pourtant majeurs, mais lesquels en réalité paraissent s'ajouter par surcroît. Alors, votre action est retardée et vous en êtes désappointée. Vos ambitions sont celles d'une jeune fille normale et vous ne gardez rien dans le noir, sauf tous vos actes de charité pure, et ils sont très nombreux.

[Lire la suite page 34]



Notre roman d'aventures complet:

EN AVION AU CENTRE DE LA TERRE

par Max-André Dazergues

L'AVION filait, éblouissant, scintillant dans le soleil, au-dessus de la mer de Java. Sa coque zinguée le faisait blanc et brillant comme un oiseau fantôme; mais il y avait longtemps que les Malais et tant d'autres indigènes d'Indonésie, habitués par la dernière guerre mondiale, ne prêtaient plus attention à ce genre d'oiseaux!...

C'était pourtant un appareil nouveau, perfectionné, un modèle récent de la série «Panthère», qui présentait d'importantes caractéristiques.

Cet appareil, d'invention française, mais dont plusieurs types venaient d'être cédés au gouvernement d'une nation étrangère, n'était pas encore entré en service. Celui qui survolait ainsi la mer de Java, les Mille-Iles et le détroit de la Sonde était un prototype en cours d'essai qui dépendait de la base aérienne de Sumatra, et en avait décollé pour un voyage d'études au-dessus de l'île de Java et de l'île Madôër.

Sa randonnée se déroulait sans incident, avec une sûre pérennité. Tout allait bien à bord.

Le *Panthère-III* — c'était son immatriculation — n'était pas un appareil de grande envergure, mais, au contraire, de dimensions restreintes. Construit pour transporter un maximum de huit personnes, pas davantage, pilotes compris, il n'avait cependant à son bord, pour ce vol d'essai, que deux hommes.

Mais c'étaient deux hommes éprouvés qui avaient déjà, chacun de son côté, sillonné les airs au-dessus de l'Océan Indien et connaissaient bien l'archipel de la Sonde, l'un surtout...

— Et voici Buitenzorg dans son nid de verdure, mon lieutenant, et, là-bas, les Régences de Préang...

Jef savait tout et se montrait volontiers bavard, quoiqu'il fût un Nordique, un Hollandais de pure souche. C'était

un garçon de vingt-cinq ans, aimable et délégué, au visage poupin, avec de grands yeux bleus limpides, de vrais yeux de porcelaine.

Un excellent pilote, un mécano remarquable. Son chef actuel, le lieutenant Marc Dastel, venu de France spécialement pour les vols d'expérimentation du *Panthère-III* au-dessus de l'Océan Indien, l'appréciait et avait beaucoup de sympathie pour lui...

— Brave Jef-Job, lui disait-il, tu m'amuses!... Quand il y aura des voyages dans la lune, il faudra te faire guide!...

Le Hollandais s'appelait Jef Jobersen, mais il répondait gaiement à ce diminutif de Jef-Job que lui avait donné le lieutenant Dastel. Ce dernier, comme tous les hommes énergiques, ne dédaignait point l'ironie et se montrait heureux de vivre. C'était un optimiste, un courageux aussi, un intrépide. Brun, solide, bien découplé, la lèvre ombragée d'un filet de moustache à la Clark Gable, il découvrait, avec un plaisir renouvelé quotidiennement, les îles de la Sonde, s'intéressait vivement à des moeurs et coutumes qu'il ignorait et qui n'avaient guère de secrets pour Jef Jobersen, lequel, fils de planteurs, habitait Java depuis sa plus tendre enfance et parlait de nombreux dialectes indigènes.

A présent, c'en était fini du miroitement de la mer. Le *Panthère-III* survolait la terre, de vastes étendues de forêts, des villages et des villes. Et c'était tout le poème de la troublante et mystérieuse Malaisie...

— Voici la région des volcans...

Le paysage qui se déroulait à présent sous les yeux des deux hommes volants était infiniment pittoresque et varié. Il s'apparentait aux plus anciennes légendes comme aux sources profondes de la nature.

On sait que l'île de Java, particulièrement, est très volcanique. De nombreuses chaînes de montagnes la parcourent dans tout son sens, presque d'un bout à l'autre. On y trouve des sommets importants, comme le Salak et le Gédé (le «Grand») mais le point culminant est le Semeroë (3,670 m.).

Il y a encore des éruptions, parfois, et le Papandayan («La Forge») crache constamment des jets de vapeur. Et c'est le fameux Gounong-Gountour, le «Mont-Tonnerre», le plus étendu. Gris, chauve, pelé, il se tapit dans un océan de verdure et comporte de nombreuses ramifications. Parfois, entre les feuillages, se distingue un cratère éteint.

— Jadis, racontait Jef Jobersen, les Malais disaient que le Mont-Tonnerre était l'Ogre de l'île, parce que son cratère principal s'ouvrait comme la gueule d'un monstre...

Marc Dastel enregistrerait tout cela, et bien d'autres détails curieux, en souriant, tout en surveillant la conduite du *Panthère-III*, qui marchait impeccablement. Malgré les vents, le temps était beau, et les îles autrefois peuplées de danseuses gracieuses et de chasseurs d'oiseaux s'élevaient comme un merveilleux panorama cinématographique... Tout l'enchantement de la Malaisie en devenait plus perceptible, à mesure que l'avion perdait, volontairement, de l'altitude. Il volait assez bas maintenant, et le relief du sol, les découpures des monts apparaissaient avec plus de netteté.

Des jets de vapeur chaude, dans le genre de ceux émis par le Papandayan, s'élevaient dans l'air bleuté, comme une brume d'enfer. Et tout le paysage prenait un aspect apocalyptique.

— Voici le Gounong-Gountour, annonça le lieutenant Dastel, qui commençait à s'y reconnaître.

Il ajouta, sur le ton de la plaisanterie :

— Heureusement qu'il n'est pas en éruption, car nous allons passer juste au-dessus, et à faible altitude...

— Il y a bien longtemps que le «Mont-Tonnerre» n'a plus fait parler de lui, répliqua Jef Jobersen.

Un avenir immédiat devait apporter un démenti tragique à ces paroles...

En effet, comme l'avion survolait le redoutable volcan, il se produisit un événement fantastique, surnaturel...

L'appareil se mit à tanguer tout à coup, piqua du nez, se redressa, bref, entama une danse imprévue, comme une gigantesque feuille morte!...

— Que se passe-t-il? haleta le Hollandais.

— Je ne sais pas, balbutia son compagnon, livide.

Marc Dastel ne se sentait plus maître du tout de son appareil. Celui-ci marchait toujours, mais d'une façon désordonnée, et la vitesse ralentissait... De plus, il perdait constamment de l'altitude, malgré tous les efforts de son pilote pour le redresser!...

— Nous sommes pris dans les courants...

— Un orage, peut-être? Mais nul orage ne s'était déclenché, et le temps restait très beau.

Le mystère étreignait les deux aviateurs à la gorge, en même temps qu'une angoisse grandissante.

L'affolement les gagnait!...

La chaîne de montagnes où s'encastrait le cratère principal gigantesque, du Gounong-Gountour, se développait sur une grande étendue. D'autres cratères secondaires, d'ailleurs eux-mêmes fort importants et d'un diamètre impressionnant, s'y échelonnaient.

Et, tout à coup, le *Panthère-III*, comme stoppé, se mit à tourner comme une toupie!... Ses occupants, épouvantés, furent projetés l'un contre l'autre, incapables de réaliser ce qui se passait!

Et l'avion désarmé tomba en vrille, comme un poids mort, droit sur un large cratère qui s'ouvrait comme la gueule d'un monstre. Plus que jamais le Gounong-Gountour, le «Mont-Tonnerre» des Malais, semblait vouloir mériter son surnom d'«Ogre de l'île»...

Si quelqu'un avait pu être le témoin de cette scène incroyable, il n'en eût pas cru ses yeux!... Peut-être, au surplus, y avait-il quelques indigènes tapis dans la brousse ou au fond des vallées pour assister à ce spectacle effarant du grand oiseau des Blancs «mangé» par l'Ogre de l'île...

Et il n'y avait pas d'autre comparaison possible: le cratère éteint du volcan, duquel ne s'échappaient que des nuages d'une vapeur blanche et verte, semblait attirer à lui, absorber l'avion d'argent, toujours tombant en vrille, de la même façon que la *rafflesia*, cette fameuse plante carnivore propre à l'île

de Java, avale littéralement les oiseaux, étourdis par les émanations qu'elle dégage!...

La catastrophe se déroula en quelques minutes. L'avion *Panthère-III*, scintillant au soleil, tournoya comme l'eût fait une gigantesque hélice dont ses ailes eussent été les pales, accrochant des reflets éblouissants de clarté. A son bord, il n'y avait plus que deux corps ballottés...

Puis, brusquement, il disparut dans le cratère béant, sans rien heurter étant donné la largeur de celui-ci, continuant de tomber en vrille.

Avalé par le volcan, l'avion semblait amorcer un voyage impossible dans les entrailles de la terre!

II — Les grottes du diable

L S'ÉCOULA un temps inappréciable — plusieurs minutes certainement — durant lequel l'avion désarmé poursuivait sa descente étonnante dans les entrailles du volcan. Il tournoyait toujours sur lui-même et, à l'intérieur, ses deux passagers n'en pouvaient plus, ne s'étant pas encore rendu compte de ce qui leur arrivait exactement.

Enfin, ils se redressèrent, tant bien que mal, se tenant presque à quatre pattes, face à face, hallucinés. Ce n'était guère le moment de converser, et ils n'échangeaient que des syllabes entrecoupées:

— Nous... nous tombons, Jef!

— L'Ogre de l'Île nous a... nous a sucés, mon lieutenant!

— Un... un cyclone, peut-être?

— Je ne le crois pas, les... les moteurs sont calés.

— C'est incroyable!

Rien n'était moins acceptable, en effet. Cette situation était tellement extraordinaire qu'elle ne pouvait s'admettre; et, pourtant, elle existait!

Pour la première fois dans les annales de l'aéronautique, deux aviateurs se trouvaient emportés avec leur appareil vers le centre de la terre!

Et leur chute se continuait, des minutes et des minutes encore, invraisemblablement! Chaque seconde, ils s'attendaient à l'écrasement final; chaque seconde, ils pensaient que le *Panthère-III* allait se fracasser quelque part, exploser, prendre feu. C'eût été logique, mais cela ne se produisait pas!

Où allaient-ils? Où tombaient-ils? Tout ce qu'ils pouvaient dire — ou faire — ne servait à rien. Conquérants du vide, ils étaient maintenant les captifs des gouffres.

Ils avaient l'impression d'effectuer une vraie descente aux enfers!

Ils se relevaient en chancelant, à tout instant, tâchant de reconquérir leur équilibre; mais à chaque coup ils retombaient, parce que persistait le mouvement de rotation de l'avion. Ils avaient la sensation unique de se trouver dans un ascenseur désaxé qui se serait balancé au bout de son câble, ou dans la cabine d'un téléphérique promis à l'abîme.

— Mon lieutenant, nous tombons!

C'était l'évidence même. Mais la chute d'un avion en plein vol ne se prolonge jamais longtemps. Comment se faisait-il que la leur persistât ainsi et ne s'achevât point, peut-être pour leur délivrance? Car l'appréhension les minait, l'angoisse les rongait, et ils se sentaient devenir fous! Ne gravisaient-ils pas un calvaire à l'envers?

— Essayons de... commença Marc Dastel.

Sans achever, il se traîna jusqu'à l'un des hublots pour tenter de jeter un regard sur l'extérieur. Il ne vit rien que des ténèbres, que striaient cependant, par alternance, de longs jets de vapeur blanche. Nuit de la mort, blancheur des nuages? Nuit de la terre, brumes du volcan? Qui pouvait le dire?

— Il est inadmissible que...

Encore une phrase inachevée, parce qu'à tout moment un nouveau tangage, une chute plus précipitée coupaient la parole à celui qui la prononçait. Et à quoi servaient les mots?

Inadmissible, en effet, que cette affolante descente en vrille ne prit pas fin!

— Mon lieutenant, moi, je vous dis que...

Et, cette fois, ce fut l'anéantissement final. Ne devait-il pas se produire fatalement?

Il y eut un choc violent, un craquement, un bruit de déchirure, quelque chose d'indescriptible et d'assourdissant, qui ressemblait à un arrachement! Sur le plan incliné, les deux hommes roulèrent l'un sur l'autre.

Ils avaient toute conscience que leur dernière minute avait sonné et s'apprêtaient à sombrer dans la mort. Car l'avion — son épave plutôt — venait de s'immobiliser brusquement, ayant rencontré l'obstacle inévitable qui le «caillait», le stoppait dans sa fantastique descente.

Une sorte de stupeur les envahit — qu'ils ne songeaient guère à analyser — en constatant cet arrêt subit, et ils lurent mutuellement, dans leurs regards fous, la même expression, la même pensée: ils s'attendaient à voir jaillir des flammes quelque part, à ce que l'appareil prit feu!

Or, il n'en fut rien. Le *Panthère-III* se contenta de s'immobiliser coïncé.

Et un grand silence succéda au bruit d'arrachement, de «casse», tandis qu'une large brèche s'ouvrait dans la carlingue métallique.

L'avion s'était brisé comme un oeuf!

— Mon lieutenant, haleta le Hollandais, nous avons atterri!

C'était le mot propre, en effet, puisque l'appareil venait de toucher le sol; et ceci aux portes mêmes des entrailles du globe terrestre. L'incroyable descente était terminée, s'achevant par un écrasement brutal.

Contusionnés, chancelants, les deux hommes se relevèrent. Mais, cette fois, ils pouvaient assurer leur équilibre, se tenir droits.

— Où sommes-nous?

Une réponse leur serait fournie à cette question comme à d'autres, dans quelques minutes. Pour l'instant, ils subissaient les effets d'un violent courant d'air, un courant d'air chaud. En même temps, des vapeurs de soufre et des nuages d'une fumée nauséabonde les prenaient à la gorge.

Mais comme, autour d'eux, le silence était écrasant, comme il ne se passait rien et qu'il semblait qu'aucun danger ne les menaçât plus, les naufragés du volcan reconquérèrent leur sang-froid, se tâtant le corps:

— Rien de cassé?

— Non, tout va bien. Je crois que nous avons seulement cassé du bois, mon lieutenant!

— Et comment! On ne peut faire mieux!

Ils recouvraient en même temps leur bonne humeur, car tous deux étaient énergiques et courageux.

Ils s'approchèrent de la brèche ouverte dans la carlingue:

— C'est une aile qui a été littéralement arrachée.

— On ne respire pas, ici!

— Mais où sommes-nous?

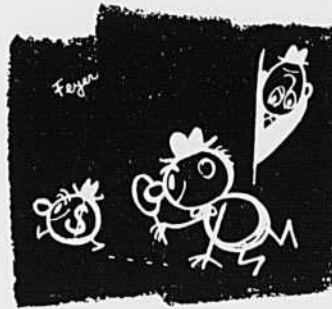
— Dans le volcan... Nous sommes tombés dans un cratère!

Le premier, Jef Jobersen tenta de s'extraire de l'épave du *Panthère-III*.

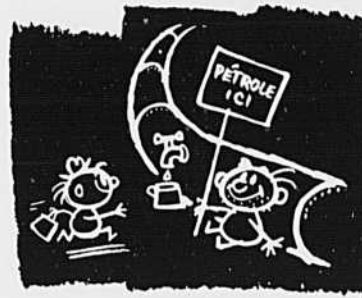
Il y parvint non sans peine, quoique assailli par les vapeurs diverses; mais celles-ci n'étaient pas aussi épaisses qu'elles le paraissaient d'abord et l'on finissait par s'y accoutumer, de même qu'à l'obscurité ambiante.

Au surplus, cette obscurité n'était pas totale, car un des postes lumineux de l'avion fonctionnait encore, par mi-

où va le dollar de revenu?



En retour des centaines de produits pétroliers qu'elle fournit aux consommateurs canadiens d'un océan à l'autre, l'Imperial Oil a encaissé bien des dollars au cours de l'an dernier. Qu'a-t-elle fait de chacun de ces dollars?



Tout d'abord, elle a employé près de 56 cents à l'achat des matières premières, du pétrole brut surtout, et au paiement des frais de transport, frais importants dans notre immense pays.



Les frais d'exploitation et d'administration, y compris les salaires et gages, et la dépréciation ont ensuite absorbé plus de 26 cents. Dix cents furent versés en impôts aux divers gouvernements (non comprise la taxe provinciale sur la gasoline).



La moitié de ce qui restait a été réinvestie dans la compagnie. L'autre moitié—environ 4 cents— a été distribuée aux 44,000 actionnaires dont la mise de fonds est essentielle à l'existence de l'Imperial Oil.

IMPERIAL OIL LIMITED



racle, si les autres s'étaient éteints dans la catastrophe, et cette pâle clarté, légèrement bleutée ainsi qu'un clair de lune, perceait les ténèbres environnantes.

— Fais attention, Jef-Job ! recommanda Dastel. C'est le gouffre...

— J'ai vu !

Leste comme un singe, le jeune Hollandais était déjà sorti de l'avion éventré, et il avait pris pied sur une longue et étroite plate-forme rocheuse dont il ne distinguait pas les limites. Cette plate-forme dominait un abîme insondable, impressionnant, et d'ailleurs invisible dans sa majeure partie.

Du vide montaient toujours vapeurs et fumées.

— Vous pouvez venir, mon lieutenant, si le cœur vous en dit ! Suivez l'aile brisée et tenez-vous à elle.

En deux ou trois enjambées dange-reuses, Marc Dastel rejoignit son compa-gnon sur la plate-forme. Comme lui, il leva la tête, désireux de se rendre compte de ce qui s'était passé exacte-ment.

C'était facile à comprendre.

— Nous sommes tombés dans le cra-tère de l'Ogre de l'Île.

— Cratère éteint ! Heureusement qu'il n'était pas en état d'éruption !

— Pourquoi diable avons-nous dû interrompre ainsi notre vol ?

— Ma foi, c'est inexplicable. Nous volions sans doute trop bas.

Redevenus eux-mêmes, ils poursui-vaient avec calme leur conversation, faisant le point de leur étrange aven-ture.

— Et nous sommes tombés en vrille.

— Oui, Jef-Job. En chute verticale.

— Pour venir nous écraser sur cette plate-forme souterraine.

— Pas positivement. Nous ne nous y sommes pas écrasés, sans quoi nous n'en aurions pas sortis vivants et l'appareil aurait pris feu !

— Alors ?

— Il suffit de regarder et de voir pour comprendre.

Ils se désarticulaient le cou à force de lever la tête, et ce qu'ils voyaient n'était point fait pour les réjouir, mais au contraire pour mieux leur donner conscience de leur tragique situation. Car ils apercevaient là-haut — tout là-haut, très haut — si haut qu'ils savaient bien qu'ils ne pourraient jamais l'at-teindre, un minuscule cercle de clarté, éloigné de centaines et de centaines de mètres, qui leur apparaissait à peine de la grandeur d'une pièce de monnaie : l'orifice du cratère du Gounoung-Gountour.

Le lieutenant Dastel exposa :

— L'avion est tombé en tournoyant dans une sorte de cheminée, voilà. Une cheminée immense et suffisamment large pour qu'il n'en heurte pas les parois au cours de sa chute.

— ...Et c'est à l'endroit, très pro-fond, où la cheminée se rétrécit, c'est-à-dire à l'endroit même où nous som-mes, qu'une des ailes, frôlant le rocher, a été arrachée et brisée net, voilà.

Un silence suivit cette déclaration, qui résumait toute la vérité de la situa-tion. Désormais l'appareil, crevé, éven-tré, absolument hors d'usage, amputé d'une aile et l'autre repliée, était coin-cé là, sa queue en l'air, son hélice aplatie contre la plate-forme rocailleu-se qui devenait le dernier refuge de ses occupants.

Malgré la température ambiante — qui était plutôt élevée, une atmos-phère de salle de bains — les deux hommes sentirent, à cette constatation, les glacer une sueur froide ! Ils étaient irrémédiablement perdus, prisonniers du volcan !

— Impossible de remonter jamais ! soupira le Hollandais. La cheminée nous est inaccessible.

— Et c'est bien trop haut ! Des kilo-mètres, peut-être...

Jef Jobersen essaya de plaisanter, d'un ton qui sonnait faux :

— On ne peut pourtant pas descendre plus bas !

Machinalement, ils se penchèrent sur le vide effrayant, ce vide qui devait finir par conduire tout droit au centre du globe terrestre, n'apercevant rien qu'un trou noir, incommensurable, au-quel n'atteignait pas la faible clarté de l'épave de l'avion.

— Notre appareil est inutilisable, évidemment, conclut Marc Dastel. Qu'allons-nous faire ?

Pour toute réponse, son compagnon, que les vapeurs de soufre chatouillaient désagréablement, eut un éternuement sonore :

— Si nous prenions nos masques, mon lieutenant, pour explorer les alen-tours ? Qu'en pensez-vous ?

— Les alentours seront vite explorés, car il semble bien que nous soyons ici plaqués contre un mur lisse ! Mais, tout de même, tu as raison.

— Attendez-moi, je vais les chercher !

L'astucieux Jef-Job reprit le chemin de l'avion, rampant le long de l'aile qui surplombait le gouffre. Quand il revint sans encombre, il rapportait non seulement les masques respiratoires spéciaux dont étaient pourvus les avia-teurs pour les vols à haute altitude, mais deux torches électriques puissan-tes qui allaient leur être d'un grand secours, ainsi que quelques tablettes nutritives.

— Vous comprenez, mon lieutenant ? Comme ça, nous sommes parés ! Nous n'avons qu'à établir notre campement sur cette plate-forme, au cas où l'a-vion viendrait à dégringoler tout à fait.

Cette hypothèse semblait tôt ou tard inévitable, en effet, et ce n'est pas sans un serrement de cœur que l'envisa-geait le lieutenant Dastel. Mais, en même temps, l'attitude courageuse de son mécano lui insufflait une énergie nouvelle.

— Tu as raison ! Va prendre des cou-vertures aussi.

— Vous croyez que c'est bien utile, mon lieutenant ? On a le chauffage central par ici, c'est le cas de le dire !

Néanmoins, le jeune garçon obéit et, au bout d'un quart d'heure, le campe-ment rudimentaire était établi sur la plate-forme suspendue au flanc du gouffre.

— On y voit plus clair à tous les points de vue ! s'écria Jef-Job.

Les torches électriques illuminaient fantastiquement le lieu où ils se trou-vaient, tout en ménageant des coins d'ombre. La plate-forme rocheuse, as-sez large en son centre, puis se rétré-cissant aux deux extrémités en forme de croissant, s'étirait au flanc de la cheminée d'une façon semi-circulaire. L'avion y reposait et se coinçait du côté opposé de la cheminée.

Les deux hommes s'efforçaient de ne pas penser au sort qui les attendait. N'étaient-ils pas prisonniers sur ce re-bord de rocher, où blanchiraient leurs squelettes ? Dans l'impossibilité abso-lue de remonter, n'ayant aucune issue, et pourvus de pilules et de tablettes nutritives pour quarante-huit heures au plus, ils étaient condamnés à une effroyable mort lente.

Ils rôdaient le long du mur, à petits pas précautionneux, ne sachant que se dire.

Et, soudain, Jef Jobersen s'arrêta brusquement :

— Mon lieutenant, venez voir !

— Quoi ?

— Ici, une faille dans le rocher.

Une étroite fente verticale, suffisante et assez haute toutefois pour livrer passage à un homme, se montrait dans la paroi. Le jeune homme consulta son chef du regard ; tous deux s'étaient déjà compris.

— On va voir, mon lieutenant ?

— Nous n'avons rien de mieux à faire ! Laisse-moi passer le premier.

— Non, moi, si vous le permettez, mon lieutenant. J'ai la priorité !

Marc Dastel n'insista pas et s'enga-gea sur les pas de son compagnon, te-nant haut la lumière, tandis que Jef-

Job, au contraire, dirigeait sa torche vers le sol, qui était mou mais en même temps très sec, craquant comme du gravier. Ils allaient à pas précaution-neux, très lentement, comme dans un défilé, un canyon en miniature.

— C'est un souterrain, mon lieutenant.

— C'est un couloir naturel, voilà tout, creusé dans le roc par quelque érosion.

— Attention, ça descend ! Et raide !

D'un seul coup, en effet, le sol indi-quait une déclivité marquée, sans que s'y creussassent pour autant des mar-ches naturelles ; au contraire, il s'ébou-lait.

On descendait ! Mais où ? On descen-dait encore, dans les ténèbres déchirées par la clarté dansante des lampes, l'on descendait toujours, comme si tel était leur destin de descendre, de descendre toujours plus avant dans les entrailles de la terre !

L'atmosphère devenait irrespirable. Partout jaillissaient des jets de vapeurs soufrées, sourdaient des nuages et des brouillards. Il faisait très chaud, et les rochers du volcan en souffraient da-vantage parce qu'ils avaient mis leur masque.

Puis, soudain, un reflet rouge parut, une étrange lueur écarlate qui parut jaillir à leurs pieds.

Jef Jobersen s'arrêta, son compagnon tout près de lui. Ainsi placés, les deux hommes pouvaient se tenir côte à côte, le cœur battant.

Le couloir qu'ils avaient suivi, puis dévalé, se terminait là, par une sorte d'à-pic, une étroite plate-forme sablée, de laquelle on dominait un chaos de rochers.

— Des grottes.

En effet, ce pouvaient être des grot-tes, dont on distinguait les anfractuosi-tés, les ouvertures béantes, les décou-pures capricieuses et les contours im-pressionnants ; cela formait un amas confus de roc, comme le fond d'une cuve, et devait constituer un invraisem-blable labyrinthe.

Mais ce qu'il y avait de plus extraor-dinaire c'étaient les reflets rouges — d'un rouge sanglant, diabolique — qui s'en dégageaient, et dont on ne pouvait discerner où ils prenaient naissance. Ce n'étaient que leurs dansantes et bi-zarres, avec des rebondissements pas-sagers, tantôt violentes, tantôt plus at-ténuées, comme des feux de Bengale, et sans qu'on vit la moindre flamme.

— Ma parole, il y a le feu ! murmura Marc Dastel.

Le silence était profond, un silence de cimetière. Et toutes ces lueurs fan-tasmagoriques semblaient des feux fol-lets de l'enfer !

Les rescapés du *Panthère-III* — qui n'avaient déjà plus l'impression d'appartenir au monde des vivants — res-taient là, immobiles, figés par l'étonne-ment et la crainte, au-dessus de cet amalgame rougeoyant de rochers qu'ils devaient bientôt surnommer, entre eux, les Grottes du Diable — et ils n'osaient plus faire un mouvement, dans l'attente de l'imprévisible.

...Et dire que, pendant ce temps, le soleil brillait comme d'habitude, triom-phait, sur l'Océan Indien et la mer de Java !

III — Le lac d'or

MARC DASTEL et Jef Jobersen mirent plus d'une heure à descendre dans la direction des roches rouges, par chemins difficiles. A tout ins-tant ils manquaient de glisser et il leur eût alors paru, trompeusement, choir dans un foyer incandescent.

Il n'en était rien.

Mais la réverbération écarlate pro-duisait tout son effet et devenait pres-que aveuglante à mesure qu'ils se rap-prochaient.

— Ce sont les Grottes du Diable ! s'exclamait Jef Jobersen. Et c'est ainsi que l'expression naquit.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	7	2	5	6	3	8	4	5	7	2	8	6	3	5	7
A	V	V	O	G	B	F	V	N	I	O	A	R	E	S	E
8	4	5	3	7	6	2	8	5	3	7	4	2	5	3	6
I	E	I	A	P	O	U	T	N	U	L	N	S	S	C	S
4	8	2	6	5	7	3	8	4	6	2	5	7	3	8	6
I	E	E	S	T	U	O	S	R	E	T	R	S	U	D	S
5	8	3	6	5	2	7	4	3	8	5	6	2	7	3	4
U	E	P	U	I	E	L	P	D	S	T	R	S	U	E	R
8	4	2	7	5	3	6	4	8	2	6	3	5	2	7	4
H	O	C	X	E	S	P	M	E	H	R	U	N	A	U	E
8	4	7	3	8	5	2	6	7	3	5	8	2	6	4	5
U	T	E	C	R	L	N	I	U	C	I	E	C	S	T	S
5	4	7	2	8	3	5	4	2	6	5	3	8	2	7	4
A	E	S	E	U	E	N	U	U	E	T	S	X	X	E	R

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés, 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Toutefois, s'il régnait dans cet antre une température élevée, il n'y avait nulle part de flammes ni de feu.

Quand ils frôlèrent enfin les rochers tièdes et s'engagèrent dans leur dédale, la situation leur apparut moins mystérieuse :

— Ce sont des gaz, devina Jef Jobersen.

— En effet, commenta son compagnon, ce sont bien des gaz qui, allumés depuis quand et l'on ne sait comment, brûlent à la surface du sol, formant nappe. Et lorsque je dis qu'ils brûlent, je m'exprime mal, puisqu'il n'y a aucun foyer proprement dit. Ils sont colorés et dansent.

— Comme des feux follets, répéta le Hollandais.

— Si tu veux, tels des feux follets, oui ! Nous n'en savons pas plus long. — Ils sont inodores.

— Ce qui ne signifie pas qu'ils ne peuvent être nocifs.

Les deux hommes, maintenant, allaient de grotte en grotte. On ne saurait mieux comparer qu'à des feux de Bengale, pour en bien donner l'idée, les reflets de lumière dont ils étaient entourés, qui se jouaient autour d'eux d'une façon surnaturelle, faisaient se détacher leurs silhouettes et eussent accusé leurs traits s'ils n'avaient été masqués.

Ainsi donc, les entrailles du Mont-Tonnerre recélaient-elles des gaz inconnus, et c'était une merveilleuse expérience à tenter que d'explorer celles-là. Mais, pour les deux aviateurs, cette exploration se faisait à leurs corps défendant, et, si captivante fût-elle, elle ne pouvait leur faire oublier leur tragique situation.

Ils allaient toujours, enjambant des rochers, foulant un sable craquant, composé de paillettes plutôt que de grains.

— Que fais-tu, Jef-Job ? s'écria tout à coup Marc Dastel.

— Rien, mon lieutenant, répondit l'autre paisiblement. Vous le voyez, j'enlève mon masque. Je veux me rendre compte si...

— Tu as raison.

Marc Dastel l'imita. Tous deux se trouvèrent le visage nu, dans une atmosphère spéciale, mais supportable.

— Ces gaz sont parfaitement inodores, mais...

— Quoi ?

— Il me semble qu'ils seraient légèrement lacrymogènes.

— Bah ! Si peu, mon lieutenant ! C'est supportable.

Ils s'accoutumaient en effet à cette sensation. Quelque peu larmoyants, ils cheminaient toujours dans les lueurs écarlates, avec l'impression de marcher sur des flammes. Un monde nouveau leur était révélé, qu'ils ne pouvaient expliquer et que personne avant eux n'avait vu !

Ils avaient maintenant traversé, de bout en bout, le chaos des grottes, sans éprouver le besoin de remettre leur masque. La salle souterraine s'achevait en une voûte abaissée, et il semblait que l'on ne pouvait aller plus loin.

Le lieutenant Dastel, qui aimait la logique, continuait son exposé :

— Et ce sont d'autres gaz encore, invisibles évidemment, non colorés comme ceux-ci, qui, s'échappant du cratère du volcan, ont freiné notre marche, ayant un effet de curieuse réaction sur les organes de l'avion, parce que celui-ci volait trop bas.

— Nous avons donc traversé une nappe de gaz qui a désaxé l'appareil ? — C'est exactement cela.

— Je comprends, mon lieutenant.

Un moment les deux hommes se turent, continuant d'embrasser du regard la perspective des étranges Grottes du Diable, qu'ils s'apprêtaient à traverser de nouveau pour rejoindre le lieu de leur campement souterrain.

Ils cheminaient à pas lents, les contourant, et, cette fois, c'est Marc Dastel qui s'immobilisa :

— Encore un passage, dit-il.

C'était comme un tunnel, une voûte basse.

Ils n'eurent pas à se concerter longuement pour décider de s'y engager. Ils se baissèrent et franchirent une distance d'environ dix mètres.

Alors, le lieutenant Dastel, qui marchait le premier, poussa un véritable cri de stupeur et d'admiration, qui se répercuta sous les voûtes.

— Un lac ! balbutia le Hollandais. Que c'est beau !

Ils n'en pouvaient croire leurs yeux, car c'était bien un lac qui leur apparaissait, mais un lac d'une couleur étonnante : jaune or. Cela scintillait, éblouissait presque. C'était comme une coulée de soleil, comme la réplique en reflets dorés d'autres flammes inexistantes aux flammes-fantômes et rouges des grottes.

— Cette eau me semble bizarre, elle aussi !

Les deux hommes firent quelques pas sur une plage de sable mou, qui paraissait terne à côté de la rutilance des flots. Cette plage n'enchantait pas entièrement le lac, qui était assez étendu et dont les eaux, plus loin, léchaient des rochers noirs. Il régnait en ce lieu une atmosphère de couveuse.

— Par sainte Hilda, mais ce n'est pas de l'eau !

— Comment ?

— Touchez, mon lieutenant ! C'est épais, gluant. On dirait...

Et Jef Jobersen, qui avait toujours des comparaisons osées mais justes, trouva celle qui s'imposait :

— On dirait du mercure... mais en jaune !

Cette « eau » étrange, épaisse, liquide, glissait sur la main, entre les doigts, sans mouiller, sans laisser la moindre trace. Elle était chaude, sans brûler. Quand on la fixait, elle scintillait d'une multitude de minuscules points lumineux.

Et, les yeux dilatés, Marc Dastel regardait sa main vide, large ouverte, où brillaient imperceptiblement deux ou trois grains de poussière. En proie à une émotion extrême, il balbutia :

— De l'or ! Et si c'était de l'or, Jef-Job ?

— Diable ! fit le Hollandais. Vous croyez, mon lieutenant ?

— Pourquoi pas ? Le fond du lac peut fort bien être uniquement composé de sables aurifères.

— Comment le savoir ?

— Et quand bien même nous aurions découvert une fortune, à quoi cela nous avancerait-il, mon pauvre ami ?

Un silence dramatique plana. Les rescapés du *Panthère-III* étaient seuls au monde à vivre une telle aventure !

— Il faut en avoir le cœur net.

— Sonder le lac !

— Oh ! j'ai une idée, mon lieutenant ! Le canot !

— C'est vrai. Allons le chercher, vite !

N'y avait-il pas, à bord du *Panthère-III*, un canot de caoutchouc, en cas d'accident au-dessus de la mer ? C'était une embarcation de secours facile à gonfler, de forme semi-circulaire, qui ressemblait à une grosse bouée, et qui suffirait parfaitement pour explorer le lac d'Or.

Il fallait que les deux aviateurs eussent l'âme chevillée au corps, qu'ils fussent réellement des hommes énergiques et aventureux, pour — comprenant pertinemment que tout cela ne pouvait les avancer à grand-chose puisqu'ils ne regagneraient jamais la surface de la terre — rebrousse chemin avec autant d'enthousiasme qu'ils le firent pour rallier l'épave de l'avion. Mais ils étaient possédés, tous deux, par la même soif, admirable, de la Connaissance.

Ils quittèrent donc le rivage fabuleux du lac d'Or et retraversèrent, sans s'y attarder, les Grottes du Diable. Ils n'échangeaient plus que de rares paroles et se grisaient d'action, simplement, ne sentant point la fatigue ni, bientôt les affres de la faim, et n'ayant plus guère conscience des lieux où ils se trouvaient.

Enfin, ils se glissèrent dans la faille du rocher et se retrouvèrent sur leur plate-forme. Evidemment, rien n'avait changé.

— Je vais chercher le canot, annonça Jef Jobersen.

— Je vais avec toi.

— Hum ! Vous croyez, mon lieutenant ? Inutile de charger l'avion. Regardez : l'épave s'est affaissée. Elle finira par sombrer dans le gouffre, et...

— Mais alors je...

Le vaillant garçon déjà n'écouait plus et s'engageait lentement sur l'aile brisée formant pont.

Presque aussitôt, il sentit que cela flanchait ! Les dents serrées, il continua, franchit le dangereux passage et put s'introduire dans la carlingue éventrée.

Là, il eut un regard de tristesse pour le poste de radio, inutilisable depuis le début de la catastrophe, depuis la descente en vrille, et qui eût incarné leur seule chance de communiquer avec le monde. Mais ce n'était pas le moment de s'attendrir, car, au contraire, le temps pressait !

La manoeuvre du retour fut plus longue encore que celle de l'aller. Marc Dastel y participa de son mieux, s'avançant jusqu'à se pencher aux trois quarts sur le vide.

Enfin, Jef Jobersen prit pied sur la plate-forme. Il rapportait le canot démontable, la pompe nécessaire pour le gonfler, et les dernières tablettes nutritives qu'il avait pu trouver. Il se laissa tomber, un moment, sur le rocher. Près de lui — et comme lui —

Marc Dastel, les larmes aux yeux, contemplait le pauvre avion, qui s'affaissait de plus en plus, se cassait davantage en deux, et ils avaient la même pensée douloureuse : la fin était proche.

Cinq minutes encore s'écoulèrent, dans un silence mortel.

Puis, il y eut un craquement sinistre, qui résonna lugubrement dans le cratère du volcan. L'aile venait de céder complètement, désaxant l'épave et la désagréant. Avec un bruit terrible, l'avion tomba dans le gouffre, disparut à jamais dans d'insondables ténèbres, dans la redoutable nuit de la terre ! C'en était fait : l'avion *Panthère-III* avait terminé sa carrière.

Quand ce bruit eut cessé, brusquement, les deux aviateurs pleuraient.

Mais ils se ressaisirent rapidement. Au point où ils en étaient le découragement ne servait à rien. Marc Dastel remarqua seulement, d'une voix qui tremblait un peu :

— L'appareil a mis de nombreuses secondes avant de s'écraser. Dieu sait où ! Ce gouffre est terriblement profond.

— C'est bien pour cela que nous ne pouvons rester ici, mon lieutenant, sur cette étroite plate-forme, à la merci d'un éboulement !

— Maintenant que l'avion est perdu, nous n'avons plus rien à y faire, c'est vrai. Nous pourrions établir notre campement sur la plage même du lac d'Or.

— O.K., mon lieutenant !

Ils repartirent donc, chargés de divers objets, dans la direction des grottes et du lac souterrains, animés d'une grandissante curiosité et peut-être d'un espoir secret :

— Ce lac, disait Marc Dastel, n'est peut-être pas une simple poche d'eau. Il s'alimente bien quelque part. Dès lors, peut-être pourrait-il nous aider à découvrir une rivière souterraine qui...

Vous vous sentirez MIEUX ! VOUS PARAITREZ MIEUX !

Toutes les femmes doivent être
en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant
ainsi à vous sentir MIEUX et
à paraître MIEUX.



Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

Il n'acheva pas. L'espoir semblait trop fallacieux. Et son compagnon pensait à autre chose, en traversant les Grottes du Diable :

— Les Malais de l'île, dit-il, les derniers sorciers de l'intérieur racontent savez, mon lieutenant. J'ai toujours entendu dire que les volcans de Java étaient habités par les génies de la montagne, que l'on ne voit jamais. Ces grottes rouges doivent leur servir de palais, ma parole !

— Tu plaisantes, Jef-Job ?

— Bien sûr que je plaisante, voyons !

Mais était-ce aussi sûr que cela que le jeune garçon plaisantait ? Dans la plantation paternelle, il avait grandi entouré de domestiques indigènes qui ne s'étaient pas privés de lui raconter les légendes sacrées. Il en connaissait plus long, sur ce point, que Marc Dastel et, quoiqu'il en fût, éprouvait un certain serrement de cœur à évoquer toutes ces histoires dans les circonstances présentes.

— Voilà le lac ! put-il dire enfin.

Les deux hommes déposèrent leur fardeau sur la plage et contemplèrent, en silence, le mystérieux lac immobile, qui brillait comme de l'or fondu.

IV — L'effroyable vision verte

LE CANOT pneumatique flottait sur le lac d'Or. Marc Dastel et Jef Jobersen y avaient pris place et s'éloignaient lentement du rivage.

L'eau jaune or, épaisse et sirupeuse, l'eau sans traces n'avait pas un friselis sur les flancs de l'embarcation. Les torches électriques suffisaient pour éclairer le lac sur une certaine étendue.

Au reste, une curieuse réverbération émanait du lac d'Or, et Marc Dastel remarqua :

— On dirait qu'il est phosphorescent.

De même, des vapeurs de phosphore, de soufre, d'autres encore d'une composition inconnue, meublaient l'atmosphère. Mais les deux hommes avaient pu se libérer de leurs masques et respiraient avec une relative aisance, quoiqu'ils eussent les paupières cuisantes et la bouche desséchée.

La traversée du lac s'avérait monotone. Ils en étaient au milieu lorsque le jeune Hollandais s'interrogea :

— Je me demande s'il y a des poissons par ici ?

Ils agitèrent l'eau, à l'aide d'une petite barre de fer recueillie parmi les débris de l'avion, mais en vain. Le lac d'Or ne semblait donner asile à aucune vie aquatique.

Un temps inappréciable s'écoula encore, tandis que le canot pneumatique évoluait avec lenteur, dirigé à la pagaie par Jef Jobersen.

Soudain, se produisit, à quelque distance, un clapotis. Et quelque chose parut sauter hors de l'eau, pour y retomber tout de suite.

— Cette fois, s'exclama le Hollandais, pas d'erreur ! C'est bien un poisson... Vous l'avez vu ?

— Je n'ai pas distingué grand-chose.

Le canot se rapprochait de l'autre rive du lac.

Un nouveau bruit d'eau se fit entendre, puis d'autres encore, et ce fut alors comme une succession de bouillonnements légers, comme si des bulles d'air eussent crevé à la surface du lac. Une forme noire se montra, suivie d'autres semblables, mais ce n'étaient là que de rapides et fugitives apparitions.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des poissons, évidemment.

— Si nous pouvions en pêcher un !

Tout à coup, dans un clapotis, une de ces étranges formes sombres jaillit de l'eau jaune à l'avant du bateau, juste dans la projection de la lampe de Marc Dastel, ce qui leur permit de la distinguer avec netteté. Elle retomba aussitôt, mais, cette fois, ils avaient vu !

Ils se regardèrent d'un air gêné, esquissant une grimace de répulsion :

— Drôles de poissons !

— Ils sont horribles !

— On dirait qu'ils sont... noirs et velus, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est bien cela : noirs et velus, gros comme un pigeon.

— Une sorte de poisson-chat, sans doute ?

Le canot voguait toujours, se rapprochant du rivage.

De nombreux clapotis l'escortaient, et l'on eût dit que les mystérieux poissons velus dansaient, dérangés, une danse infernale !

— Nous sommes tombés sur un vrai banc, dit Marc Dastel. Ils vont en groupe probablement, comme les poissons-volants. Si je pouvais en attraper un !

Rêveusement, l'aviateur entra entre ses mains la tige de fer, constatant qu'elle était suffisamment pointue pour, peut-être, se transformer en harpon.

— Je vais essayer, dit-il.

A plusieurs reprises, il se pencha sur l'eau brillante, cherchant à piquer l'un des petits monstres. Il s'impatientait et jurait de ne pouvoir y parvenir.

Enfin, il eut un cri de victoire, retirant la tige de l'eau d'or.

Mais ce cri de victoire se changea en une exclamation de dégoût, à laquelle répondit en écho la voix de Jef-Job : écoeuré :

— Quelle pêche, mon empereur !

A la vue de ce qu'il venait ainsi de retirer du lac, le lieutenant Dastel s'écria :

— C'est un oiseau, ma parole !

— On dirait une chauve-souris.

— Un peu... Ou une araignée de mer, ou bien... Je ne sais pas !

— Bigre !

Du coup, Jef Jobersen avait renoncé à pagayer, laissant l'embarcation dériver tranquillement. Il se penchait avec son compagnon sur l'étrange animal qui gigotait désespérément, à demi transpercé, au bout de la tige de fer, dans la lumière.

Et les deux robinsons du centre de la terre n'en finissaient plus d'énoncer des comparaisons dont aucune n'était parfaite, mais qui, toutes, pouvaient s'admettre.

— Pas tout à fait une chauve-souris...

On dirait un gros rat.

— Ou un petit castor.

— Une sorte de poulpe sans tentacules, aussi...

— C'est velu ! Quelle horreur !

L'étrange « poisson » du lac d'Or — car il s'agissait bien, quoi qu'il en soit, d'un animal vivant uniquement dans l'eau — n'avait pas d'écaillés, mais un poil ras, et son corps était renflé comme celui d'un oiseau. Il était de la taille d'un pigeon moyen, et ouvrait une gueule toute ronde, petite, d'où jaillissait constamment, puis se retirait, comme un dard, une langue rouge. Il n'avait pas d'yeux, mais de courtes oreilles poilues, et, en guise de queue, une nageoire large et brillante, sans poils.

Le monstre se débattait toujours et ceux qui l'avaient capturé ne l'eussent touché pour rien au monde !

— La sale bête ! grommela Marc Dastel.

Elle semblait concrétiser la répulsion et en devenait effrayante !

Soudain, Jef Jobersen s'écria :

— Regardez ça ! Elle saigne... Ah !

Brusquement, en effet, la chauve-souris lacustre, par sa blessure, perdait un flot de liquide, et c'était un liquide jaune, rutilant, brillant comme une coulée d'or !... Elle l'éjectait avec abondance puis, tout à coup, se dégagea et retomba dans le lac.

— Ouf !

Les deux hommes furent presque satisfaits de ne plus voir l'odieux poisson aveugle. Ils en éprouvèrent une sensation de soulagement, de délivrance, et poursuivirent leur route vers le rivage.

Jef Jobersen avait repris sa pagaie et le canot caoutchouté se rapprochait d'une plage de sable doux.

— Vous avez vu ce sang jaune, mon lieutenant ? On aurait cru de l'or en fusion.

— De l'or ! s'exclama Marc Dastel en se frappant le front, car ce fut pour lui un trait de lumière. Parbleu !... voilà l'explication logique de l'eau si particulière du lac, de sa consistance et de sa couleur ! Tout comme les seiches, les pieuvres, ces étranges poissons éjectent un liquide, mais celui-ci est jaune au lieu d'être noir.

Le Hollandais approuva :

— Il doit y en avoir des bancs et des bancs de ces poulpes velus, dans le lac, ils doivent pulluler, pour que l'eau en soit si vivement colorée et, surtout, si épaisse et grasse. Pouah ! Il ne ferait pas bon boire un bouillon là-dedans, n'est-ce pas, mon lieutenant ?

— Quelle horreur !

Rien qu'à cette éventualité, les deux hommes avaient la nausée. Et, dans la crainte soudaine que leur embarcation chavirât, ils se hâtèrent d'aborder.

— On est mieux là ! s'écria Jef-Job en sautant à terre.

Pour plus de sûreté, ils halèrent le canot profondément sur la plage, car rien n'eût pu les décider à traverser jamais le lac à la nage, ce prodigieux lac d'Or qui avait de si écoeurante façon perdu sa légende.

Ils le considéraient en silence, toujours calme, uni, avec, de loin en loin, si l'on y prenait bien garde, un bouillonnement, une crevasse de bulle provoquée par les poulpes castors. Au reste, tout cela s'atténuait peu à peu, les monstres ayant cessé d'être dérangés.

— Ils doivent littéralement tapisser le fond du lac, dit Marc Dastel, qui ne se trompait pas, d'ailleurs.

A cette évocation, il eut encore un frisson de dégoût, puis conclut, pour échapper à l'obsession :

— Voyons ! Où sommes-nous, par ici ? Comment se présente le bout du lac ?

Jef Jobersen lui emboîta le pas. Tous deux se mirent à longer une falaise escarpée, qui semblait ne présenter aucune faille. Cette exploration leur prit plus d'une heure, sans qu'ils découvrirent absolument rien d'intéressant.

Le Hollandais en tenait pour son idée :

— Il doit y avoir une issue quelque part, et probablement une rivière souterraine, qui, par infiltrations ou autrement, se trouve à alimenter le lac. Si encore on y voyait clair !

C'est que, à l'endroit où ils cheminaient maintenant, les ténèbres s'épaississaient davantage, comme si l'on pénétrait dans le royaume de la nuit. La plage était profonde, ils s'étaient écartés considérablement du lac aux poulpes, dont la phosphorescence naturelle ne leur était plus utile.

Leurs lampes couraient le long du mur rocheux, mètre carré par mètre carré.

Et, brusquement, ils se trouvèrent en présence d'une large ouverture, tandis que, pour la première fois, le silence était troublé par un bruit lointain qui leur parvenait, un bruit d'eau, de cascade.

— Une caverne ! dit Marc Dastel.

— Oui, mon lieutenant, et, au-delà, certainement, une rivière ! Une rivière souterraine, qui risque de déboucher quelque part, peut-être, et pourrait devenir pour nous le chemin de l'évasion, qui sait ?

— Il faut y aller voir ! Pourquoi attendre ?

Courageusement, ils pénétrèrent dans la grotte.

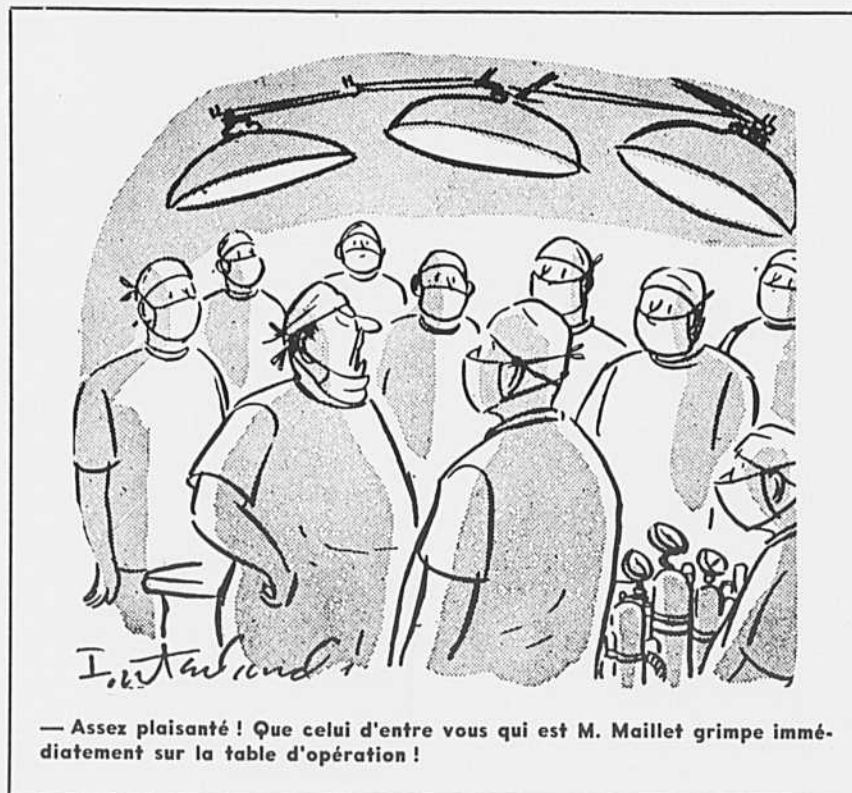
Mais ils n'allèrent pas loin car, brusquement, ils furent stoppés par l'épouvante, une peur atroce qui leur glaça les reins ! Tous deux poussèrent un cri de terreur, qui s'étrangla dans leur gorge. Ils n'étaient nullement les victimes d'une hallucination, et c'était une effroyable vision qui se présentait à leurs yeux !

Était-ce possible ?

Une lueur verte fantôme, émanait du fond de la caverne, phosphorescente comme le sont par exemple, sur la terre, ces petites chenilles qu'on nomme des vers luisants. Mais c'était autre chose, bien autre chose !

Car cette clarté verte dessinait des contours précis, hallucinants : des squelettes !

Ils étaient trois, au fond de la caverne, trois squelettes phosphorescents, d'un vert intense, lumineux. Des squelettes d'hommes, et d'hommes de haute taille, de véritables géants, car l'un d'eux, qui semblait dressé tout droit, adossé au rocher, pouvait bien atteindre deux mètres, et même davantage.



— Assez plaisanté ! Que celui d'entre vous qui est M. Maillet grimpe immédiatement sur la table d'opération !

Un autre était couché sur le sol, le troisième recroquevillé dans un coin. Marc Dastel et Jef Jobersen reculérent en frissonnant. Ils étaient incapables d'échanger une parole et tremblaient d'épouvante! Halluciné, ils ne pouvaient détacher pourtant leurs regards de l'effroyable vision verte.

V — Les démons de la nuit

Il s'écoula bien dix minutes avant que les rescapés de l'avion *Panthère-III* fussent revenus de leur frayeur et de leur étonnement. Puis, comme, évidemment, rien ne se produisait, que le silence était profond, qu'un homme réduit à l'état de squelette n'a jamais constitué, somme toute, un adversaire bien redoutable et, enfin, qu'ils pouvaient toujours se croire bien seuls dans les entrailles du Mont-Tonnerre, ils reprirent leur sang-froid, assurèrent leur lampe dans leurs mains et purent échanger quelques paroles :

— Des hommes sont morts ici! Comment y sont-ils venus?

C'étaient des géants.
— Comment y sont-ils venus? Est-ce qu'il y aurait...

— Hein? Des habitants sous terre?
— Une race inconnue? Ces squelettes le prouvent! Mais alors?

— On n'entend que la rivière. Tout est calme. Il nous faut risquer l'exploration de la rivière souterraine, si nous voulons sortir d'ici!

— Il nous faut aussi prendre garde.
— On y va?

— Oui! Allons-y quand même!
Ce n'est pas sans appréhension qu'ils s'approchèrent de plus près des trois squelettes, qui, sous le reflet de clarté blanche de leurs lampes, perdaient comme par enchantement leur surprenante couleur verte. Marc Dastel en trouva aussitôt l'explication :

— Il y a du phosphore partout, ici. C'est le phosphore qui, peu à peu, durant des ans et des ans, a recouvert ces ossements.

Maintenant qu'ils ne brillaient plus, et le premier effet de terreur dissipé, les trois squelettes paraissaient moins effrayants. Comme la caverne était vaste, les deux hommes purent les contourner sans avoir à les enjamber.

— Il semble qu'il doit y avoir fort longtemps qu'ils sont là, mon lieutenant, et pourtant voici quelque chose qui ressemble à des vestiges de vêtements.

— Hum! On dirait de la fourrure.
— De la fourrure? Avec la chaleur qui règne dans ce damné volcan!

Marc Dastel releva la tête, les yeux brillants :

— Et si des animaux avaient vécu là, comparables aux animaux préhistoriques?

Le jeune homme essaya de plaisanter :

— On les verrait!

— Non, ne plaisante pas, Jef-Job. Mais je comprends parfaitement que nous devons poursuivre notre exploration.

— Je crois que nous pouvons sortir de la grotte par là. Il y a de la place!

Une large découpe s'ouvrait dans le roc, et ce n'est pas sans pousser un soupir de soulagement que les deux aviateurs s'y engouffrèrent, laissant derrière eux les squelettes redevenus phosphorescents.

Ils se trouvèrent au sommet d'une falaise, qui surplombait une rivière étroite, mais bouillonnante, d'où montait comme une brume.

Jef-Job exultait :

— Quand je le disais qu'il devait y avoir un cours d'eau! Comment l'atteindre?

— Facile! Il n'y a qu'à descendre le long de cette falaise, qui est suffisam-

ment escarpée pour présenter des marches naturelles.

Ils mirent plus d'une heure à atteindre la rivière torrentueuse, qui suivait un cours fortement incliné.

— Elle ressort certainement quelque part de la montagne. Qu'est-ce qu'on fait, mon lieutenant?

— Je crois que nous n'avons pas d'autre solution que d'aller chercher le canot et de nous embarquer à l'aventure. Mais...

Marc Dastel fronça les sourcils :

— ...Mais ce n'est pas de la brume qui s'élève de ce cours d'eau : c'est de la vapeur!

L'eau était chaude, presque bouillante, et les deux robinsons faillirent renoncer à leur entreprise! Pourtant, après réflexions, ils décidèrent de tenter le sort. Pouvaient-ils agir autrement? Il leur était impossible de remonter jamais par le cratère. Alors?

— Retournons chercher le canot.

Inlassables, malgré leur fatigue, ils rebrousèrent chemin, revirent les squelettes verts et revinrent au lac d'Or. L'embarcation s'y trouvait toujours, évidemment, mais comme Jef Jobersen achevait de la dégonfler,

Marc Dastel, qui rôdait alentour, poussa une exclamation tragique :

— Des traces de pas!

D'une main tremblante il désignait le sable de la plage où apparaissaient en effet, très nettement, des empreintes profondes, larges, massives, qui n'y étaient pas auparavant.

— Alors? balbutia le Hollandais. Des hommes sont venus ici, pendant que...

Il n'osait achever, livide. Il y avait quatre empreintes de pieds.

— C'est indéniable, fit gravement Marc Dastel, et des hommes robustes, des géants, comme devaient l'être ceux dont nous avons découvert le squelette!

Cette découverte les anéantit un moment. Ils n'avaient pas d'armes, à part une barre de fer et des couteaux de poche. Et comme de nombreuses heures, qu'ils renonçaient à compter, s'étaient écoulées depuis l'engloutissement du *Panthère-III* dans le Gounong-Gountour, ils ressentaient une lassitude immense et avalèrent par raison leurs dernières tablettes nutritives.

Hébétés, ils contemplaient toujours le lac d'Or, peuplé des poissons-chau-

ves-souris. Ils regardaient les rochers environnants, sans y rien découvrir. Et ces êtres inconnus, où se terraient-ils? Peut-être dans les Grottes du Diable, monstrueux dans la lumière rouge?

— Ils n'ont pas pris notre canot, remarqua le Hollandais. Pourquoi?

La réponse à cette question était simple, mais il ne l'aurait que plus tard.

Marc Dastel brusqua les choses :

— Allons-nous-en! dit-il. Essayons de regagner la rivière souterraine.

Ils partirent donc une fois de plus, anxieux, inquiets. Mais ils ne firent aucune rencontre et repassèrent sans frisson devant les squelettes.

Un long moment encore s'écoula avant qu'ils puissent mettre à flot le canot regonflé. Enfin, ils y prirent place, puisque c'était inéluctable et qu'ils n'avaient rien d'autre à tenter.

— A Dieu vat! fit Marc Dastel, en se signant.

Ce fut une minute solennelle. Le courant torrentueux emporta le fragile esquif à toute allure, dans un nuage de vapeur blanche. La rivière d'eau chaude dégageait une température insupportable, en même temps qu'une forte odeur de soufre. Larmoyants et suffoqués, les deux hommes n'en purent bientôt plus!

Or, la rivière coulait entre deux falaises rocheuses, capricieusement découpées, dont les naufragés ne distinguaient pas grand-chose à la seule lueur de leurs lampes électriques. Bien entendu, il n'était pas question de diriger le canot de caoutchouc, que le flot emportait, mollement rejeté, tournant un moment sur lui-même, puis reprenant sa course folle. S'il venait à couler, ses occupants étaient promis à une mort épouvantable, noyés dans l'eau bouillante!

Et, tout à coup, Marc Dastel hurla, la main tendue :

— Là, là!

C'était une formidable, une hallucinante vision, la dernière de leur inoubliable cauchemar!

Sur un gros rocher — un rocher contre lequel leur pauvre embarcation menaçait de sombrer — deux êtres bien vivants étaient campés, deux géants velus qui, chose curieuse, ne faisaient pas un mouvement, comme s'ils n'avaient rien vu.

— Des singes! gémit le Hollandais.

C'étaient bien, en effet, des singes, gigantesques, impressionnants, qui venaient de leur apparaître ainsi dans un jet de lumière, des singes géants, sans doute différents, par certains côtés, de ceux qui peuplent la terre, plus grands, plus redoutables encore que le fameux orang-outang de Bornéo!

Ils étaient deux, mais combien de leurs congénères pouvaient se dissimuler dans les cavernes et les grottes? Et c'étaient bien les empreintes de ces animaux — ou de ces hommes étranges, qui le saurait jamais? — que les deux aviateurs avaient relevées sur la plage du lac d'Or.

— Le canot ne tient plus! cria Marc Dastel, dans le fracas formidable de la chute d'eau, qui s'amplifiait maintenant chaque seconde.

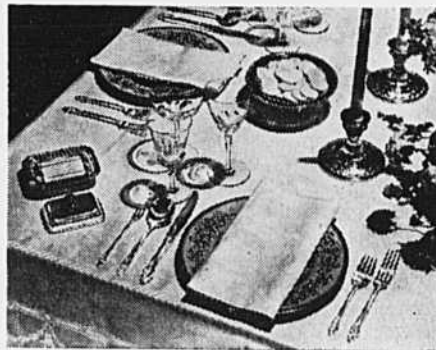
N'était-ce point à prévoir, hélas? L'enveloppe de caoutchouc de l'esquif ne pouvait résister plus longtemps aux effets de l'eau bouillante, et se désagrégeait!

Figés de terreur, les deux hommes eurent l'impression de foncer littéralement sur les grands singes, auprès desquels ils passèrent presque à les frôler, dans un vertige d'épouvante.

Par miracle, le canot ne chavira pas en cet endroit et continua sa course. La vision fantastique des grands anthropoïdes, ressuscités de la préhistoire, s'effaça pour les robinsons du volcan.

Mes Recettes de Cuisine

par Madame ARMELLE BRAULT-MASSICOTTE
Chroniqueuse du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE



CROQUETTES DE FOIE

- 1 livre de foie cuit
- 2 tasses de pommes de terre en purée
- 1 oeuf
- 1/4 de tasse de cornichons sucrés coupés finement
- 6 c. à tb. de crème ou dessus de bouteille

Passer le foie cuit et refroidi au hachoir, le mélanger aux pommes de terre en purée, ajouter l'oeuf, les cornichons et assaisonner. Mouiller avec la crème et bien mélanger. Beurrer des moules individuels et cuire au four à 350° F. jusqu'à ce que ferme. Démouler aussitôt et servir avec une bonne sauce espagnole.

Sauce espagnole

- 1 boîte de tomates
- 1 oignon émincé
- 1/2 piment vert haché
- 2 clous de girofle
- 1 gousse d'ail
- 1 c. à tb. d'huile
- 1 petite feuille de laurier
- Sel et poivre

Faire revenir l'oignon, le piment et l'ail dans l'huile; ajouter les tomates et les condiments. Cuire durant 1/2 heure. Passer au tamis si on le désire.

CREME PRISE AU CHOCOLAT

- 2 c. à tb. de cacao
- 1/2 tasse de sucre
- 1/2 tasse de lait
- 1 c. à tb. de gélatine
- 3 c. à tb. d'eau froide
- 1 c. à thé de vanille

Dans une casserole, mélanger le cacao et le sucre, mouiller avec le lait et

porter à l'ébullition. Retirer du feu et y incorporer la gélatine préalablement gonflée à l'eau froide. Laisser prendre au froid et servir en coupes avec de la crème fouettée ou crème simple. Pour obtenir une mousse, battre la préparation au mousoir quand elle commence à prendre, y incorporer 1 tasse de crème à fouetter bien battue. Verser dans un moule passé à l'eau froide et laisser prendre bien ferme.

TARTE AU FROMAGE ITALIEN

- 2 tasses de farine à tout usage
- 2 c. à tb. de sherry sec
- 2/3 de tasse de beurre

Tamiser la farine et mesurer. Couper finement le beurre dans la farine. Mouiller avec le vin et un peu d'eau au besoin. Abaisser la pâte à 1/8 de pouce d'épaisseur, déposer dans une assiette beurrée de 9 pouces. Couper la balance de la pâte en bandes d'un 1/2 pouce de largeur.

- 1 1/2 livre de fromage ricotta (fromage cottage italien)
- 1/4 de livre d'amandes rôties coupées finement
- 1/2 c. à thé de zeste de citron
- 4 oeufs
- 1/3 de tasse de sucre
- 1 c. à thé de vanille
- sucre à glacer

Mélanger le fromage et les amandes. Battre les oeufs au mousoir avec le sucre, aromatiser; ajouter au mélange précédent et bien mélanger. Verser le tout dans l'abaisse, couvrir avec les bandes de pâte que l'on dispose joliment. Cuire à 350° F. au four durant 45 minutes environ. Refroidir et servir cette tarte saupoudrée de sucre à glacer.



Les histoires d'Ovila Légaré

Un bon détective

Un jour, un détective meurt. Il monte au ciel, et saint Pierre lui demande ce qu'il faisait sur la terre. « J'étais détective », répond notre homme, saint Pierre lui dit : « Je suis pas sûr si tu as mérité le ciel, parce que les détectives sont pas mal émanchés. Ils prennent un coup, vont voir les femmes et souvent se croient permises des choses qui sont défendues au commun des mortels ». Le détective jurait qu'il avait mené une vie exemplaire, mais saint Pierre n'était pas très sûr de lui. Il voulut le mettre à l'épreuve : Il l'amena dans un département où il y avait une centaine de patriarches à la grande barbe blanche, des vieillards qui se ressemblaient tous. Il dit au détective : « D'abord que t'es bon pour dépisser n'importe qui, va me chercher le père Adam. Saint Pierre est émerillé ». Le détective part, examine les vieux un à un. Tout à coup, il fait signe à l'un d'eux de venir à lui. C'était en effet le premier homme, le père Adam. St-Pierre est émerillé de l'habileté du détective, et lui demande : « C'est bien lui, mais comment as-tu fait pour le distinguer des autres ? » — « C'est facile », répond notre homme, « il y a rien que celui-là qui est fait à la main ».

Ordonnance suivie à la lettre

Un jour, un type s'adonne à regarder dans sa fenêtre, et il aperçoit son voisin qui sautait dans la cour. Il sautait sur un pied, sur l'autre, puis saute puis saute. Au bout d'une demi-heure, le type intrigué sort et demande à son voisin qu'est-ce qu'il avait à sauter comme ça. L'autre lui répond, toujours en sautant : « C'est le docteur qui m'a dit de faire ça. J'avais un gros mal de tête, puis la semaine passée, je me suis décidé à aller le voir. Il m'a donné une sorte de cachet, puis il m'a dit : « C'est un remède ben fort, par exemple ; faudra pas en prendre tout le temps ; prenez-en trois une journée, puis sautez une journée, trois autres le lendemain, puis sautez encore une journée... » Ça fait que... c'est ma journée pour sauter. »

Les hautes oeuvres

Nous sommes en plein moyen âge ; Marius et Olive sont condamnés à mort ; ils seront pendus. La coutume veut, à cette époque, qu'on pendre les condamnés au-dessus d'une rivière. Aussi, une entente au préalable avec le bourreau, qui coupe la corde, permettra à ceux-ci de s'évader au fil de l'eau. Olive est pendu le premier ; le bourreau coupe la corde et Olive se sauve à la nage. Vient le tour de Marius. Au bourreau qui s'approche, prêt à

faire le même geste, il dit : « Non, bonne mère ! n'en faites rien ! Moi, je ne sais pas nager ! »

Méprise

Après une dure journée, le tavernier avait fermé son établissement, et était allé se coucher. Il dormit tout de suite d'un sommeil paisible. Tout à coup, vers deux heures du matin, le téléphone l'éveilla en sursaut. De mauvaise humeur, il s'approcha de l'appareil, le décrocha, et lança un Allô ! vigoureux. Une voix pâteuse lui parla à l'autre bout de la ligne : « C'est bien vous, le propriétaire de la taverne du coin ? » — « Oui, c'est moi, qu'est-ce que vous voulez ? » — « Je voudrais savoir à quelle heure que vous ouvrez demain matin ? » — « J'ouvre à huit heures ! » Puis il referma la ligne brusquement et alla se recoucher. Il venait à peine de se rendormir, lorsque le téléphone sonna de nouveau. « Allô ! cria-t-il à l'appareil. Alors, la même voix, mais un peu plus pâteuse cette fois, lui demanda à quelle heure il ouvrirait sa taverne le lendemain. « A huit heures ! » Puis laissez-moi dormir ! Barrière ! » Après avoir raccroché d'une main rageuse, il regagna son lit, mais à peine était-il replongé dans le sommeil que la cloche retentit de nouveau. Il décrocha et entendit la même voix qui lui parlait avec plus de difficulté que les deux premières fois : « Choquez-vous pas, monsieur, je voudrais savoir à quelle heure vous ouvrez demain matin... c'est ben important que je le sache, monsieur ! » Alors, le tavernier, croyant avoir affaire à un client éventuel, se radoucit et, surtout pour avoir la paix, il répondit à l'inconnu : « Ecoutez, on va faire une affaire, venez demain à sept heures et demie, puis je vous ferai entrer par la petite porte de côté. » Alors la voix, à l'autre bout du fil, lui cria : « Je veux pas rentrer ! je veux sortir ! »

En tramway

L'autobus venait d'arrêter au coin de la rue Villieray et St-Denis. Une dame monte, portant un jeune bébé dans ses bras. Comme elle devait fouiller dans sa sacoche pour sortir son billet, elle dit au chauffeur de patienter un moment, entra et, promenant son regard sur tous les voyageurs qui étaient assis, elle en avisa un, lui mit son bébé sur les genoux, et put ainsi fouiller dans sa sacoche pour atteindre son billet. Quand elle eut payé, elle revint chercher son enfant. L'homme qui l'avait tenu lui demanda : « Je vous remercie de la confiance que vous avez eue de me confier votre bébé, mais je voudrais bien savoir pourquoi vous m'avez choisi plutôt qu'un autre de ces messieurs ? » Elle répondit : « C'est bien simple, vous êtes le seul qui porte un imperméable. »

— Nous coulons ! hurla le Hollandais. Ils ne semblaient pas, mais c'était encore autre chose.

Brutalement, la rivière semblait être coupée net, plongeait en cataracte, dans un bouillonnement de vapeurs chaudes, un rejaillissement d'écume ! Projétés hors de leur embarcation démantelée, les deux hommes ne furent plus, dans cette fournaise liquide, que de lamentables pygmées, des fétus de paille.

Brûlés, aveuglés, emportés, roulés, ils fermèrent les yeux.

Epilogue

Le lieutenant Marc Dastel et son mécano Jef Jobersen, dit Jef-Job, furent recueillis au pied du massif du Gounoung-Gountour, près des sources d'eau chaude de Dadilokarta, par des indigènes lancés sur les traces d'une panthère noire qui terrorisait leur village depuis quelque temps, et qui aidèrent à les transporter, par terre et par fleuve, jusqu'à l'hôpital de Batavia.

Les deux hommes atteints de graves brûlures, mirent plusieurs mois à se

remettre de leur aventure sans précédent. Pourtant, ils se rétablirent et purent essayer en paix d'oublier.

En évoquant alors leur émouvant périple dans les flancs du Mont-Tonnerre, ils soulevaient, à la réflexion, le dernier voile du mystère :

— Si les hommes-singes ne nous ont pas agrippés au passage et sauté dessus, disait Marc Dastel, c'est qu'ils ne nous ont pas vus, voilà tout. Et s'ils ne nous ont pas vus du tout, c'est qu'ils sont aveugles, habitants des ténèbres.

Jef Jobersen hocha la tête :

— Habitants des ténèbres et démons de la nuit, ajouta-t-il d'une voix grave, se souvenant des terrifiantes légendes indonésiennes entendues dans son enfance. Nous serons les seuls, mon lieutenant, à avoir jamais vu de près les génies sacrés de la montagne, ceux qui ont même vaincu le Dragon de Java.

Ils seraient les seuls aviateurs également, certes, à avoir réussi l'involontaire exploit d'aller en avion au centre de la terre !

MAX-ANDRÉ DAZERGUES.

SUR TOUTES LES SCENES

[Suite de la page 11]

Richard Pérusse est bien dans *Hebdo-Vacances*. Son débit un peu monotone dans la lecture des textes devient agréable et vivant dans l'improvisation. Encore deux ou trois semaines et il fera merveille.

Plusieurs réalisateurs de Radio-Canada, dont Roger Fournier et Pierre Mercure, avaient fait la demande d'une bourse à la Société Royale du Canada. Un seul d'entre eux l'a obtenue : Pierre Mercure. Il partira donc avec sa femme et ses enfants pour un séjour d'un an à Paris où il poursuivra des études de recherche sur l'art musical. Nul mieux que lui ne pouvait être élu. Excellent compositeur, on se souvient certainement de sa *Cantate pour Joie* chantée à *L'Heure du Concert*. C'est lui qui a signé la réalisation de *L'Enfant et les Sortilèges* ; ses succès comme réalisateur ne se comptent plus.

La nouvelle série des *Visages de l'Amour* met en vedette Thérèse Arbie dans le rôle de Marie Stuart. Antoinette Giroux sera Diane de Poitiers et Andrée St-Laurent, Elizabeth d'Angleterre. Voilà une autre émission radiophonique qui mérite d'être écoutée... Adapté par Charlotte Savary, le livre de Stephan Zweig déjà intéressant, deviendra passionnant.

Claude Fournier, un des scripteurs de *Hebdo-Vacances*, compte parmi les plus prometteurs des jeunes écrivains

de la Métropole. Il est l'auteur de plusieurs textes radiophoniques destinés au Service International. L'atmosphère du dernier rappelait vaguement celle de *La Strada*, ce merveilleux film italien qui n'est resté qu'une semaine dans un de nos cinémas.

Renée Girard et Colette Devlin, toutes deux veuves et martyres, attendent patiemment leurs maris perdus quelque part en Abitibi. Ces derniers, respectivement réalisateur et audio-man pour l'Office National du Film, tournent actuellement un « deux mille pieds » destiné à la télévision. Plusieurs comédiens, dont Roland Bédard, René Caron, Robert Rivard, Michel Tranchemontagne, subissent l'assaut des maringouins et la misère de la solitude, histoire de passer des vacances d'un genre différent... Lucile Gauthier se joindra à eux très bientôt.

René Caron ne jouera plus dans *Radisson*. Préférant justement se rendre en Abitibi, vu l'incertitude dans laquelle était plongé le réalisateur Pierre Gauvreau au sujet de la durée de son émission, il sera remplacé par un comédien dont on n'a pas encore révélé le nom. Jacques Godin gardera son rôle. Cet été, c'est en Gaspésie que l'équipe de *Radisson* continuera la série d'aventures déjà fort goûtées, paraît-il, du jeune public de la Province.

A la semaine prochaine...

VOYAGE EN AUSTRALIE

[Suite de la page 7]

Sans le mouton, qu'auraient bien pu faire les Australiens du semi-désert de l'intérieur ? Il est vrai qu'ils travailleraient avec acharnement dans des conditions très difficiles et qu'ils ont bien mérité leur succès. On pourrait dire que ce fut l'épopée de la laine... Aujourd'hui, quinze moutons travaillent « silencieusement » pour chaque Australien, comme on dit dans le pays.

Toutes les « stations à moutons » que j'ai visitées, que ce soit celles de Merryville, Bundemar et de Wilangie, dans les « Nouvelles-Galles du Sud », ou celle de Terrick-Terrick dans le Queensland, se ressemblent. La seule différence est le climat assez tempéré dans les Nouvelles-Galles du Sud, subtropical dans le Queensland. Mais partout le paysage était pratiquement le même — sauf que l'herbe était plus ou moins brûlée par le soleil — et les stations bâties sur le même modèle. La vie y était également semblable.

Le paysage de l'intérieur de l'Australie est tragique. Le continent, un

des plus vieux du monde, est usé. Sauf le « Great Dividing Range » qui longe la côte orientale, le relief est aplani et ce qui fut autrefois des montagnes n'est plus aujourd'hui que des collines qui ondulent à l'infini. Entre elles s'étalent souvent d'immenses plaines ou pénéplaines. Le sol est pauvre, peu de terre s'y mêlant, si l'on peut dire, aux détritiques des roches qui se sont désagrégées. Sur ce sol rocailleux pousse une herbe maigre dont les touffes sont souvent espacées de quelques mètres. Les arbres y sont rares et chétifs, torqués par le vent et la rudesse du climat. Beaucoup sont morts qui dressent leur tronc et leurs branches clamant les souffrances de l'agonie. Partout l'on voit ces silhouettes isolées de crucifixion. On s'attend à rencontrer des squelettes d'animaux et on en rencontre. Rien n'arrête la vue si ce n'est, fort loin, l'horizon circulaire qui fond son bleuté avec celui du ciel. En Australie, le ciel m'a paru plus grand qu'ailleurs.

JACQUES GROSBOS.

Notre roman feuilleton

Les Epaves du Destin

par MAURICE VALADE

No 13

PARDONNE-MOI de t'avoir causé une si grande peine, murmura Morin dont les yeux s'étaient également embrumés; — si je me suis résolu à te faire cette douloureuse et triste confidence c'est que c'était indispensable. Personne ne saura rien à l'usine; mais il est temps que tu arraches ton fils à la bourbe dans laquelle il enfonce un peu plus tous les jours. Si tu le veux nous le chercherons ensemble; et peut-être nous sera-t-il possible de le ramener dans la bonne voie...

— Je l'ai tant cherché! murmura Michal d'une voix faible comme un souffle — tant cherché, si tu savais! Il n'est pas de carrières que je n'aie explorées, pas de repaires de bandits où je ne sois allé! Et sais-tu ce que les misérables rencontrés là disaient entre eux? — Ils disaient: «Laissons passer le vieux... c'est le père d'un copain». A personne, crois-le bien, je n'ai raconté ces promenades nocturnes; — et ni Marion ni Régina ne se doutèrent jamais d'où je venais, ne connurent le but que je poursuivais nuit et jour.

— Moi, mon vieil ami, je comprenais tes angoisses, mais jamais je n'ai osé te parler de ce petit Marcelin que nous avons tant aimé tous deux. Il n'est pas de jour où, en lisant les *Faits divers* dans les journaux, je n'aie tremblé pour nous tous. Comme tu le sais, Marcelin n'a pas eu la pensée de changer son nom; et cette inconscience est telle que je me demande si les alcools ne lui ont pas déjà fait perdre la raison. Il est entré dans mon bureau sans trembler et sans la moindre hésitation, il a marché de l'avant, a déniché les clefs du coffre-fort; — et si à ce moment-là je ne m'étais pas montré, il accomplissait son vol avec une audace renversante... — Et si tu n'avais pas été armé?

— Si j'avais été sans défense, le complice de Marcelin m'eût prestement lardé de coups de couteau. Ce fut ton fils, je te le jure, qui me sauva. En m'apercevant, il retint son copain qui s'élançait sur moi; — ce moment de répit me donna le temps de braquer mon revolver sur le bandit.

Un soupir de soulagement souleva la large poitrine du contremaître.

Michal redressa sa haute taille, et pendant quelques minutes il arpenta la petite salle à manger. De temps à autre, il portait la main à son front baigné de sueur, et d'un mouvement fébrile labourait ses cheveux. Puis enfin il s'arrêta devant Morin aussi accablé, aussi triste que lui.

— Eh bien, mon vieux, dit Michal d'une voix blanche, il va falloir nous quitter pour toujours. Là où depuis trente ans nous nous retrouvions tous les jours, tu ne me reverras plus jamais; je ne puis repaître dans une maison que mon fils a cherché à cambrioler. C'est décidé, c'est arrêté dans

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Renault Poitevin, sur les instances de Madeleine Carvajean, son amie très intime, est devenu copropriétaire de la Maison Carvajean & Cie, avec Pierre Carvajean. Celui-ci a adopté, il y a bien des années déjà, Basquine et Armand Saurel. Aussi, un jour, pour prouver sa reconnaissance, Basquine se sacrifie-t-elle et épouse par surcroît Renault, malgré son amour partagé par Just Carvajean qui devient désespéré. Cependant, dégoûtée de la conduite abjecte de son mari, Basquine quitte son mari définitivement et s'engage comme dame de compagnie pour deux jeunes filles nobles, Micheline et Claudie de Lanceroy.

ma tête: je ne retournerai pas à l'usine! Aujourd'hui même, j'irai donner ma démission de contremaître et dire adieu à tous les camarades; — ce sera dur, je le sais, mais peu importe — le devoir avant tout...

— Tu ne commettras pas cette bêtise, fit Morin surpris et inquiet.

— Je ferai ce que je viens de te dire. Vois-tu, mon vieil ami, il est dans la vie des moments où il faut prendre, quoiqu'il vous en coûte, des résolutions énergiques — et moi je suis aujourd'hui dans un de ces moments-là...

Puis d'une voix assombrie...

— J'aurai alors tout le temps de me mettre à la poursuite de Marcelin... et de le tuer!

— Michal!...

Il se fit entre ces deux hommes un long silence que ni l'un ni l'autre n'osait interrompre.

Michal, ce colosse, était retombé, brisé, sur un vieux fauteuil, cachant sa pauvre tête lourde de souffrance dans ses mains tremblantes.

Et Morin l'entendit murmurer:

— Que vont-elles devenir toutes deux, Marion et Régina!...

— Ah! tu penses maintenant à ta femme, à ta fille! fit Morin soutenu par un dernier espoir. Oui, que deviendront-elles si tu ne travailles plus? Ah! vieux, avant de prendre une détermination aussi grave ton devoir est de songer à la misère qui peu à peu vous tuera, toi et les tiens...

— J'ai encore un peu d'argent — une dizaine de mille francs... toutes les économies qui me restent. J'ai été malade; puis Marion, de son côté, a gardé le lit pendant plusieurs mois; — alors, tu comprends, les médecins et les médicaments m'ont un peu désargenté. Dix mille francs... voilà ce que j'ai amassé au cours de toute une vie de labeur! Quant à mes trois enfants, je n'ai guère été récompensé de la tendresse dont je les ai sans cesse entourés, Régina seule est restée à la maison; Marcelin est devenu un apâche et Marinette une noceuse!...

« Comme tu le vois, pour moi le passé n'est pas gai, et l'avenir est bien sombre. Bah! le jour où on sera fatigué de crever de faim, on achètera un boisseau de charbon... et on mourra tous les trois!

« Certes, si j'étais jeune je ne serais pas embarrassé pour me faire embaucher dans une autre usine; — mais tu sais comme moi que les patrons n'accueillent jamais favorablement les vieillards qui vont leur demander du travail.

— Tu resteras chez les Carvajean, tonna Morin exaspéré par toutes ces paroles qui le bouleversaient.

— Jamais de la vie! — Aujourd'hui même je verrai le patron et lui demanderai de me régler...

— Quelles explications lui donneras-tu?

— Je saurai bien trouver des raisons pour justifier ma détermination. D'ailleurs M. Carvajean ne sera probablement pas fâché de se séparer de moi; — de la sorte il pourra me donner un remplaçant de trente ans...

— Tu juges mal le patron, Michal.

— Je deviens mauvais, je le sais, murmura le vieux contremaître; — c'est que, vois-tu, j'ai le cœur en révolte et en ce moment je crierais volontiers moi aussi: «Vive la Sociale!»...

— Allons, allons, tu n'es plus toi...

— Je suis maintenant un être plein de colère et de haine. S'apaisera-t-elle, cette farouche colère qui gronde en moi? — J'en doute. Quelles fautes ai-je commises, moi, pour mériter un pareil sort? Enfant d'ouvriers, j'ai travaillé dès l'âge de douze ans, ne mangeant pas tous les jours mon comptant! A trente-deux ans, je me suis marié, et j'ai eu trois enfants — toute ma joie quand le soir, au retour d'une pénible journée de travail, je les retrouvais au logis, près de la mère attentive et dévouée.

« Mes filles étaient déjà grandes quand le gosse est venu au monde; — et tu dois te rappeler ma joie le jour où je t'annonçai la naissance d'un garçon. Hélas! c'était le malheur qui entra chez moi avec cette nouvelle vie! Puis Marcelin devint grand, devint beau, et alors ce fut l'enfant chéri de la maison. Tous le gâtaient au moindre de ses caprices, n'ayant d'autres volontés que les siennes...

« Et tu sais, toi, que tant de faiblesse a fait de lui un révolté, un gamin aimant la vie libre. Un matin, il quitta la maison pour se rendre à l'usine... et il ne revint plus!

« Puis, un mois après, ce fut le tour de Marinette!...

Comme écrasé par tous ces souvenirs, Michal garda longtemps le silence.

— Sur ce, au revoir, reprit-il enfin.

— Où vas-tu?

— Le sais-je moi-même...

— Songerais-tu à te rendre chez le patron?

— Peut-être; — au revoir, Morin...

Pendant quelques instants, les pas lourds de Michal résonnèrent dans l'escalier branlant de la vieille mai-

son; puis plus rien qu'un écrasant silence.

« Oh! pensait Morin, j'ai eu tort de raconter cette vilaine affaire à Michal; — j'ai peur maintenant que mon vieil ami ne se livre à quelque extravagance... »

A la hâte, il s'habilla et courut à l'usine où Michal, ponctuel comme d'habitude, venait de pénétrer.

Lentement, Michal se rendit dans les ateliers déjà au complet, profondément ému à se trouver dans ce milieu d'honnêtes gens dont chacun était pour lui un ami. Il passa dans les rangs de tous, donnant ses ordres de ce ton bienveillant qui lui était familier. Puis il se rendit à l'atelier des femmes où son arrivée fut accueillie par des murmures joyeux, par de chaleureux « Bonjour, monsieur Michal ».

Là seulement le cœur du vieux contremaître se fonda.

Il admirait sincèrement ces travailleuses ne se plaignant jamais, ces filles du peuple restées honnêtes malgré les tentations sans cesse semées sur leur chemin, malgré le mauvais exemple de quelques-unes ayant mal tourné... comme Marinette.

Michal ne visitait point l'atelier des femmes chaque jour; et s'il y avait pénétré aujourd'hui c'était uniquement pour faire ses adieux au personnel. Mais il n'en eut pas la force, pas le courage. Au moment de parler, il sentit son cœur trembler, et sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait, il sortit sans même retourner la tête.

Quand il se retrouva dans le long corridor presque obscur reliant les ateliers des hommes à ceux des femmes la cloche se mit à tinter, annonçant la fin du travail. Aussitôt les ouvriers, pressés, se bousculant même quelque peu, partirent précipitamment, sans apercevoir Michal qui, blotti contre le mur, se tenait immobile.

Tous passèrent. Et dans le cœur du vieux contremaître une voix criait: « Adieu... adieu pour toujours! ». Mais il ne put le prononcer, cet adieu, tellement ses lèvres devenues livides tremblaient.

Là-bas, dans la grande cour maintenant silencieuse, la cloche se tut subitement, emplissant encore l'air de ses dernières vibrations mélancoliques et douces.

Le jour même comme il l'avait annoncé à Morin, Michal adressa à Carvajean sa démission de contremaître.

Le patron fut bien un peu surpris de cette brusque détermination; mais par discrétion il n'en demanda pas les motifs.

Quelques jours après cependant il pria Madeleine de se rendre chez les Michal.

Elle s'y présenta le surlendemain, alors qu'on ne l'attendait certainement pas.

Ce départ imprévu de Michal intriguait fortement Mme Carvajean qui en arrivait à se demander s'il ne fallait pas voir là l'oeuvre de Poitevin; qui se demandait aussi si Marinette,

richement entretenue par Renault, ne s'était pas chargée de faire vivre à l'avenir toute la maisonnée.

Cette idée était profondément ancrée dans son esprit quand Madeleine se présenta dans le modeste intérieur du vieux Michal.

Régina venait seulement d'enlever le couvert lorsque la patronne parut.

Tandis que Marion aidait sa fille dans les soins du ménage, Michal, assis près de la fenêtre, fumait machinalement sa pipe.

En attendant la porte s'ouvrit, Michal leva la tête; — et son pauvre visage, vieilli, ravagé par le chagrin, convulsé par l'angoisse, apparut aux yeux de Madeleine.

— Ah! c'est Mme Carvajean! fit-il en essayant de se lever; — mais il ne put y parvenir et lourdement il retomba sur sa chaise.

Alors, dans un sourire navré:

— Les jambes n'en veulent plus; — c'est pourquoi il a bien fallu quitter l'usine!...

— Sans même dire pourquoi? fit froidement Madeleine.

— On ne peut pourtant pas étaler ses infirmités aux yeux de tout le monde, dire ses peines aux indifférents; — et moi j'ai une croix si lourde, si lourde, que je puis à peine la porter...

— Alors vous êtes riche et vous pouvez vivre sans rien faire, reprit Madeleine que toujours la même pensée tenaillait; — cela prouve que vos filles vous viennent en aide...

— A une seule je permets de me venir en aide; — quant à l'autre, vous savez bien, madame, que je ne la connais plus!...

— Une coureuse...

— Hélas! elles sont légion les coureuses! fit Michal qui en entendant ainsi invectiver Marinette voyait rouge. Certes Marinette a mal agi en sortant du droit chemin; mais du moins a-t-elle pour excuse la jeunesse, tandis que d'autres...

Madeleine se mordit les lèvres, et son visage se colora violemment.

— Moi, reprit Michal, j'en ai connu une, de ces coureuses, qui, riche, mais vieille déjà, se payait des jeunes gens! Ah! celle-là, madame, on devrait la pendre haut et court au plus proche réverbère de sa maison, on devrait sans pitié la livrer à la risée publique! Michal devenait mauvais.

Péniblement il se redressa; et d'un ton sec il demanda:

— C'est tout ce que vous avez à me dire, madame?

— Je m'étais rendue chez vous avec la pensée de vous venir en aide; — mais puisque vous n'avez besoin de rien...

— De rien, madame, de rien. Et même si nous crevons de faim tous les trois vous ne le saurez pas — nous n'irons jamais, croyez-le bien, vous emprunter cent sous...

« Je ne vous permets pas, madame, d'appeler ma fille coureuse; — je veux bien le dire, moi, mais je défends à quiconque de le répéter. Du reste vous, madame, vous n'êtes pas sans reproche, et si on voulait parler...

— Que voulez-vous dire?

— Interrogez Basquine — elle vous fera connaître ce qu'elle pense de vous.

Madeleine ne voulut pas en entendre davantage.

Trébuchante, elle gagna la porte, descendit vivement l'escalier et sortit de la maison.

Quand elle se retrouva enfin dans la rue Vieille-du-Temple elle commença seulement à se ressaisir.

« Cette misérable Basquine a tout raconté, pensait-elle, et maintenant les Michal connaissent mon secret maudit... »

Quand elle rentra à l'usine elle trouva Carvajean qui l'attendait, une enveloppe à la main.

— Une lettre de Just, dit-il; — notre fils te demande d'aller à Fontainebleau demain.

Et quand elle eut enlevé son chapeau...

— Eh bien, tu as vu Michal?

— Michal est un révolté. C'est un monsieur qui, à présent, n'a plus besoin de rien et qui a quitté l'usine uniquement pour mieux manger ses rentes.

— Tant mieux. Je craignais que ce soit pour cause de maladie, et cela me peinait énormément.

— Rassure-toi... il est riche.

— J'ai peine à croire qu'il le soit tant que ça.

— Veux-tu connaître toute ma pensée?

— Parle, ma femme.

— Eh bien! c'est Marinette qui leur fait à tous des rentes.

— Oh! Oh!...

— Puis aussi il y a le gosse, ce petit vaurien de Marcelin, qui sans doute procure une partie de la pitance. Quand je suis arrivée chez eux, Michal fumait béatement sa pipe, comme un homme qui ne manque de rien et à qui la vie sourit complètement.

— Michal a gagné de l'argent pendant les trente années qu'il a trimé à l'usine. Il fut toujours un bon serviteur, un ouvrier intègre; — et je trouve étrange que tu te permettes à son égard des insinuations certainement non fondées. Maintenant je regrette de t'avoir priée de te rendre chez eux; — c'est une démarche que j'aurais dû faire moi-même. Je ne te cache pas, moi, ma peine de ne plus voir Michal à l'usine, parmi tous ces ouvriers qui l'adoraient et qui ne se gênaient pas pour le dire.

— Tu ne lui as tout de même pas demandé pourquoi il s'en allait, fit Madeleine en haussant les épaules.

— Ça, c'est vrai. — Que veux-tu? j'étais tellement abasourdi, tellement

atterré. Mais hier j'ai interrogé Morin, et Morin n'a rien su me dire. Lui aussi a beaucoup de peine de ne plus voir Michal, son vieux compagnon de tant d'années de labeur.

— Bah! ton Michal ne sera pas difficile à remplacer. Il était déjà âgé, et un vieil ouvrier ne produit pas du travail comme un jeune.

— Quand un ouvrier a été embauché jeune, il est du devoir du patron de le garder vieux et de lui servir une pension le jour où il ne peut plus travailler et qu'il n'a pas amassé de quoi vivre.

— Ce n'est nullement le cas de Michal; — il est riche, celui-là...

— Je verrai Morin — et Morin me renseignera mieux que toi.

— Tu peux y aller tout de suite, ricana Madeleine, que les réflexions de Michal exaspéraient encore.

— Je n'aurai pas la peine de me déranger; j'aperçois justement Morin qui vient me faire signer des traites.

Prestement Madeleine s'esquiva.

Carvajean était donc seul quand le vieux caissier parut.

— J'étais sur le point d'aller te trouver à ton bureau, dit Carvajean; — j'aurais à t'entretenir au sujet de Michal.

— Je vous apporte des traites à signer, des notes à vérifier.

— Mets tout ça sur mon bureau et causons un peu, veux-tu?

— Je suis à vos ordres, patron, fit Morin, pris tout à coup d'une vague inquiétude.

— Voyons, mon vieil ami, réponds-moi franchement et dis-moi toute la vérité: Michal a-t-il de quoi vivre?

— Ça, patron, je ne pourrais vous l'affirmer. Autrefois, quand l'usine traversait une phase difficile, Michal vous offrit — et vous devez certainement vous en souvenir — tout ce qu'il possédait, toutes ses économies se montant à une dizaine de mille francs. Ce

n'était qu'une goutte d'eau en comparaison de la forte somme que nous devions rembourser à votre associé; — mais c'était de grand coeur que Michal mettait ces dix mille francs à votre disposition. Peut-être cet argent a-t-il fait des petits; — mais quand même, ce n'est pas avec ses rentes que Michal peut faire vivre tous les siens — à moins, toutefois, que, comme vous, patron, il ait fait bien à propos un sérieux héritage...

— Tu reviens là sur une période atrocement pénible de ma vie, fit sèchement Carvajean, et je sens qu'en ce moment tu deviens à mon égard agressif. Mais pourquoi donc? Qu'as-tu à me reprocher? Parle, Morin, parle franchement et sans crainte.

— Oh! je puis vous dire tout de suite ce que j'ai sur le coeur. Eh bien, j'ai constaté avec peine, avec douleur, votre indifférence le jour où Michal, tout tremblant, tout secoué de sanglots, vous envoya sa démission de contremaître. Pendant quelques instants, assis dans mon cabinet, il attendit votre réponse, espérant un mot d'affection et de regret; — mais il attendit en vain: vous n'avez pas jugé à propos de revoir une dernière fois votre vieux contremaître.

« Ce jour-là, tous les anciens ouvriers lui serrèrent la main plus affectueusement que d'habitude, lui témoignèrent la peine qu'ils éprouvaient à se séparer pour toujours de lui.

« Ah! patron, l'argent gâte le coeur, et c'est pourquoi les ouvriers sont souvent meilleurs que les riches...

— J'en conviens, j'aurais dû le voir, j'aurais dû lui écrire; — mais j'ai été tellement surpris que, sur le moment, je n'ai pensé à rien. Puis j'ai raisonné, j'ai réfléchi; — et alors j'ai envoyé ce matin ma femme chez les Michal.

— Vous eussiez mieux fait d'y aller vous-même, patron; — Mme Carvajean est souvent si revêche...

— Tu la juges mal, mon ami.

— A ce sujet j'ai mon idée... et je la garde.

— En ce moment ma femme a tant de soucis! A toi, un vieil ami de la maison, je veux confier une chose qui n'est encore qu'à l'état de projet, mais qui se réalisera peut-être sous peu: il est sérieusement question de marier Just...

Le visage de Morin devint livide.

« Marier Just! » pensa-t-il en songeant aussitôt à Basquine, à son désespoir.

— Cela t'étonne?

— Il est si jeune encore.

Et Morin ajouta avec une pointe d'ironie.

— Alors, c'en est fini de son amour d'autrefois? Il a donc oublié complètement Basquine?

— Tu sais bien que depuis longtemps déjà Basquine est mariée. D'ailleurs, après le tour qu'elle lui a joué, Just, conviens-en, était bien en droit d'en aimer une autre. Il a fait un choix dont nous sommes tous ravis, et je t'assure qu'il ne perd pas au change.

Morin, affaibli, garda le silence.

— Mais quittons ce sujet, reprit Carvajean. En ce moment il ne s'agit ni de Just, ni de Basquine, mais bien de Michal dont l'avenir me préoccupe. Je suis décidé à lui servir une petite rente de mille francs; — cette somme, ajoutée au peu qu'il possède, lui permettra de vivre à l'abri du besoin.

— C'est bien, patron. Aujourd'hui même je verrai Michal et lui parlerai de la chose; — mais le connaissant comme je le connais je doute qu'il accepte.

— Ça, c'est son affaire.

Cette réponse un peu sèche stupéfia Morin.

Entre les deux hommes, il se fit un long silence.

COUPABLE OU NON COUPABLE

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Peut-on qualifier un établissement de maison de paris sur les courses, quand on n'a pas établi qu'il s'y faisait des paris?

Des policiers opèrent une descente dans le local d'un club social. Six personnes s'y trouvent. Les agents perquisitionnent dans le club. Ils perquisitionnent également sur la personne de chaque occupant.

Sur des tables, dans le local du club, les policiers trouvent plusieurs exemplaires de journaux spécialisés dans les rapports sur les courses. Ces journaux sont annotés de multiples inscriptions manuscrites. Dans les goussets d'un des occupants, on trouve également une feuille qui porte des inscriptions manuscrites compromettantes. Car il s'agit de différents noms de pistes de courses. En regard de ces noms, il y a des chiffres indiquant des montants d'argent.

Les six individus qui se trouvaient dans l'établissement au moment du raid sont arrêtés, puis traduits en Cour. Celui qui possédait dans ses goussets la liste de pistes de courses agrémentées de chiffres est accusé d'avoir tenu une maison de paris sur les courses; les cinq autres sont accusés d'avoir été trouvés illégalement dans une maison de paris sur les courses. Comme l'accusation ne prouve rien d'autre en Cour que l'existence d'une liste, puis de journaux, le procureur des accusés soutient que la preuve ne justifie pas de condamnations. Il n'y a pas de maison de paris, dit-il, si on n'établit pas que des paris illégaux y ont été faits. La liste ne prouve rien. Même si elle avait trait à des paris, on n'a pas prouvé qu'ils ont été faits dans le local en cause. Voilà pourquoi l'accusation doit être renvoyée.

Ces accusés sont-ils COUPABLES ou NON-COUPABLES des accusations portées contre eux?

NON-COUPABLES! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu en Cour Municipale, à Montréal, le 23 mai 1957.

Ce fut Morin qui le premier le rompit.

— Comme je viens de vous le dire, patron, Michal refusera très probablement la rente que vous lui offrez.

Et le vieux caissier pensait : « Je connais, moi, les motifs de son refus ! Ah ! pauvre vieux Michal, moi seul n'ignore rien de tes angoisses ! »

— Voyons, Morin, fit Carvajean, ça ne se serait jamais vu de refuser ainsi mille francs de rente...

— Ça se verra, patron ; — mais votre devoir à vous est tout tracé...

— Mon devoir ?

— Oui, votre devoir...

— Et en quoi consiste ce devoir ? demanda Carvajean d'un ton sec.

— A supplier Michal de vouloir bien accepter ce que vous lui offrez.

— Mais s'il refuse encore ?...

— Alors, il vous faudra envoyer ces mille francs à Marion, en lui recommandant bien de faire en sorte que Michal ne sache jamais d'où ils viennent.

— Moi, et tu le sais parfaitement, j'aime les situations nettes. Si Michal refuse le bien que je veux lui faire, tant pis pour lui ; — le jour où il sera malheureux ce sera uniquement par sa faute. C'est tout ce que j'ai à te dire. Je voudrais qu'aujourd'hui même tu touches à Michal deux mots de la chose, et que tu me rapportes sa réponse ce soir, à mon cabinet. Ma femme part cet après-midi pour Fontainebleau ; — nous serons donc seuls, et nous pourrions causer en toute liberté.

Morin se retira et regagna son bureau.

Là il se demanda ce qu'il devait faire ; — la lutte qu'il allait engager avec Michal le bouleversait d'avance, étreignait son cœur.

Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il se rendit chez l'ancien contre-maître.

Comme l'avait vu le matin même Madeleine, il trouva Michal accroupi devant le poêle, fumant sa bouffarde.

— Ah ! c'est toi, vieux...

— Oui, c'est moi ; — ça t'étonne donc que je vienne te faire une petite visite ?

— Hé, oui ; — je m'attends tellement à voir autour de moi le vide se creuser davantage tous les jours ! Je vis ; mais pour beaucoup je suis mort... et on oublie si vite les morts ! Ce matin, comme poussé par une force invincible, je me suis rendu rue Pastourelle, aux abords de la fabrique. La cloche tintait ; — alors, blotti contre le mur d'en face, j'ai écouté dans le recueillement ses sons mélancoliques, toujours les mêmes. Puis quand elle se tut je revins ici, dans ce modeste intérieur où quelques instants après je vis arriver Mme Carvajean.

— Moi, tout à l'heure, j'ai causé avec le patron.

— Ah !

— Il te regrette, tu sais...

— Et moi donc ! gémit Michal, dont les yeux s'embrumèrent. Ah ! crois-le bien, je songe sans cesse à l'atelier où j'ai trimé pendant tant d'années ! Le soir, je me couche, et le matin je me lève avec la pensée de l'usine à jamais fermée pour moi, de la rue Pastourelle où je ne vais plus qu'en tremblant, de la vieille cloche dont les sons entrent en moi comme autant de pointes de feu ! Oui, c'est à tout cela que je rêve quand je suis là, tout seul...

— Ta femme et ta fille sont absentes ?

— Elles ont été reporter du travail... très loin... rue du Bac.

— Tant mieux ; — nous allons pouvoir causer tout à notre aise.

— Tu as donc des choses sérieuses à me dire ?

— Je t'apporte une bonne nouvelle.

— Ma réintégration à l'usine, peut-être ; — mais tu sais bien, vieux, que je ne puis retourner parmi vous.

— Mieux que ça, mon ami, mieux que ça. Que diable, on ne peut indéfiniment travailler et bûcher comme un nègre. Alors, le patron qui, tout en te regrettant beaucoup, estime que tu as assez trimé, t'offre des rentes. Il a résolu de te donner mille balles par an — ça sera presque la fortune pour toi et les tiens...

Une lueur de révolte alluma soudain les yeux de Michal dont les mains tremblèrent nerveusement.

Puis, secouant avec colère les cendres de sa pipe, il s'écria :

— Jamais je n'accepterai un sou du patron ! Je te charge, mon vieil ami, de bien remercier pour moi monsieur Carvajean ; — mais je te charge aussi de lui dire que nous avons de quoi vivre, que ma femme et ma fille travaillent et que nous n'avons besoin de rien...

« Ce serait tout de même cocasse que moi, le père d'un voleur, d'un misérable enfant qui, une nuit, a essayé de dévaliser ton coffre-fort, je consente à accepter des rentes de Carvajean ! Et tu as pu penser que je ne repousserais pas cette récompense de mes longs services ? — Allons donc... Tu me connais cependant depuis assez longtemps pour savoir que je suis parfaitement résolu à refuser tout subside du patron !

— Michal... Michal, pour ta femme, pour ta fille, accepte... accepte.

— Jamais ! Certes, ce n'est pas sans effroi que j'envisage l'avenir ; — et si je ne me suis pas jeté à la Seine, c'est la pensée de Marion et de Régina qui m'a retenu. Elles auraient appris alors le désespoir de ma vie — et je n'ai pas voulu qu'elles sachent ! Je suis donc resté là, comme une vieille ruine, man-

geant le pain que gagnent les deux pauvres femmes ! Oh ! je le sais, une telle situation est tout de même effrayante ; mais je me refuse, pour essayer d'en sortir, à accepter l'aide de Carvajean !

Morin s'en fut terrifié.

Quand il revint apporter au patron ce refus formel, son visage était encore empreint d'une expression désolée.

— Eh bien ? demanda Carvajean.

— Michel ne veut rien entendre.

— Quel orgueil !...

Carvajean n'en dit pas davantage ; et d'un geste un peu sec il renvoya Morin.

Quand il fut seul il se prit à songer longuement ; puis après mûres réflexions, il écrivit à Marion les quelques lignes suivantes :

« Madame,

« Michal m'a donné sa démission de « contre-maître ; — mais j'en suis encore à ignorer les motifs de cette « brusque détermination. Pendant plus « de trente ans il a travaillé à l'usine, « et je n'ai jamais eu qu'à me louer de « ses services.

« Je lui ai fait offrir par Morin une « petite rente de mille francs — il l'a « formellement refusée... J'espère, ma- « dame, que vous saurez lui faire en- « tendre raison : on ne repousse pas « ainsi sans motifs graves une telle « gratification...

« CARVAJEAN. »

Michal était déjà sorti pour faire sa tournée matinale quand Marion et Régina reçurent cette lettre qui les impressionna fortement.

En rentrant au logis l'ancien contre-maître trouva sa femme et sa fille toutes joyeuses.

— Je viens de recevoir une lettre, dit Marion ; — mais tu ne devinerais jamais de qui...

— De qui... voyons ? demanda Michal qui eut un instant la pensée que c'était une lettre soit de Marcelin, soit de Marinette.

Comprenant la pensée du pauvre homme, Marion ne répondit pas tout d'abord.

— Allons, maman, ne fais pas ainsi languir le père, intervint Régina quelque peu assombrie ; — dis-lui tout de suite que c'est une lettre de M. Carvajean...

— Ah ! fit Michal quelque peu rassuré. Et que te veut-il, le patron ?... Peut-être vous propose-t-il de vous embaucher toutes deux ; ça presse à l'usine en ce moment...

— Mieux que ça, mon ami, mieux que ça...

Et, souriante, elle ajouta :

— Tiens, lis ce papier.

Après avoir rapidement parcouru la lettre que Marion venait de lui tendre, Michal la relut lentement en disant :

— Ah ! il est encore question de cette fameuse rente de mille francs ; — mais le patron a beau insister je ne reviendrai pas sur ma décision. J'ai déjà refusé catégoriquement... et je persiste dans mon refus !

— Pourtant ce serait la fortune pour nous, s'écrièrent ensemble les deux femmes.

— On s'en passera. Vous vous arrangerez pour travailler un peu plus, et tout sera dit.

— Ah ! les hommes... quels égoïstes ! glapit Marion courroucée. Tu ne sais pas, toi, combien peu nous gagnons à confectionner des couronnes mortuaires ! C'est à peine si, par jour, nous touchons de trois francs à trois francs cinquante ; et cependant ta fille est une habile ouvrière...

« Eh bien, Michal, crois-tu que nous puissions vivre trois avec si peu ? Non, cela est impossible : la vie est si chère maintenant ! Il faudra bien se nourrir, se chauffer, s'entretenir, payer son terme ; — et alors toutes nos économies y passeront rapidement. Puis aussi il faut songer que je peux de moins en moins me rendre utile à la maison ; — je suis presque toujours malade, et mes rhumatismes ne me laissent que fort peu de répit...

— Eh bien, s'il le faut, on mangera les quatre sous que j'ai économisés pendant trente années de labeur, et tout sera dit, fit Michal.

— Et après ?...

— Après, on achètera un boisseau de charbon ou bien on fera un plongeon dans la Seine... et on sera à tout jamais sorti de peine !

— Mais avant d'en arriver là il faudra supporter la faim, la misère, toutes les souffrances morales ! s'écria Régina exaspérée.

— Toi aussi, tu te révoltes ? fit Michal dont les paupières s'abaissèrent sous une poussée de larmes.

— Mais moi je ne veux pas mourir ! Je suis jeune, j'aime la nature entière, je tiens à la vie... et tu voudrais me rejeter dans le néant d'où je n'ai pas demandé à sortir — oh ! non... non... jamais ! On t'offre une petite fortune, le repos pour maman qui souffre sans se plaindre... et tu la refuses ! Ça ne se comprend pas, père ; non, ça ne se comprend pas ! Alors, du moment que tu es si fier, il fallait rester à l'usine et continuer à travailler toi aussi... puisque tout le monde ici travaille !...

Ce reproche de sa fille entra profondément dans le cœur du pauvre homme qui se sentit quelque peu ébranlé dans sa résolution farouche.

Sur un siège il se laissa tomber, la tête dans les mains ; — et les deux femmes l'entendirent sangloter.

L'Alphabet des Rêves

ECHARPE

☆ Porter une écharpe neuve : réussite en amour ou en politique. Porter une écharpe usagée, déchirée, souillée : échec, chagrin.

☆☆ Les rêves d'écharpes trop serrées comme ceux de strangulation indiquent souvent le mal de gorge ou l'hypertension.

ECHELLE

☆ Entreprise difficile. Monter sur une échelle sans éprouver de fatigue : réussite sentimentale. Monter avec peine : menace de maladie. Descendre d'une échelle : déboires, échecs.

☆☆ Comme les rêves d'escaliers, les rêves d'échelles sont, d'après Freud, provoqués par des préoccupations d'ordre sexuel.

ECLAIR

☆ Déménagement : changement d'existence. Voir la foudre tomber près de soi : nouvelle inattendue qui peut transformer la vie du dormeur. La voir tomber devant soi : danger. Les auteurs de clés populaires conseillent à ceux qui ont fait ce rêve de s'abstenir de tout voyage pendant quelques jours.

Etre frappé par la foudre : gains, bénéfices pour ceux qui ont une belle situation. Perte et ennuis pour les autres.

ECOLE — ECOLIER

☆ Se voir enfant, à l'école : nouvelle imprévue, révélation. Voir des enfants à l'école : ennuis sentimentaux.

☆☆ Retourner à l'école, apprendre ses leçons, arriver en classe le dernier, etc. ; tous ces rêves fréquents, basés sur des souvenirs d'enfance, montrent la persistance des premières impressions. Ils sont liés aux complexes psychologiques du rêveur d'âge mûr : sentiment d'humiliation ou d'orgueil selon qu'il aura, dans son rêve, bien ou mal répondu en classe.

ECREVISSE

☆ Voir des écrevisses : rupture, désunion, procès. Pêcher des écrevisses : joie de courte durée. En manger : petits ennuis sentimentaux.

Pendant quelques minutes, il se fit dans la petite pièce un silence profond, presque religieux, qu'interrompaient seuls le tic-tac monotone de la pendule et les plaintes sourdes de Michal.

— Ma fille, dit enfin le vieillard en relevant la tête, tu as raison de me faire remarquer qu'ici tout le monde travaille et que moi seul maintenant me repose — et quel repos, mon Dieu!...

Puis, après une pause, Michal reprit d'une voix plus lente :

— C'est que, voyez-vous, il s'est passé dans ma vie une chose inouïe à laquelle, certes, je n'avais jamais songé. Et cette chose monstrueuse, horrible, m'a obligé à donner ma démission de contremaître, à abandonner un poste que j'aimais et que j'avais occupé pendant plus de trente ans.

— Où veux-tu en venir? s'écria Marion dont la tête éclatait. Mais parle donc, et surtout parle nettement. Que signifie tout ce verbiage — autant d'énigmes, autant de menteries! Avoue-le donc franchement: — tu en avais assez de l'usine, et tu t'es figuré qu'avec les maigres économies que, sou à sou, nous avions amassées, nous pourrions vivre trois! Alors, sans même me demander avis, tu as tout envoyé promener... l'usine et le patron!

— Oh! tais-toi! s'écria Michal.

Poussé à bout par toutes ces récriminations injustes, d'un bond, il se redressa et s'élança près de sa femme qui maintenant reculait, épouvantée par la colère qu'elle lisait dans les yeux de l'ouvrier.

— Voyons, père, calme-toi! supplia Régina.

— Oh! toi aussi, je le sais, tu m'es hostile. Tu te figures que c'est de gaieté de coeur que je ne vais plus à l'usine; — et tu te figures aussi que c'est uniquement mû par un sentiment d'orgueil que je refuse les rentes que le patron veut bien m'offrir. Eh bien, ma fille, rien de tout cela n'est vrai; — et puisque toutes deux vous me mettez au pied du mur, je vais, en deux mots, vous dire ce qui s'est passé.

— Des menteries!... des menteries! criait toujours Marion exaspérée.

— Maman, laisse parler le père; tu vois bien qu'il est aussi malheureux que nous! murmura Régina, le coeur brisé par cette scène.

— Oh! toi, ma fille, tu finis par me comprendre, dit Michal en se laissant retomber écrasé, sur son siège; — mais peut-être ta mère, elle, ne me croira-t-elle pas quand je lui dirai que moi, un honnête homme dont la vie fut toute de probité et d'honneur, je ne pouvais rester dans une maison où mon fils s'est introduit une nuit pour cambrioler et voler!...

Ces paroles de Michal produisirent l'effet d'un coup de massue s'abattant en même temps sur la tête des deux femmes. Eperdue, la mère étendit les bras pour chercher un appui — et ce fut le dossier de la chaise sur laquelle son mari était assis que ses pauvres mains rencontrèrent.

Alors, sans un mot, ces deux êtres, écrasés et sanglotants, s'étreignirent longuement, tandis que Régina, elle, toujours immobile, ne trouvait pas une parole, pas un cri.

Puis d'une voix presque lointaine, Michal, sans lever la tête — comme si la lumière lui faisait mal — raconta la terrible secret dévoilé par Morin.

— Nous pardonneras-tu jamais nos insinuations mauvaises? dit enfin Marion. Oui, tu avais raison: tu ne pouvais plus rester à l'usine, tu ne pouvais rien accepter de Carvajean; — mais vis en paix, mon pauvre homme

— Régina et moi nous travaillerons pour trois...

IX

ELLE venait d'arriver à Fontainebleau, pimpante, heureuse, et vraiment fière que son fils l'eût appelée; — le seul bonheur de Madeleine maintenant, c'était la profonde tendresse que Just lui témoignait sans cesse.

C'était le soir, Just avait fait venir de chez le popotier du régiment un dîner auquel rien ne manquait: huîtres, poulet froid, galantine de foie gras, gâteaux, etc...

A peine Madeleine avait-elle enlevé son chapeau que déjà le couvert était dressé sur une petite table poussée par Roubleau triomphant près de la cheminée où flambait un énorme feu de bois.

— Et le pomard? Et le champagne? demanda Just à son ordonnance.

— Les bouteilles sont là, mon lieutenant.

— Tu peux les déboucher et retourner à ta cuisine; — on te sonnera quand on aura besoin de toi.

Just très familier avec son ordonnance, le tutoyait par moments. Roubleau était le fils unique d'un ancien ouvrier de l'usine Carvajean; — souvent, étant gamins tous deux, il avait joué avec le fils du patron, et maintenant encore il se rappelait la bonne camaraderie que Just lui témoignait alors.

Aussi Roubleau adorait-il son lieutenant.

Quand Just fut enfin seul avec Madeleine il l'embrassa gentiment en disant:

— Tu sais, maman, j'avais hâte de te revoir.

— Pour me parler d'elle?...

— Mais oui, petite mère. L'autre jour je suis rentré tard du bal, et je n'ai pas eu le temps, avant mon départ pour Fontainebleau, de te dire toutes les douces émotions qui agitaient mon coeur.

— Alors cette belle demoiselle de Lanceroy...

— Dès maintenant tu peux l'appeler Claudie tout court, puisque bientôt elle sera ta belle-fille.

— Je trouve que tu t'emballer trop vite, mon enfant, car enfin rien n'est encore décidé. Autrefois, tu t'es ainsi emballé pour Basquine; et tu n'as certainement pas perdu le souvenir des désillusions que tu as éprouvées.

— Oh! je t'en prie, mère, ne me parle pas de cette femme!

— Mais d'abord, si on soupait? fit Madeleine en riant. Après nous aurons tout le temps de causer de tes amours, d'envisager tes projets d'avenir.

Tous deux se mirent à table.

A ce moment un petit coup sec fut frappé à la porte; — puis aussitôt cette porte s'entrouvrit, et la grosse face de Roubleau apparut.

— Mon lieutenant...

— Mais on ne t'a pas sonné.

— C'est vrai.

— Alors pourquoi viens-tu?

— Le champagne se sauve! — toute la mousse, mon lieutenant... toute la mousse!

— Eh bien, prends-en un verre, referme la bouteille et laisse-nous tranquilles, animal...

« Prends un verre... ça veut dire en boire deux, pensait Roubleau en regagnant la cuisine. Je connais les goûts du lieutenant: il adore le pomard; mais il n'aime guère le champagne, et même si j'en bois deux verres il lui en restera bien assez ».

Vraiment Just ne faisait guère honneur au petit festin qu'il avait préparé. Les succulentes victuailles, les vins généreux... tout cela lui importait peu. Ce qu'il voulait c'était parler de Claudie, c'était faire connaître à Madeleine son ardent désir d'épouser Mlle de Lanceroy.

Tous ses doutes au sujet d'un flirt plus ou moins compromettant entre le capitaine de Béville et Claudie s'étaient complètement dissipés. S'ils avaient subsisté, ces doutes, jamais Just n'eût songé à épouser mademoiselle de Lanceroy, car son coeur n'était point encore sous le joug d'un amour irraisonné. Tout en étant violemment épris, il était cependant capable de réfléchir, de comparer; — et c'est pourquoi ce nom de Basquine prononcé tout à l'heure par Madeleine avait jeté dans son coeur comme un trouble.

Pendant un instant qui eut la durée d'un éclair il ressentit sa grande détresse d'autrefois; et, comme dans une vision à demi effacée, il revit l'admirable figure de Basquine — triste et douce figure toujours impressionnante!...

Sans une parole le souper s'acheva.

Puis Madeleine, profondément heureuse près de ce fils épris d'une des plus jolies et des plus nobles filles de Paris, murmura doucement:

— On te la donnera, ta Claudie, quand ce ne serait que pour chasser à tout jamais de ton esprit le sou-

venir de l'autre — car en ce moment même je lis dans tes yeux que tu viens d'en rêver!...

« Oh! c'était une grande peine pour moi de te voir aimer Basquine Saurel, cette fille du peuple que tu n'aurais pu présenter nulle part.

« L'heureux choix que tu viens de faire nous comble de joie, ton père et moi; — et pour peu que tu le désires nous demanderons, cette semaine même, que le marquis de Lanceroy t'accorde la main de sa fille Claudie; — une Lanceroy peut sans déroger épouser le fils unique d'un des plus riches usiniers de Paris...

— Et si le marquis, dans son orgueil de race bien connu, refuse son consentement?... dit Just.

— Rien ne résiste à l'amour, mon enfant; — et Claudie t'aime éperdument. C'est pour toi qu'elle a donné dernièrement cette fête si brillante à laquelle tu as assisté; — et entre nous, il faut être éprise et puissamment riche pour se permettre un tel luxe. Le tout Paris mondain et les chroniques des journaux les plus en vue ne tarissaient pas d'éloges sur la beauté de Claudie, sur la splendeur de ses toilettes, sur la somptuosité de ses salons. Enfin, mon enfant, tu vas épouser une femme fêtée, adulée de tous. Si elle ne t'aimait pas et si de ton côté tu ne l'aimais pas, je te dirais de réfléchir, de ne pas te laisser éblouir par un faste qui est peut-être trompeur; — mais tu aimes cette belle fille, tu es aimé d'elle; — et je suis persuadée que dans cette union tu trouveras le bonheur!

— Oh! oui, je l'aime, je l'adore! fit doucement Just.

— Et cependant tout à l'heure, quand j'ai prononcé le nom de Basquine, j'ai vu ton front se rembrunir.

— Ce nom, mère, évoquait en moi tant de douloureux souvenirs! Mais comment pourrais-je encore songer à cette femme maintenant que j'en aime une autre à qui j'ai donné tout mon coeur et dont je suis fier!... Certes, j'ai bien aimé Basquine; — nous avons grandi ensemble, nous avions les mêmes goûts — aussi fut-elle la première femme qui fit battre mon coeur.

— De simples enfantillages, tout cela.

— Enfantillages dont j'ai failli mourir, dit Just en passant la main sur son front, — mais à propos de Basquine, sais-tu, mère, ce qu'elle est devenue?

— Je l'ignore complètement; — depuis longtemps cette fille est rayée de notre vie...

— Oh! je sais... nous l'avons tous oubliée! fit Just avec un peu d'amertume. Mais, vois-tu, en y réfléchissant bien — car souvent, je t'assure, j'ai songé à Basquine — j'ai toujours pensé que son mariage avec Poitevin cachait quelque mystère...

En entendant ces paroles, Mme Carvajean devint livide.

— Tu vois des mystères partout, fit-elle en haussant les épaules.

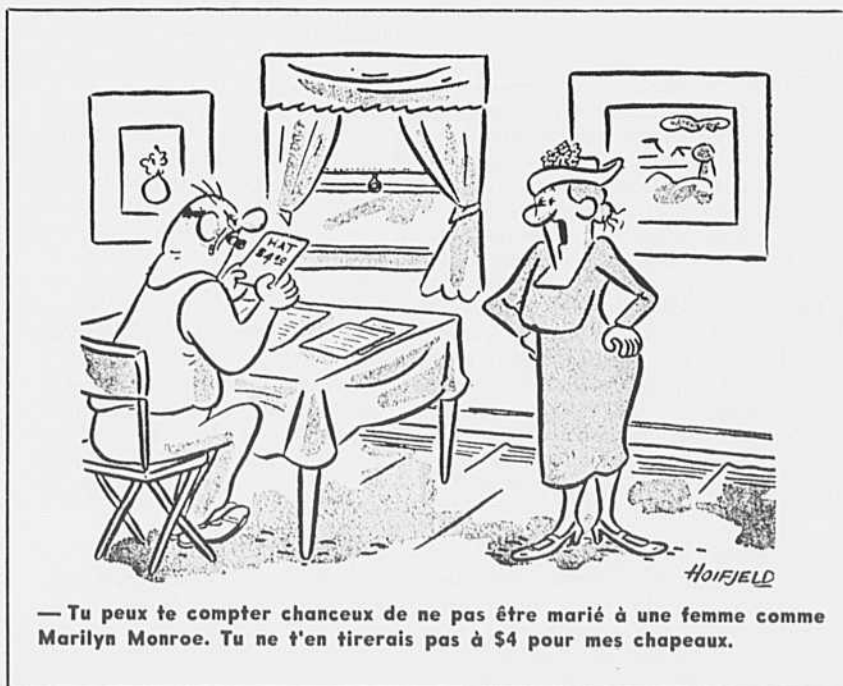
— Je sais que dans notre entourage on fut profondément surpris quand on apprit les amours tragiques de Basquine et de l'associé de mon père. Tous plaignaient cette enfant qui allait tomber dans les bras de ce noceur, et personne ne pouvait croire que, sans motifs particulièrement graves, elle eût ainsi accordé à Poitevin le rendez-vous nocturne que mon père a surpris.

— Il fallait cependant bien se rendre à l'évidence.

« Mais, reprit Madeleine, tout cela est le passé, et je suppose bien que tu ne m'as pas invitée à venir te voir uniquement pour me parler de Basquine.

— Je voulais avant tout t'entretenir de Claudie.

— Oh! l'heureuse femme, celle-là — elle sera gâtée par tout le monde. Nous te donnerons un million; et pour peu que Claudie t'en apporte autant,



— Tu peux te compter chanceux de ne pas être marié à une femme comme Marilyn Monroe. Tu ne t'en tirerais pas à \$4 pour mes chapeaux.

l'avenir s'ouvrira devant vous tout ensoleillé; — dans la vie, vois-tu, l'argent est un grand élément de bonheur et de joie.

En entendant ces paroles Just tressaillit.

Il dit, très grave :

— Mère, je ne veux pas que la question d'argent soit discutée avec le marquis de Lanceroy; — je n'épouse pas Claudie pour sa dot mais pour elle...

— Ton père n'entendra certainement pas de cette oreille-là; il interrogera le marquis, il voudra savoir...

— Si mon père agit ainsi il me causera une bien grande peine; et peut-être fera-t-il manquer mon mariage...

— Allons, mon enfant, ne te tourmente plus: quoi qu'il arrive on te laissera épouser Mlle de Lanceroy... puisque tu l'aimes si passionnément.

Le lendemain, Mme Carvajean regagna Paris, et aussitôt elle fit part à son mari des intentions bien arrêtées de Just.

— En prévision de ce mariage j'ai pris des informations sur les Lanceroy, dit Pierre.

— Eh bien ?

— Je n'ai obtenu que des renseignements déplorables. Ces gens-là, si infatués de leur nom, sont depuis longtemps ruinés; — et si le marquis s'est décidé à venir s'installer à Paris c'est dans l'espoir d'y trouver un mari pour sa fille Claudie — une évaporée aussi dépensière que le père, dit-on.

— Mais cet hôtel?... ce luxe ?

— L'hôtel ne leur appartient pas, le luxe ils le doivent. Sans cesse ils sont harcelés par leurs créanciers; — et si tu veux par toi-même t'en rendre compte tu n'as qu'à aller un matin devant l'hôtel de l'avenue de la Grande-Armée; — tu y verras tout un bataillon de fournisseurs faisant du vacarme.

— Je n'irai nulle part, déclara nettement Madeleine. Just est fortement épris de mademoiselle de Lanceroy... il faut la lui donner. Ce mariage ouvrira à notre fils les portes des salons du grand monde, et pour ma part je ne serai pas fâchée de lire sur les cartes de visite de Just: « Lieutenant Carvajean de Lanceroy ». Ça pose, ça...

— Mais tu es folle! Ainsi tu te laisses, toi aussi, éblouir par un titre de noblesse? Tu te ranges du côté de ce tas de propre-à-rien qui n'accueillent nos fils que pour pouvoir redorer leur blason? Alors j'aurais bûché, trimé toute ma vie pour enrichir une demoiselle qui n'a jamais su la valeur d'une pièce de cent sous? Ah! non... non.

— Just aime Claudie...

— Comme il aimait autrefois Basquine! Celle-là lui tenait profondément au cœur, et cependant il l'a bien vite oubliée. Eh bien, il oubliera Claudie, comme il a oublié Basquine, et tout sera dit...

— Mais tu vas à tout jamais nous aliéner notre enfant, car il ne nous pardonnera pas d'avoir fait rompre son mariage!

— Après tout il peut bien se marier s'il veut; — mais je le préviendrai que je ne lui donnerai pas un sou — tu entends... rien.

— Alors je vendrai mes bijoux pour lui en donner le prix, et en outre je réclamerai ma part de la fortune que nous possédons. Non, il ne sera pas dit que nous ferons le malheur de notre fils unique! Just adore Claudie; — eh bien, je t'assure que je la lui donnerai... et c'est moi qui aujourd'hui même ferai la demande.

— Adviennent que pourra... je m'en lave les mains, fit Carvajean en haussant les épaules. Donne, si tu le veux, un million à cette fille noble pour offrir des fêtes qui coûtent cent mille francs, c'est ton affaire et je ne m'y oppose plus; — mais je t'assure bien que, moi,

je ne sortirai pas un sou de plus de mon coffre-fort.

Le jour même, comme elle l'avait annoncé à son mari, Madeleine se présenta à l'hôtel des Lanceroy et demanda pour Just la main de Claudie.

Cette demande ne surprit nullement le marquis; — il s'y attendait, et même il s'étonnait qu'elle ne se fût pas produite plus tôt.

Ce jour-là il ne fut nullement question d'argent.

Le marquis, qui connaissait à l'avance la réponse de Claudie, appela sa fille et lui fit part de la demande en mariage formulée par la mère du lieutenant Carvajean.

Claudie pâlit légèrement, ce qui fit ressortir plus encore l'éclat de ses grands yeux d'un bleu saphir, et ses lèvres eurent un frémissement de joie.

D'un ton très calme cependant elle dit:

— Monsieur le lieutenant Carvajean et moi nous nous aimons depuis longtemps, madame, et de cet amour je suis très heureuse et très fière. Vous pouvez donc répondre à votre fils que j'accueille avec empressement la demande que vous venez de faire — demande dont je me sens très honorée. Monsieur Just pourra, dès qu'il le voudra, venir me faire sa cour... je l'attends.

Cette réponse un peu désinvolte ne surprit nullement Madeleine. Elle sourit, se leva, embrassa la jeune fille... et partit.

Dans le hall elle rencontra Micheline qui, un peu inquiète, s'apprêtait elle aussi à sortir.

— Si vous allez de mon côté je vous offre une place dans mon auto, dit Mme Carvajean, toute souriante.

— Merci, madame; — je vais à Auteuil, voir la dame de compagnie de Claudie qui est malade.

Sans paraître avoir entendu cette réponse, Madeleine, toujours souriante, reprit:

— Ne vous doutez-vous pas un peu, mademoiselle, du motif de ma visite?

— J'ai comme idée, madame, que vous ne vous êtes pas présentée à mon père en ennemie.

— Non; mais bien en future belle-mère de votre soeur. Tout est entendu, convenu; nous marierons Just et Claudie sous peu, et nous ferons deux heureux; — sur ce au revoir, mademoiselle Micheline.

Elles se serrèrent la main, et Madeleine partit.

L'ainée des Lanceroy resta quelques instants dans le hall, préoccupée et songeuse; ce mariage si promptement décidé l'effrayait.

Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'elle se dirigea vers Auteuil.

La journée était superbe, un peu froide cependant.

Micheline héla une auto et se fit conduire à la maison de santé du docteur X.

Pendant le trajet — bien court cependant, car l'auto filait à toute vitesse — Micheline eut le temps de se recueillir.

Le matin même elle avait reçu de Bernard Mesmer une lettre lui rappelant la promesse qu'elle lui avait faite d'accepter une entrevue au cours de laquelle ils pourraient parler de leur fille disparue, l'abandonnée dont Bernard voulait s'efforcer de retrouver les traces.

La grande joie que Micheline avait éprouvée en parcourant ces quelques lignes avait cependant été troublée par la visite de Mme Carvajean; — Micheline en effet connaissait le motif de cette démarche et maintenant encore elle en éprouvait une sensation douloureuse.

Quand l'auto stoppa devant la maison de santé où tout à l'heure elle allait revoir Basquine, à peine Micheline s'était-elle ressaisie. Puis aussi l'appré-

Rayonnez
de Santé
et Beauté



Etes-vous déprimée ? Nerveuse ! Sans énergie !

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO "A" qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO "A", votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,

Mme CLAIRE LUCE,

Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon des Tablettes SANO "A".

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... Prov.....

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE !

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines :
Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

☐ CES TROIS MAGAZINES	Canada \$5.50	Etats-Unis \$8.00
--	---------------	-------------------

----- OU A VOTRE CHOIX -----

☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
---	------	------

☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
---	------	------

☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00
--	------	------

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

☐ Nom

Adresse

Localité Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

hension de se retrouver en présence de la malade dont l'état, quoique meilleur, n'était pas sans inspirer encore des craintes, contribuait à la troubler davantage.

Sur le seuil de la villa le docteur regardait s'avancer la visiteuse.

Et un bon sourire aux lèvres...

— Notre malade va beaucoup mieux, dit-il; — mais je ne vous cache pas que pendant les huit premiers jours j'ai été très inquiet. Jour et nuit elle avait le délire, un délire que rien ne pouvait calmer. Cette jeune femme a certainement éprouvé une très forte commotion cérébrale, car sans cesse un nom — le même toujours — revenait à ses lèvres.

« Un nom! » pensa Micheline soucieuse.

Et très bas elle demanda :

— Vous le rappelez-vous, ce nom ?

— Si les infirmières le veulent, madame, elles pourront vous le dire.

« Ah! pauvre petite Basquine! songeait Micheline. Elle nous cachait certainement quelque secret d'amour; — mais, ce secret, peut-être l'ai-je deviné! Quelque chose me dit, en effet, que la rencontre de Claudie et du lieutenant Carvajal dans la serre a affolé Basquine, a détraqué son cerveau... Mais alors ?

Et, toujours soucieuse, Micheline suivit le docteur dans le dédale des corridors que des lampes électriques éclairaient, bien qu'on fût en plein jour.

Puis enfin tous deux parvinrent devant la chambre de Basquine.

Là ils s'arrêtèrent.

— Ne craignez-vous point la contagion? demanda le jeune docteur. Avant d'ouvrir cette porte je tiens à vous dire que la fièvre typhoïde se communique facilement, et que vous courez un danger réel à vous approcher de la malade.

— Mais vous, docteur, mais ces infirmières infatigables et dévouées, n'êtes-vous pas tous sans cesse exposés à cette contagion que vous redoutez pour moi ?

— Nous accomplissons tout simplement notre devoir, mademoiselle.

— Eh bien, docteur, il est de mon devoir, à moi aussi, de voir la malade; — laissez-moi pénétrer dans cette chambre, je vous en prie.

Sans formuler d'autres objections, le docteur ouvrit doucement la porte; — et à pas légers Micheline s'avança dans la pièce.

La fenêtre, laissée entrouverte pour mieux assurer le renouvellement de l'air, se referma brusquement sous l'action d'un subtil courant d'air; — et ce bruit sec éveilla Basquine qui s'était endormie.

De l'oreiller sa tête échevelée se souleva à demi, et ses larges yeux bleus, comme encore agrandis dans la maigreur du visage, se fixèrent, inquiets et presque peureux, sur Micheline qui s'était approchée du lit.

Pas un mot entre elles tout d'abord; — mais dans leurs regards à toutes deux se lisait une grande douleur, passait une tristesse profonde.

Ce fut Basquine qui la première rompit ce lourd silence.

— Vous êtes venue! fit-elle bien bas. Merci, oh! mille fois merci, mademoiselle Micheline!...

— Peut-être avez-vous cru que vous étiez abandonnée de tous, dit lentement mademoiselle de Lanceroy. Oh! ce serait bien vilain à vous si vous aviez eu une telle pensée. Vous connaissez cependant, Basquine, mes sentiments à votre égard, et vous ne devez pas douter de ma bonne amitié. Vous resterez ici aussi longtemps qu'il le faudra pour vous rétablir complètement, et après seulement vous reprendrez votre service à l'hôtel. Du reste le docteur est

résolu à ne vous laisser sortir que le jour où votre guérison sera parfaite.

— Je me conformerai à cet arrêt, fit Basquine dont la voix eut un tremblement.

Mais elle pensait :

« Quand je retournerai à l'hôtel de l'avenue de la Grande-Armée, Just et Claudie seront mariés!... »

Plusieurs fois elle essaya de parler de Claudie, mais toujours Micheline détournait la conversation.

Alors Basquine sembla ne plus entendre. Ses lourdes paupières s'abaissèrent, et sous les longs cils de soie apparurent des larmes qui, vivement refoulées, ne tombèrent point. C'était encore pour la pauvre fille la même torture morale, le même doute affreux qui empourrait son visage, qui redoublait sa fièvre.

— Basquine, dit Micheline en se penchant vers la malade, je vais vous quitter. Mais je vous promets de revenir bientôt; alors nous causerons longuement et vous m'ouvrirez votre cœur — car il me semble que vous me cachez quelque gros secret.

Et comme Basquine voulait protester...

— Qui n'a pas son secret — secret de souffrance, secret d'amour! reprit Micheline en serrant doucement la petite main tendue vers elle. Moi aussi, Basquine, je garde au fond de mon âme une détresse profonde, plus angoissante mille fois que la vôtre. C'est la vie, cela! Comme les ruines du temps, les ruines du cœur ont leur histoire; — et si je vous racontais la mienne vous trouveriez certainement la vôtre moins douloureuse...

Sans un mot d'adieu elles se quittèrent.

De son même pas lent, Micheline parcourut les longs corridors obscurs et redescendit le large escalier.

Sur le seuil de son cabinet le docteur l'attendait.

— Eh bien, mademoiselle, comment trouvez-vous notre malade? demanda-t-il.

— Encore très agitée; — son visage est d'un rouge violent, et la fièvre est revenue.

— C'est ce que je redoutais.

— Mais ce ne sera rien, car au moment de la quitter, je l'ai déjà trouvée plus calme. J'espère que le mieux s'accroîtra chaque jour davantage, et que dans quinze jours ou trois semaines vous pourrez m'annoncer la guérison presque complète.

Une infirmière passait — Micheline l'arrêta d'un geste, lui demanda :

— Votre malade a-t-elle eu parfois le délire ?

— Oui, madame, et même un délire effrayant. Dernièrement encore elle est restée pendant toute une nuit à crier, à appeler : Just!... Just!

Micheline tressaillit. Mais elle se remit bien vite, et seule l'altération de ses traits eût pu faire transparaître la douloureuse impression qu'elle venait de ressentir.

— De l'hallucination, tout simplement, dit-elle d'une voix lente.

Et saluant l'infirmière et le docteur elle partit.

Dans l'auto, qui maintenant descendait à vive allure l'avenue des Champs-Élysées, elle se prit à songer.

Cette angoissante détresse de la pauvre Basquine lui faisait presque oublier le rendez-vous que Bernard Mesmer lui avait donné pour le lendemain; — et cependant de ce rendez-vous elle rêvait depuis la minute où elle avait reçu la lettre de celui qu'elle aimait encore, qu'elle aimerait toujours...

Oh! cette lettre, combien de fois déjà ne l'avait-elle pas relue! Elle était

brève, cependant, et ne contenait que ces mots :

« Je vous attends jeudi, entre deux et trois heures, à la gare de Fontaine-bleau. Sitôt descendue du train nous ferons dans mon auto — si toutefois vous le voulez bien, Micheline — une promenade dans la forêt. Vous n'aurez rien à craindre, et personne ne vous remarquera, ne vous reconnaitra. Je connais des coins isolés que, en cette saison encore froide, les touristes et les promeneurs ne fréquentent pas. Là, nous pourrions en toute liberté parler de l'enfant... de notre enfant. »

— Demain!... demain! murmurait Micheline dont le cœur battait délicieusement.

Allait-elle donc être enfin heureuse, elle qui avait usé sa vie dans les larmes! Ces larmes seraient-elles donc un jour séchées à jamais!...

Et maintenant, c'est à Basquine qu'elle songe — son cœur est assez vaste pour recueillir tous ceux qu'elle aime! Fermant à demi les yeux, elle a la douloureuse vision du pâle visage de la malade, de ses grands yeux inquiets et scrutateurs, de sa bouche aux lèvres frémissantes et livides.

Quant à Basquine, elle, après le départ de Micheline elle s'était comme endormie. Anéantie, brisée par la fièvre, à peine maintenant trouvait-elle la force d'ouvrir les yeux.

A la tombée de la nuit seulement, elle parut enfin se ressaisir. La fièvre s'était calmée, et sous l'influence des compresses glacées le mal de tête avait disparu.

— Mais à présent vous êtes tout à fait bien, lui dit l'infirmière. La visite que vous avez eue vous a beaucoup fatiguée; — aussi le docteur a-t-il décidé que dorénavant vous ne recevrez plus personne.

— Oui... être seule toujours! murmurait Basquine en portant la main à son front.

D'un geste elle renvoya l'infirmière. Enfin seule, elle joignit sur le drap ses mains d'une pâleur de cire, et pria longuement.

Alors une grande joie descendit en elle, et les cris de révolte de tout son être s'apaisèrent. Une voix lointaine lui commanda l'abnégation, le sacrifice — et aussitôt un sourire d'une angélique douceur erra sur ses lèvres...

— C'est vrai, dit-elle très bas, comme si elle répondait à quelque mystérieux appel; c'est vrai, la vie est si courte qu'on n'a pas grand mérite à en faire le sacrifice. Tout passe en ce bas monde; et les amours les plus grandes, les joies les plus pures, s'effondrent bien vite!...

« Just, qui cependant m'adorait, en aime maintenant une autre! Qu'est-ce donc que l'amour, sinon le caprice d'un jour! Si Just épouse Claudie, cette union sera pour lui désastreuse, sera la ruine de toutes ses illusions; — et alors je me demande s'il n'est pas de mon devoir de tout tenter pour rompre ce mariage... »

Avec cette pensée, Basquine parut s'assoupir. Parfois cependant des sanglots secouaient sa poitrine, agitaient ses lèvres devenues plus pâles; — et c'est tout en larmes que l'infirmière la retrouva.

— Qu'avez-vous donc? demanda la bonne femme en essuyant les pleurs de la malade; — qu'avez-vous, et pourquoi êtes-vous aussi triste ?

— Les larmes font du bien, madame, les larmes soulagent. J'ai le cœur brisé; — mais je ne vous dirai pas le motif de ma détresse : il est des douleurs qu'on ne doit étaler aux yeux de personne...

« Oh! reprit-elle tout bas, que je voudrais être guérie, pour m'en aller bien vite! Je suis sous l'empire d'une idée

VINGT-CINQ (25) GAGNANTS PAR SEMAINE

"Le Samedi" du 6 juillet 1957 (Problème No 1330)

M. C. E. Albert,
C. P. 479,
Mont-Laurier, P. Q.

M. Paul Babin,
1462, rue Ste-Julie,
Trois-Rivières, P. Q.

M. John Beaudry,
Grace Dart Hospital,
Ward "B",
6085-est, rue Sherbrooke,
Montréal, P. Q.

Mlle Rebecca Bergeron,
C. P. 691,
Montmagny, P. Q.

M. Réal Bessette,
411, rue St-Pierre,
Drummondville, P. Q.

Mme Egide Cantin,
283, rue Bégin,
Arvida, P. Q.

Mme Guy Claveau,
254a, rue Ste-Famille,
Kénogami, P. Q.

Mlle Bertha Coté,
Kiskiskink, P. Q.

Mlle Lise Duhaime,
Landrienne, Abitibi, P. Q.

M. J. P. Dupré,
St-Aimé,
Comté Richelieu, P. Q.

Mlle Yolande Fortin,
B. P. 241,
Roberval Nord, P. Q.

Mlle Maria Gervais,
161, rue Elizabeth,
Sorel, P. Q.

Mme Jacques Huneault,
753, Blvd St-Antoine,
St-Antoine des
Laurentides, P. Q.

M. Maurice Janneteau,
Magpie Mine Acr., Ont.

Mme Ed. Johnston,
504, rue Victoria,
Sudbury, Ont.

M. Lionel Labelle,
Route Rurale No 1,
Wakefield,
Comté Gatineau, P. Q.

Mlle Nicole Lachance,
Sub-Urbain, Robertson Rd.,
Thetford Mines, P. Q.

Mme Rose Lefebvre,
B. P. 270,
Témiscamingue, P. Q.

Mlle Thérèse Lemieux,
3, rue Guenette,
Lévis, P. Q.

Mlle Micheline Léonard,
4257, rue St-Dominique,
Montréal, P. Q.

Mme Fernande Neveu,
St-Basile-le-Grand,
Comté Chambly, P. Q.

Mme Aurélien Ouellet,
C. P. 424,
Val d'Or, P. Q.

Mlle Blanche Payette,
2120, rue Montgomery,
Appart. 1,
Montréal, P. Q.

Mlle Cécile Piette,
5872, rue Louis-Hébert,
Montréal, P. Q.

Mlle Jeanne-d'Arc Turcotte,
17, rue Jutras,
Victoriaville, P. Q.

Solution du problème No 1330

P	I	S	C	I	C	U	L	T	U	R	E	S	E
E	L	I	E	R	N	O	I	R	E	S	E	T	
P	O	Y	S	C	E	R	N	E	F	A	R	O	
I	T	E	A	H	D	E	S	E	N	T	I		
T	E	O	R	E	L	S	O	U	R	C	I	L	
E	C	R	A	N	E	R	S	E	R	T	E		
S	A	C	I	V	I	L	R	O	I	S			
P	O	R	T	C	L	E	V	I	S	N	O	U	S
L	A	R	D	R	E	N	E	E	N	E			
E	V	E	U	F	T	E	R	M	E	S	G		
T	R	E	M	P	A	S	A	M	I	S	C	A	
R	E	L	I	E	N	O	R	O	I	L			
I	L	L	E	A	R	I	O	N	A	R	V	E	
E	U	E	A	R	R	E	T	A	R	I	E	N	
R	E	I	N	T	E	R	E	S	S	A	N	T	E

fixe et torturante, d'un projet qui m'obsède sans cesse — et ce projet il faut que je le mette à exécution!

— Pauvre femme!

— Vous me plaignez donc?

— De tout mon coeur.

— Sans doute vous m'avez considérée comme folle! J'ai été si malade, voyez-vous, j'ai tant souffert de la tête — et maintenant encore il me semble que mon cerveau éclate!

— Je vais vous mettre de la glace, et après vous dormirez.

Basquine ne protesta point; — volontiers elle s'abandonnait aux soins de cette femme compatissante et bonne.

La nuit fut meilleure, — et quand, le lendemain matin, la malade s'éveilla il faisait grand jour.

L'infirmière accourut ouvrir les volets et les fenêtres. Alors un clair soleil apparut, dont les rayons déjà chauds vinrent caresser les pauvres petites mains de Basquine.

Sous cette caresse la jeune femme tressaillit. Sa tête se souleva de l'oreiller, et ses yeux encore fiévreux se fixèrent, ardents, sur les arbres dont on apercevait la cime. Les oiseaux chantaient, se poursuivaient de branche en branche; et la malade, profondément recueillie, écoutait dans le ravissement cet hymne matinal.

Micheline, elle aussi, s'éveilla, radieuse, mais cependant un peu troublée à la pensée du rendez-vous qu'elle avait accepté.

Elle passa toute la matinée dans sa chambre où Claudie, inquiète de ne pas la voir comme d'habitude, vint s'informer des causes de ce retard.

— Je te croyais malade, dit la jeune fille. Longtemps je t'ai attendue dans mon boudoir; — alors voyant que tu ne venais pas j'ai pris le parti de me rendre chez toi.

— Tu as donc à me parler?

— J'ai beaucoup de choses à te dire.

— De grands secrets! fit Micheline en riant.

— Secrets que tu connais en partie.

— Le visite de Mme Carvajean?

— Ah! tu sais?...

— J'étais dans le hall quand elle est sortie du cabinet de notre père.

— Alors?...

— Alors elle m'a fait part du motif de sa visite.

— C'est une chose entendue, décidée, dit Claudie en relevant sa belle tête blonde — sous peu j'épouserai le lieutenant Carvajean.

— Oh! fit lentement Micheline, rien n'est moins certain, car avant tout il est une question grave qu'il faudra traiter.

— Dis donc tout de suite ce que tu penses, riposta Claudie en haussant les épaules. Tu veux parler de la question argent, n'est-il pas vrai, et tu te demandes comment après mon mariage je pourrai satisfaire tous mes goûts de luxe. Mais rassure-toi, je connais la fortune de Just et je sais — sa mère l'a assez crié sur tous les toits — qu'à la signature du contrat ses parents lui donneront la somme rondelette d'un million.

— Pour toi qui n'as pas le sou, un million est une aubaine qui n'est pas à dédaigner. Mais ne crains-tu pas que le jour où ils apprendront que tu es pauvre les parents de Just ne s'opposent formellement au mariage de leur fils?

— Nous ne serons pas assez niais pour mettre les Carvajean au courant de notre situation pécuniaire. Bien des gens nous croient très riches — ce n'est pas à nous de les détromper...

« Il est certain, reprit-elle, que ceux qui nous jugent uniquement d'après notre train de maison doivent nous considérer comme des archimillionnaires... »

— Naturellement. Mais le père Carvajean prendra certainement des informations, et alors il aura vite fait de voir de quoi il retourne.

— Bah! s'il est tant soit peu intelligent il comprendra que si une Lanceroy était riche elle n'épouserait pas le fils d'un directeur d'usine...

— Quand on aime on foule aux pieds bien des préjugés, murmura Micheline en jetant sur sa soeur un regard inquiet qui sembla fouiller le fond du coeur de la jeune fille; — et toi-même tu m'as dit que tu aimais Just...

— Certes il me plaît: il est si élégant, si beau garçon; — n'empêche que si j'avais un million de dot...

— Voyons, achève ta pensée, et surtout parle franchement.

— Eh bien, si j'étais riche je n'épouserais certainement pas Just. Je préférerais de beaucoup un duc ou un marquis du noble faubourg à ce roturier du quartier du Temple...

Un long silence se fit entre les deux soeurs.

Ce fut Claudie qui la première le rompit.

— Tu aimes la franchise, dit-elle; — alors aujourd'hui tu n'as pas à te plaindre de moi. Je me marie parce qu'il le faut, parce que pour rien au monde je ne voudrais rester vieille fille. Et puis... et puis... il y a le divorce.

— Oh! si tu songes déjà au divorce...

— Une seconde union est souvent plus heureuse que la première. Tu le sais, une femme a des audaces qu'une jeune fille ne peut se permettre, et surtout elle a plus d'expérience; — or, savoir prendre le coeur des hommes, tout est là...

Et riant franchement:

— Pour cela le mieux est encore de les affoler par la jalousie; — c'est un procédé infaillible.

— Je t'en prie, tais-toi, tu me fais peur. Quittons ce sujet et parlons d'autres choses.

— Comme tu voudras.

— Je désirerais t'entretenir de la visite que j'ai faite hier, reprit Micheline. Tu sais que je me suis rendue auprès de Basquine, et cependant tu ne m'as même pas demandé de nouvelles de la pauvre fille.

— J'ai l'esprit tellement préoccupé... Au fait, comment va-t-elle?

— Beaucoup mieux. Dans quelques jours elle quittera la maison de santé et reviendra ici; — mais il lui faudra bien un mois pour se remettre plus ou moins complètement.

— Tu iras encore la voir aujourd'hui?

— Non, car j'ai des visites à faire.

— Je puis t'accompagner?

— J'irai seule.

— Mademoiselle a aussi des secrets? fit Claudie vexée. Eh bien! va, et amuse-toi de ton mieux.

En chantonnant, Claudie, froufrou-tante, quitta la chambre de sa soeur.

Après le déjeuner, qui ce jour-là fut plus court que d'habitude, Micheline monta à sa chambre, revêtit un costume sombre, et partit.

Aux Champs-Élysées elle héla une auto et se fit conduire à la gare de Lyon où elle prit le train d'une heure cinq pour Fontainebleau.

Et dans ce train qui l'emportait vers le bonheur, vers ce Bernard qu'elle avait tant aimé, elle sentit en elle l'in-

quiétude grandir. Vaguement, devant ses yeux les stations, les villages, les champs, les plaines, passaient sans qu'elle les vit: sa pensée était ailleurs.

Ce fut seulement en arrivant à la gare de Fontainebleau qu'elle se ressaisit.

Une auto l'attendait — elle y monta; — et pendant la fuite rapide de l'élégante voiture qui l'emportait vers la forêt elle crut qu'elle allait s'évanouir.

Enfin l'auto s'arrêta, la portière s'ouvrit... et Micheline aperçut le grave visage de Bernard, vit sa main se tendre pour l'aider à descendre; — alors les lèvres de la jeune femme frémirent et devinrent subitement pâles.

Ils sont seuls, bien seuls; — nul ne viendra surprendre ce rendez-vous que seul le chauffeur, — le dévoué Grésillon, ordonnance du colonel — connaîtra.

Dans leur désordre sauvage, les rochers d'Avon semblent protéger ce coin de forêt, ces taillis si ombreux pendant la belle saison, mais à présent encore dénudés. Déjà cependant le printemps a semé de-ci de-là quelques feuilles d'un vert tendre; — néanmoins ce sont encore les brises d'hiver qui sifflent dans les ramures.

Mais quelle belle journée; quel ciel magnifique, sans un nuage...

Côte à côte, Micheline et Bernard s'en vont, insouciant des ramilles qui fouettent leur visage. Pas une parole encore n'est sortie de leurs lèvres. Ils ont tellement de choses à se dire, tellement de souvenirs et de douleurs à évoquer, qu'ils ne savent par où commencer.

Ce fut Micheline qui rompit ce long silence.

— Vous le voyez, Bernard, je suis venue. Mais ce n'est plus le rendez-vous d'amour d'autrefois; — le passé est mort, et on ne ressuscite par les morts! Aujourd'hui il ne s'agit pas entre nous de tendresse; une autre pensée plus noble nous réunit...

— L'enfant! murmura Bernard tout ému par ce souvenir que Micheline évoquait.

— Oui, l'enfant, la pauvre petite fille que tous deux nous voudrions tant retrouver, tant connaître. Désormais nous unirons nos efforts pour la chercher; — et une voix secrète me dit que le jour où nous la retrouverons, cette enfant sera digne de nous.

— Oh! fit Bernard dans un élan de joie, je serai le plus heureux des hommes, je ne serai plus seul dans la vie! Désormais, Micheline, nous avons un but commun à poursuivre, un devoir à accomplir...

Elle devint pâle et frissonna: — elle savait de quel devoir il voulait parler.

— Je vous ai beaucoup aimée, reprit le colonel, et j'ai atrocement souffert. Pendant de longues années, j'ai vécu en Afrique; et vous seule, Micheline, veniez peupler ma solitude. Sans cesse votre vision me poursuivait.

« Aujourd'hui cet amour n'est plus ce qu'il était autrefois; — mais, fait d'affection et de souvenirs, il est encore plus durable que celui de la jeunesse... », ajouta Bernard.

Il parlait lentement, comme dans un rêve; et Micheline, subjuguée par cette voix grave, aux intonations si douces cependant, ne savait que répondre.

Près de cet ami d'enfance elle éprouvait un grand calme, une grande joie: elle se savait enfin protégée dans la vie! Ensemble ils recherchaient l'enfant, et dès lors ce serait entre eux une union de tous les jours.

Emue, elle ne pouvait trouver une parole, et dans ses yeux montait un peu de brume. Il y eut comme un sanglot dans cette âme de femme; et ce sanglot fut le prélude d'un élan subit.

— Croyez-vous donc que je n'aie pas songé à vous? fit-elle très bas. Ah!

Votre Bonne Etoile

par WERNER HIRSIG

SEMAINE DU 28 JUILLET AU 3 AOUT 1957

LES CHANCES QU'ELLE VOUS RESERVE :

Une semaine qui peut être pleine d'imprévus pour certains d'entre vous, nés précisément en fin du mois de juillet. Dans toutes les affaires en cours, il convient plutôt de chercher à consolider votre situation actuelle que d'y apporter des modifications. Démarches, déplacements et entretiens utiles vers les 30 et 31 juillet, surtout sur le plan familial et dans les affaires d'intérêts financiers et immobiliers. Mais prudence cependant recommandée au volant ou en avion.

LES DATES QUE VOUS CHOISIREZ :

- | | | |
|---|---|-------------------------------------|
| a) pour vos affaires, vos démarches, vos entrevues professionnelles, vos appointments : | 30 matin
31 tout le jour
2 après-midi | 30 après-midi
2 matin |
| b) pour vos rencontres amicales et sentimentales : | 29 après-midi
2 tout le jour | 1er août tout le jour |
| c) pour vos achats importants et vos transactions commerciales : | 30 tout le jour
31 tout le jour | 29 tout le jour
1er tout le jour |
| d) pour vos intérêts immobiliers, fonciers et familiaux : | 30 après-midi
31 tout le jour | 1er tout le jour |

AUTOMOBILISTES : Vous avez 3 jours vraiment dangereux cette semaine, le 29, le 30 juillet et le 1er août, et ils sont d'autant plus pénibles pour vous qui êtes né précisément aux alentours de ces dates ou qui fêtez votre anniversaire alors. Evitez de partir en vacances ou en voyage important cette semaine, cela vaudra mieux, ou alors, prenez des précautions spéciales et soyez constamment prudent, ne changeant rien à vos itinéraires prévus, vous abstenant d'excès, d'imprudences, ne prenant aucune chance en quelque sorte. Observez la même prudence si vous voyagez en avion, surtout le 30.

LES PRECAUTIONS QUE VOUS DEVREZ PRENDRE POUR VOTRE SANTE : les configurations actuelles exposent à certains troubles épidémiques: elles entraînent également des vagues d'accidents cardiaques et de congestions, de crises nerveuses, c'est-à-dire tous les troubles découlant du surmenage et d'imprudences dans le rythme de la vie. Evitez de vous exposer trop longtemps au soleil, surveillez votre régime alimentaire, ne buvez pas n'importe quelle eau; attention aux troubles gastro-intestinaux, aux infections alimentaires, surtout vers le 1er août.

LA BOURSE, CETTE SEMAINE : elle peut réserver des surprises vers le 30, puis se stabiliser ensuite: hausse probable de l'or et des valeurs sûres, contrairement aux actions très spéculatives qui, elles, causent de l'inquiétude. Baisse possible sur les marchés agricoles.

Coeur à Tout

par JACQUELINE

♥ Chère Maman au « Coeur à Tout », mes félicitations pour votre courrier. Voici mon problème : Je suis âgée de seize ans, et je suis fréquentée par un garçon de vingt ans, depuis plus de trois mois. Nous nous aimons et c'est un bon garçon qui me respecte, mais ma mère ne veut pas que je le reçoive à la maison parce qu'elle me trouve trop jeune pour recevoir. Ce qui me fait plus de peine, c'est que mes sœurs sont sorties et recevaient des garçons dès 14 ou 15 ans. Quand je vais dans une soirée ou au théâtre, ma mère ou mon frère de 14 ans me chaperonnent ; ça me fait plaisir, mais a-t-elle raison de me priver de recevoir chez nous ? Il me semble que je fais tout mon possible ; nous étions onze enfants et les quatre plus vieux sont mariés. Je reste l'aînée des sept autres et je garde souvent les petits ; j'aimerais le faire en compagnie d'un ami pour me distraire. Comme ma mère me le défend, je me décourage et voudrais travailler au-dehors ou conduire une maison. Comment suivre un cours ? Donnez-moi du courage, chère maman, car je pleure sans cesse. J'attends votre réponse qui m'encouragera un peu.

PILLE DES NOIS.



Parce que j'essaie de vous comprendre, j'ai fait des conjectures qui sont peut-être gratuites ou imaginaires. Par exemple, qu'ayant permis à vos sœurs de sortir trop jeunes — et l'ayant regretté pour des raisons qui me sont inconnues — vous souffrez du contrecoup de l'indulgence maternelle à leur égard. C'est injuste pour vous, je le sais (et d'autant plus que vous avez une tâche adulte avec les enfants qu'on vous confie) mais ne pourriez-vous pas parler à votre maman comme vous l'avez fait avec moi ? Une autre lacune dans la plupart de vos lettres est qu'il n'est jamais question du père. A-t-on si peur de lui — et ne prend-il aucune part aux discussions qui concernent les enfants ? Une femme seule dans la vie agit souvent avec plus de rigueur qu'une autre parce qu'elle a double responsabilité. Le petit frère de quatorze ans qui vous accompagne au cinéma ne peut-il être votre chaperon pendant les veillées que vous passerez avec votre ami ? Il n'a pas besoin de rester à vos côtés, mais le fait qu'il y a une personne circulant librement autour de vous devrait rassurer votre mère et répondre aux convenances. Vous ne pouvez laisser la maison à seize ans, ma petite fille, et il faut terminer vos études scolaires pour apprendre un métier. Si vous n'avez aucun moyen de subsistance, vous devez travailler comme domestique dans une maison privée ; vous n'aurez alors aucune chance de conduire la maison vous-même, ni (dans la plupart des cas) de recevoir un ami. Par contre, si vous pouvez vous payer l'apprentissage d'un métier, je vous conseillerais de vivre dans une pension comme le Centre Maria Goretti où vous pourriez voir un jeune homme sous surveillance. Si je vous ai parlé si longuement, ma petite fille, c'est que vous m'avez donné le nom si doux (et si chargé de responsabilités) de « Maman ». Vous le verrez bien quand vous serez mère à votre tour. Essayez d'être patiente ; si votre ami est un garçon de coeur, il vous admirera pour la tâche qu'on vous confie à la maison, et qui lui donnera envie de vous épouser et d'élever une famille avec vous. Courage !

♥ J'aimerais beaucoup devenir annonceur à la radio, et je voudrais savoir quelles études il faut pour cela. Présentement, je fais ma dixième année, et je pourrais certainement les continuer jusqu'à la douzième année. On m'a dit qu'il faut un cours de diction ; où pourrais-je le faire ? Est-ce qu'il faut de l'anglais ? Merci d'avance.

MARIA LUISA.

Vous savez, je suppose, que le nombre d'annonceurs féminins est restreint et que les qualités exigées sont nombreuses. Demandez-vous ce qu'ont fait Yolande Champoux et Janine Paquet avant d'avoir un poste à Radio-Canada. Janine Paquet a fait du journalisme après avoir terminé de sérieuses études classiques et s'être entraînée à l'interview au poste de Québec. Yolande Champoux a fait, en plus, du théâtre et de la radio à Sherbrooke. L'annonceur doit être bilingue et cultivé. Comment pourrait-il, autrement, interviewer des gens sur toutes sortes de sujets ? Pierrette Champoux et Jeannette Brouillette ont les mêmes qualifications en plus d'une diction parfaite et d'une connaissance des problèmes féminins. Si vous voulez être comédienne, je vous recommanderais les cours qui se donnent dans nos grandes villes, mais annonceur ? Cela demande autre chose qu'une jolie voix et un accent parfait. L'examen en est très difficile. Vous n'avez qu'à vous adresser directement au bureau des annonceurs de n'importe quel poste pour vous en convaincre.

♥ Je lis votre courrier chaque semaine et je vous apprécie beaucoup de donner de bons conseils. Aujourd'hui, c'est à mon tour. Il a 22 ans et moi 18 ans (19 à l'été). Ça fait deux mois que nous nous connaissons. Le problème, c'est que sa mère est toujours derrière lui. Quand il me téléphone, elle écoute sur la ligne (longue distance car il habite Montréal), quand il vient me voir, pour une fin de semaine, il doit lui mentir car il en entendrait parler pendant deux mois. Pourtant, je suis de bonne famille et lui aussi. Il n'est sûrement pas marié, n'ayant été présenté par un de mes oncles et étant connu d'amis de mes parents. Je n'ai jamais vu sa mère, mais il me téléphone tous les deux soirs et vient me voir à chaque quinze. Je ne comprends pas pourquoi sa mère agit ainsi. Elle l'a beaucoup gâté et il est un fils à maman, mais elle devrait comprendre qu'elle est en train de l'agacer en agissant ainsi. Je suis, Jacqueline, que vous viendrez à mon aide car je ne vois plus clair dans mon problème. Je vous remercie à l'avance et soyez assurée que j'apprécie votre réponse quelle qu'elle soit.

REDHEAD.

Comme votre signature l'indique, vous êtes une rousse — et les rouquines ont du caractère. Montrez le vôtre et demandez à rencontrer la mère du jeune homme en question. Sa situation ne semble pas claire et il semble être gardé en tutelle. Méfiez-vous, malgré sa sincérité actuelle. La passion passe... les belles-mères restent.

Etat civil

Le greffier de l'hôtel de ville d'une petite ville américaine reçut dernièrement une demande de certificat de mariage.

— Je me suis marié dans votre Commune, écrivait le demandeur, en 1936, avec une femme dont j'ai oublié le nom...

Définition

L'instituteur avait demandé aux élèves de faire bien attention aux conversations des grandes personnes, et de lui demander une explication des expressions qu'ils ne comprendraient pas. Le lendemain, un petit garçon lui demande d'expliquer ce que veut dire « en état de grossesse ».

L'instituteur, un peu embarrassé, explique que cela se dit d'une femme qui porte un bébé. Puis, pour voir si tout le monde a compris, il demande de lui citer un exemple.

— Voilà, m'sieur, dit un autre petit garçon : j'ai vu un pompier descendre une échelle, et sur les bras, il était en état de grossesse...

Bernard, laissez-moi vous dire que le souvenir de ce qui fut à tué ma vie, brisé mon coeur ! A peine ai-je trente-huit ans et cependant ma jeunesse est finie ; — voyez, mes cheveux ont blanchi, et je suis déjà une vieille femme ! Et comme il voulait protester...

— Vous savez bien, Bernard, que je dis la vérité. Et puis... et puis, j'ai eu tant de peines, tant de soucis ! Menacés tous d'une ruine complète nous ne savions que devenir, que faire, lorsque votre père nous sauva en avançant à mon père des fonds qu'il lui sera peut-être impossible de rendre !

« Et c'est moi, Bernard, moi seule qui dois prendre sur moi toutes les responsabilités, puisque c'est moi qui suppliai votre père de nous consentir ce prêt. Oh ! si vous saviez comme cette détresse cachée de ma famille m'accable, m'affole !... Depuis bien longtemps déjà j'ai supplié mon père d'être plus raisonnable, plus sage ; — mais toujours il a refusé de suivre mes conseils... »

— L'argent... toujours l'argent ! murmura Bernard. Mais, Micheline, il ne faut pas que cela vous préoccupe, vous tourmente ; — mon père est bon, et patiemment il attendra que le marquis soit en mesure de lui rendre ses fonds.

— J'ai voulu être la première à vous parler de cette situation — situation que peut-être d'ailleurs vous connaissez déjà.

— Je la connais, Micheline.

— Puisque cette grande peine de ma vie n'est pas un secret pour vous, vous devez comprendre combien elle me fait souffrir...

En même temps tous deux s'arrêtèrent. Spontanément Bernard prit les mains de Micheline, les rassembla en une étreinte douce — et sur les doigts effilés et tremblants il appuya longuement ses lèvres.

Puis d'un ton d'exquise douceur :

— Pour pouvoir revenir de vingt ans en arrière je donnerais toute ma vie, dit-il ; et pour retrouver notre enfant, mon père sacrifierait toute sa fortune !

— Oh ! Bernard... mon Bernard !

Doucement elle se dégagea de cette étreinte, et à pas lents ils continuèrent leur promenade.

Dans la forêt pas un bruit, si ce n'est de temps à autre la fuite rapide des lièvres et des lapins se poursuivant dans les taillis. Et quelle douce paix dans ce coin solitaire plein de gigantesques rocs ! Une sorte de grotte était là, à peine masquée par des plantes parasites que les neiges et les vents avaient effeuillées, et par quelques brindilles d'un vert tendre frissonnant déjà sous les caresses de ce soleil de mars.

Dans cette grotte ils pénétrèrent tous deux et se reposèrent sur une grosse pierre non loin de laquelle coulait une petite source dont le doux murmure interrompait seul le silence de ce coin solitaire.

— Ce ruisseau, dit Micheline, me rappelle ceux de Kichompré, ce cher village que je voudrais tant revoir. Ici la nature est superbe ; — mais là-bas nos montagnes, nos cascades, nos vallées, ne sont-elles pas vraiment magnifiques ?...

— Nous y sommes nés — et rien ne peut être comparé au pays natal.

Là ils s'attardèrent longtemps ; — puis enfin Micheline se leva.

Des heures sonnèrent lentement aux églises lointaines.

— Déjà cinq heures ! fit Micheline.

— Le jour tombe, et bientôt il fera nuit.

En effet le soleil se cachait peu à peu. A l'horizon une bande de ténèbres s'épaississait, assombrissant la forêt. Les chants des oiseaux, les rousades des merles devenaient de moins en moins vibrants — et bientôt le silence se fit, profond, impressionnant.

Micheline et Bernard rejoignirent l'auto qui attendait non loin de là ; — puis Micheline monta seule dans l'élégante voiture qui aussitôt partit à vive allure dans la direction de la gare.

C'est ainsi qu'ils se séparèrent, sans un mot d'adieu.

Dans l'auto qui fuyait à toute vitesse, Micheline, fiévreuse et palpitante, se demandait si elle ne rêvait point, si elle n'était pas redevenue jeune et amoureuse comme autrefois.

Oui, n'était-ce pas un rêve que cette rencontre avec Bernard, avec le seul homme qu'elle eût jamais aimé ?...

Ils s'étaient quittés sans effusion, presque froidement, après s'être en hâte serré la main. Puis l'auto avait emporté rapidement Micheline à travers la forêt, tandis que Bernard, lui, restait seul dans les allées déjà assombries.

C'est le coeur plein d'émoi que Micheline rentra à Paris.

En descendant du train elle quitta vivement la gare, prit une auto et donna au chauffeur l'ordre de la conduire avenue de la Grande-Armée.

Comme elle traversait le pont d'Austerlitz l'auto fut arrêtée par un encombrement de voitures au milieu desquelles une jeune fille, les bras chargés d'un volumineux paquet, se trouvait prise, ne sachant de quel côté se retourner.

Micheline vit cette détresse ; — alors elle se pencha vivement à la portière et fit signe à la jeune fille, toujours apeurée, de monter dans l'auto.

— Oh ! madame, madame, je ne sais trop comment vous remercier, fit l'enfant qui n'était autre que Bruyère. J'ai vu le moment où j'allais être écrasée ; — avec ce paquet qui est très lourd je ne savais vraiment que faire...

— Je vais donner au chauffeur l'ordre de vous reconduire chez vous ; — où demeurez-vous, mon enfant ?...

— Avenue des Gobelins, no 7 bis.

— Alors, c'est entendu.

Et Micheline, séduite par cette douceur, subjuguée par ces adorables yeux bleus fixés sur elle, murmura :

— Vous êtes ouvrière sans doute, et c'est du travail que vous rapportez ?

— Oui, madame, répondit Bruyère qui n'osa avouer qu'elle était chanteuse de café-concert ; c'est du travail que je viens de chercher.

— Vous gagnez beaucoup dans votre métier ?

— Environ trois francs par jour.

— C'est maigre.

— Oh ! il faut si peu pour vivre à une pauvre fille comme moi...

Puis elles ne parlèrent plus.

Gênée par tous les mensonges qu'elle venait de faire, Bruyère gardait maintenant un farouche silence ; — et ce fut avec un réel soulagement que, parvenue à l'avenue des Gobelins, elle sauta de l'auto.

Quand elle se retrouva seule, Micheline sentit son coeur se serrer, et une émotion indéfinissable s'empara d'elle.

Par un de ces hasards dont la Providence seule a le secret, elle venait de retrouver sa fille ; — mais le hasard, tout en lui donnant cette mystérieuse joie, s'était joué d'elle !

Bruyère, elle, tout émue, avait pris le chemin de son logis, heureuse de regagner la petite chambre qu'elle aimait tant.

Sur le seuil de sa loge la mère Courtois regardait venir la jeune fille.

— Ah ! vous voilà, mon enfant ; — vous rentrez de bien bonne heure aujourd'hui...

— Je viens de faire de grands achats ; — puis j'ai rencontré Marinette, et elle a tenu à ce que je l'accompagne chez des marchands de meubles.

— Et pourquoi faire, grand Dieu ?...

— Pour acheter une belle chambre avec armoire à glace, une salle à man-

ger, une suspension — un tas de choses, quoi, toutes plus belles les unes que les autres.

— Marinette a donc gagné le gros lot ? fit la vieille concierge en fronçant ses épais sourcils blancs.

— Ça, je ne sais pas, madame Courtois.

— Oh ! moi, je n'estime guère toutes ces jeunesse qui ne travaillent pas et qui se gobergent comme si elles avaient des rentes ; — et si je vous aime, vous, mon enfant, c'est parce que vous êtes une laborieuse et une honnête fille.

La mère Courtois avait pris le gros paquet des mains de Bruyère ; — puis elle attira l'enfant dans sa loge et la fit asseoir.

Une bonne odeur de soupe aux choux emplissait la maisonnette — deux petites pièces d'une propreté méticuleuse et gentiment meublées.

— Vous allez souper avec nous, 'pas ? fit la vieille femme. Voyez-vous, mon enfant, maintenant, nous avons peur ; aussi ça nous fera-t-il plaisir de n'être pas seuls...

— Peur de quoi ? fit Bruyère surprise.

— Je ne saurais trop vous dire ; mais c'est plus fort que moi, ces frayeurs-là. C'est comme des gens qui craignent toujours le feu — et moi je ressemble à ces gens-là. Allons, mademoiselle Bruyère, restez avec nous... vous serez bien gentille.

La voix de la vieille concierge était douce, presque tremblante.

Tout en mettant le couvert la digne femme jetait de temps à autre un regard sur Bruyère, sur cette exquise locataire qui ne découchait jamais, qui ne recevait aucun amoureux.

La soupe aux choux embaumait de plus en plus, et à l'avance Bruyère s'en poulérait les lèvres.

— Ça me rappelle les soupes d'Esbly, dit-elle. Chez nous on ne mange guère que ça, et on se régale ; — c'est si bon le lard, c'est bien meilleur qu'une côtelette...

— Eh bien, vous vous régalez tout à l'heure.

Et, changeant brusquement de sujet de conversation, la mère Courtois reprit :

— Vous ne m'avez toujours pas dit comment Marinette s'est procuré l'argent nécessaire à l'acquisition de ce beau mobilier.

— Oh ! croyez-le bien, Madame Courtois, ce n'est pas de l'argent volé. Marinette a un ami sérieux, et cet ami est parfois assez généreux. Que voulez-vous, madame Courtois, quand on a jeté son bonnet par-dessus les moulins, il est bien difficile de le rattraper, car on a à tout jamais perdu le goût du travail.

« C'est ce qui est arrivé à Marinette — et elle le sait bien, allez. Mais je vous assure que c'est une bonne fille, très serviable ; — elle se mettrait en quatre pour me venir en aide si j'en avais besoin.

— Elle finira bien par vous dénicher un amoureux, quand ce ne serait que pour faire ensemble de bonnes parties carrées.

— Un amoureux, à moi ? — mais j'en ai déjà un que j'aime de tout mon cœur...

— Oui, je sais ; les lettres que vous recevez d'Algérie viennent de lui. En tout cas, il n'est pas dangereux en ce moment.

— Peut-être le deviendra-t-il dans quelques mois, lorsqu'il sera de retour en France, dit Bruyère en riant franchement. C'est alors, maman Courtois, que vous me sermonnerez ferme quand vous le verrez monter là-haut dans ma petite chambre...

— Ah ! petite, petite, ne faites jamais cela. Vous êtes si heureuse depuis que

vous habitez chez nous ; si heureuse dans votre gentille chambre, au milieu de vos meubles à vous...

— Et ce n'est pas un godelureau qui me les a payés, ceux-là. Oh ! ils ont une histoire, mes meubles, une histoire pas ordinaire du tout...

— Ah ! petite sournoise, vous ne m'avez jamais raconté ça...

— Je les ai gagnés un jour aux courses de Maisons-Laffitte... voilà.

L'arrivée du père Courtois interrompit cette conversation.

Le vieillard paraissait encore plus affaibli que d'habitude. Sans un mot, il déposa sur la table un paquet de chaussures à réparer.

— Que me rapportes-tu là, grand Dieu ? fit la mère Courtois.

— Je vais reprendre mon ancien métier, histoire d'occuper mes moments perdus.

Depuis qu'il avait pénétré dans la loge, Bruyère, inquiète, examinait le vieillard.

— Mais, papa Courtois, dit-elle enfin, vous avez votre paletot tout déchiré...

Police-secours

Depuis une demi-heure, la jeune fille « travaillait » son piano. Tout à coup, la sonnerie de la porte d'entrée retentit, et des coups violents ébranlèrent la porte. La jeune fille s'interrompit, se leva et alla voir.

Trois agents de police se précipitèrent, dès qu'elle eut ouvert, dans l'appartement.

— Eh, la même, s'écria l'un des trois, où c'est qu'il est, le type ?

— Quel type ? demanda la jeune fille, ahurie.

— Ben, on vient de nous appeler : il paraît qu'on assassine ici un certain Chopin...

— Une auto m'a renversé, et j'ai failli être écrasé. Bah ! ce n'eût pas été une grande perte, pas vrai, mère Courtois ?...

— Voyez-vous, mademoiselle Bruyère, cet homme-là ne dit jamais que des niaiseries, ne cherche jamais qu'à vous faire de la peine. Quand il sort je tremble, je redoute toujours un malheur.

« Il s'en va, la tête au vent, sans regarder ni devant ni derrière, aussi m'attends-je sans cesse à ce qu'on me le rapporte sur un brancard... »

— Dame, maintenant, quand on s'en va de chez soi on ne sait trop si on y reviendra. Tenez, moi aussi j'ai manqué tout à l'heure d'être écrasée. Sur le pont d'Austerlitz, j'ai été prise dans un encombrement de voitures ; et je ne savais trop comment en sortir lorsque...

— Mais vous voilà tout de même revenue saine et sauve...

— Grâce à une très grande dame qui spontanément ouvrit la portière de son auto et me dit de sa voix la plus douce : « Montez, mademoiselle ».

— Ça c'est très chic, firent en même temps les deux vieillards ; c'est digne, c'est beau, ce que cette dame a fait là. Ah ! il y a tout de même parmi les riches des gens qui sont compatissants et bons ! Puis, vous avez un si joli minois ; vous êtes si gracieuse, si engageante, qu'on fera toujours pour vous ce qu'on ne fera pas pour un vieux qui traîne la savate...

— Un vieux qui s'en va droit devant lui comme un écervelé, fit la mère Courtois agressive.

— Que veux-tu, ma femme, il y a sans cesse, là, dans ma caboche, une préoccupation constante qui me fait chavirer l'esprit — et souvent je ne sais trop où je vais...

— Vous avez donc des peines ? demanda Bruyère apitoyée.

— Oh ! oui, mademoiselle — de grandes peines...

— Je ne peux pas en prendre un peu ma part ? — car vous savez, moi, je

vous aime bien.

— Je ne peux pas vous confier mes angoisses, mademoiselle. Sachez seulement que ces angoisses sont poignantes, et que la mère et moi nous en mourons. Il y a, voyez-vous, mademoiselle Bruyère, des douleurs qui ne guérissent jamais !...

« Bah ! reprit-il après quelques instants de silence, le jour où pour nous la vie sera trop lourde, on ira se jeter tous deux dans la Seine... et tout sera dit.

La mère Courtois, les larmes aux yeux, achevait de tremper la soupe, et bientôt une soupière de faïence brune apparut sur la table.

Mais le repas fut bref et silencieux. N'osant interroger à nouveau les deux vieillards, Bruyère se leva sans accepter le dessert qui lui était offert.

— Vous allez vous coucher de si bonne heure ? demanda la mère Courtois.

— Demain, il faut que je sois sur pied à six heures.

— Pas pour chanter, je suppose. A moins, toutefois, que vous ne fassiez

l'hiver. Il est très redouté dans la région, et la police elle-même en a peur — du moins c'est ce que disent les habitants.

« A Esbly ! pensait le père Courtois en passant la main sur son front. C'est là où on le prendra pour le conduire en prison ; — c'est tout de même horrible de songer à cela ! »

Gentiment, Bruyère souhaita le bonsoir aux deux vieillards ; — puis, pimpante, elle grimpa lestement ses six étages et gagna sa chambre où elle était si bien pour respirer l'air frais de la nuit.

En bas, dans la loge, les deux pauvres vieux se regardaient, atterrés.

— Eh bien, fit enfin le père Courtois, j'irai à Esbly, moi aussi et si je trouve ton garçon, je le tue comme un chien !...

— Tu ne feras pas cela ! Tu vois tout de même qu'il ne nous a pas menti, qu'il songe à se marier. S'il épouse cette honnête fille, il faut espérer que, grâce aux conseils de sa femme, il se corrigera, redeviendra un honnête homme...

— Allons donc...

— A tout péché miséricorde. Tu sais, mon vieux, il faut avoir confiance en l'avenir, et ne pas jeter ainsi le manche après la cognée. Ah ! si je la connaissais, cette Rita, je la suppliais d'accepter pour mari mon garçon, lui affirmant qu'il a de réelles qualités de cœur et qu'il n'était pas méchant pour un sou quand il était petit.

— Il blessait les chiens des voisins à coups de pierres — et tu appelles ça ne pas être méchant ? Tu l'as trop gâté, et tu lui supportais tout ! Il allait à l'école quand il voulait ; et maintes fois je l'ai trouvé au bord de la Garonne, vagabondant avec un tas de chenapans qui tous aujourd'hui sont des repris de justice. Toi, tu le soutenais, tu prenais sa défense et voilà ce que tu as fait de lui...

Ces violents reproches, la brave concierge les entendait tous les jours. Le père Courtois ne se lassait pas de les crier, les portes ouvertes, sans s'inquiéter de ceux qui pouvaient les entendre.

Aussi le bruit s'était-il bien vite propagé dans toute la maison que les concierges avaient un fils ne valant pas grand-chose. Mais comme les deux vieillards étaient très aimés, très estimés, personne n'avait eu la pensée d'informer le propriétaire, un homme rigide qui, certainement, les eût mis tout de suite à la porte.

Seule Bruyère, qui ne causait avec aucun locataire, ignorait cette grande peine des deux vieillards.

Cependant en cette minute, bien seule dans sa chambre, elle se sentait quelque peu attristée en songeant à l'attitude désolée qu'avaient ce soir ses vieux amis ; — et bientôt toute sa belle gaieté de tout à l'heure s'effondra complètement.

Bruyère alluma une lampe ; puis longtemps, les coudes sur la table, la tête dans les mains, elle resta songeuse, se demandant en quoi pouvait bien consister la peine des Courtois.

Enfin elle se coucha et s'endormit profondément.

Le lendemain matin à cinq heures, comme elle descendait chercher son lait, elle trouva le vieux concierge tout habillé, prêt à sortir.

Pas un mot entre eux, rien qu'un léger signe de tête en guise de bonjour matinal ; — elle était si pressée, Bruyère, de déjeuner en hâte et de quitter la maison pour aller prendre le train de sept heures quinze...

En arrivant à la gare de l'Est elle demanda au guichet un billet pour Esbly ; puis elle se dirigea vers le quai de départ.

Un peu préoccupée, elle ne remarqua point le père Courtois qui la suivait discrètement.

La veille au soir, en entendant Bruyère affirmer que Polydore habitait Esbly, il avait résolu de tenter une grande démarche, résolu d'essayer de ramener son fils à Paris. Une frayeur qu'il ne pouvait encore surmonter l'avait saisi: la frayeur qu'un jour on mit Polydore en prison. Quelle honte alors pour eux dont la vie, toute de travail, avait toujours été parfaitement honorable !...

Puis, aussi, la pensée lui était venue de voir Rita, et de la supplier d'épouser Polydore qui, après tout, avait été son amoureux...

La mère Courtois avait approuvé tous ces projets, persuadée que ce plan réussissait et que Polydore serait à jamais sauvé.

Et c'est pourquoi le père Courtois avait décidé de partir pour Esbly en même temps que Bruyère.

Dans le compartiment de troisième classe, voisin de celui occupé par Bruyère, qui l'emportait loin de Paris, il demeurait songeur, doutant presque maintenant de l'efficacité de la démarche qu'il allait tenter.

En arrivant à Esbly ce fut la jeune fille qui la première descendit du train.

Sur le quai, Rita, prévenue de l'arrivée de son amie, attendait.

La tête enveloppée d'un fichu de laine, Rita avait revêtu un long manteau qui la cachait toute, et qui surtout la protégeait du froid, assez vif ce matin-là.

Depuis huit jours — on était alors en mars — les giboulées alternaient avec les éclaircies et la terre, détrempée par les pluies ne séchait point.

Tout de suite Bruyère reconnut son amie. Les mains tendues, elle se précipita vers Rita en disant :

— Que tu es gentille d'être venue m'attendre à la descente du train.

— Et moi, crois-tu que je ne te sois pas reconnaissante d'avoir fait ce voyage...

— Je te l'avais promis.

Toutes deux sortirent de la gare, laissant loin derrière elles le père Courtois qui maintenant ne savait trop comment s'orienter.

Avisant une boutique de marchand de vins-traiteur, il y entra, histoire de se réchauffer et de prendre un verre.

Là il se trouva en présence de deux gendarmes qui parlaient avec animation à la cabaretière.

La nuit dernière, un vol par effraction avait été commis dans les environs ; — après avoir tout saccagé, les bandits avaient emporté des paniers de vins fins, des pendules, de l'argenterie et du linge.

C'est le récit de tous ces méfaits que les gendarmes faisaient à la patronne du débit.

En entendant ces confidences, le vieux père Courtois eut froid au cœur.

— C'est encore là un tour de nos dévaliseurs de poulaillers, dit la cabaretière en versant aux gendarmes une rasade de vin blanc.

— Eh bien, la mère, vous vous trompez, car nous sommes sûrs, nous, que ce ne sont point là des méfaits ordinaires et qu'il faut voir là-dedans une main de maître.

— Alors vous en savez plus long que vous ne voulez dire...

— Nous ne savons rien du tout ; — nous avons fouillé la plaine, les villages environnants, et nous n'avons rien trouvé de suspect.

— Peut-être parce que vous n'avez pas voulu, fit la cabaretière.

— On ne peut cependant pas arrêter des gens qui ont leurs papiers bien en règle...

— Oh ! une belle affaire, des papiers — ça se fabrique si facilement...

— Vous ne connaissez rien à toutes ces choses-là, ma bonne femme ; — et si je vous racontais ce qui nous est arrivé cette nuit.

— Que vous est-il donc arrivé, voyons...

PLEINS FEUX SUR...

[Suite de la page 5]

au duc de Windsor, en publiant la première partie de son autobiographie sous le titre : « Education d'un prince ».

Par la suite, en plusieurs séries successives, le duc a publié ses mémoires dans 30 pays, bientôt suivi par la duchesse. Le tout avec des contrats royaux. Encouragés, ils n'ont pas cessé depuis de publier des articles sur leurs maisons et leurs jardins, sur les cérémonies du Couronnement, et sur leur existence actuelle. Sans compter les droits sur la reproduction des photos de l'album de famille...

Où l'amour du drapeau ne va-t-elle pas se nicher !

Les Anglais sont furieux. On a insulté à leur patriotisme en supprimant le drapeau de l'Union Jack des tableaux horaires de la B.E.A., la British European Airways. La compagnie d'aviation britannique est inondée de missives de protestations en provenance de toutes les parties du pays et du Commonwealth.

La semaine dernière, la direction de

— Nous avons eu, à la gendarmerie, la visite d'un ancien valet de chambre, très chic, d'un certain Polydore, qui a voulu, séance tenante, nous montrer ses certificats et ses papiers — des certificats fort élogieux et des papiers par-

cette compagnie nationalisée annonçait la suppression de l'emblème national des tableaux horaires, « en raison de la gêne que cet emblème suscitait dans certains pays, tels que la Grèce et le Moyen-Orient, où une partie de la clientèle se dirigeait vers d'autres compagnies ».

Un Anglais particulièrement mécontent a écrit au *Times*, le célèbre organe conservateur de Londres : « Autant aller jusqu'au bout. Pourquoi la B.E.A. ne renonce-t-elle pas au mot : « British ». Et, comme le mot « European » est également susceptible d'offenser la clientèle du Moyen-Orient, il conviendrait de l'abandonner à son tour. Reste donc le terme : « Airways ». Un tel anonymat devant être reconnu, je suggère de rebaptiser la compagnie : « Airways Anonymous ».

La B.E.A. n'a pas encore remplacé l'emblème national sur ses tableaux horaires, mais devant cette flamée d'indignation, elle a aussitôt arboré le drapeau de l'Union Jack au fronton de ses dix-huit sièges sociaux à travers le pays.

STRATFORD (ONTARIO) ELEVE...

[Suite de la page 9]

A ces contributions d'une exceptionnelle largesse, il faut ajouter celle d'une compagnie de construction très connue qui entreprit d'exécuter l'ouvrage pour un profit symbolique de un dollar.

Au mois de janvier 1957, le Gouverneur Général du Canada posait la première pierre de ce théâtre circulaire où de larges baies vitrées éclairant les galeries-promenades s'ouvrent sur le pourtour des murs extérieurs. La conception même de ce théâtre, disent les architectes avec fierté, est certainement unique au monde.

Pourtant, l'idée des constructeurs fut moins d'étonner les gens que de permettre à un plus grand nombre de spectateurs d'assister aux représentations. L'une des principales innovations, après la suppression de la tente de toile, fut de créer un balcon pouvant accommoder 850 personnes environ, ce qui porte la capacité de la salle à plus de 2,150 spectateurs. Ce qui est également appréciable, c'est que les anciens gradins de bois ont été remplacés par de confortables fauteuils de théâtre, ce qui ajoute encore, somme toute, à l'agrément du lieu.

LE DRAME DES ENFANTS SEULS

[Suite de la page 10]

Graine de violence !

Ainsi donc la privation de soins maternels a des répercussions plus ou moins fâcheuses selon son acuité.

● Partielle, elle peut engendrer chez l'enfant une grande anxiété, un excessif besoin d'affection et de puissants désirs de vengeance, sources de sentiments de culpabilité et d'états dépressifs. L'enfant, faute de maturité (physique et psychique), ne peut surmonter de telles impulsions. Il s'en ressent très vite, manifeste des troubles nerveux, une instabilité de caractère.

● Totale, la carence des soins maternels a des répercussions plus pro-

fondes, plus lointaines aussi, sur le développement du caractère. Elle peut définitivement compromettre la faculté d'établir de solides contacts affectifs. Ces enfants se signalent par certains traits communs : violence, égoïsme, vols, délits sexuels.

Quant aux motifs de la séparation, ils ne sont pas toujours ceux qui ont une importance réelle. Selon diverses enquêtes faites récemment à Paris, l'inconscience des parents est pour beaucoup dans leur décision de se séparer de leurs enfants et d'en demander l'admission dans une institution.

(Monographie de l'Organisation mondiale de la Santé)

faitement en règle, la mère...

En entendant prononcer le nom de son fils, le père Courtois tressaillait, devint livide.

— Et que voulait ce beau mirliflore ? demanda la cabaretière.

— Nous avertir que pendant son absence, sa petite maison avait été envahie par des apaches qui, sans la moindre gêne, y avaient déposé quantité d'objets volés.

— Voilà qui n'est pas banal ; — et alors qu'avez-vous fait ?

— Nous avons bien vite enfourché nos chevaux, mon camarade et moi ; — puis, guidés par le beau Polydore, nous nous sommes rendus à sa maison.

— Et là ?...

— Là nous avons trouvé tous les objets volés dans la villa cambriolée.

— Ça, c'est renversant. Je le connais, moi, ce valet de chambre ; — ah bien, vrai, jamais je n'aurais pensé qu'il fût aussi honnête...

— Ça prouve une fois de plus, ma bonne femme, qu'il ne faut pas se fier aux apparences.

— Mais il n'habite pas tout seul souvent je l'ai vu en compagnie de deux gamins...

— Des jeunes gens un peu maladifs tous les deux, et que Polydore a recueillis pour leur faire prendre l'air de la campagne...

« Cette restitution d'objets volés cache certainement quelque mauvais tour ! pensait le père Courtois tout en bourrant sa bouffarde ; — mon coquin de fils n'est pas capable, sans des motifs particulièrement graves, d'une pareille générosité... »

En effet, dans la cahute de Polydore une discussion orageuse avait eu lieu.

Au moment où, la veille au soir, il rentrait chez lui, Polydore avait été tout étonné de trouver Rossignol et Marcelin ivres tous deux et profondément endormis.

D'un coup d'oeil rapide il se rendit compte de la situation. Partout le plus grand désordre régnait ; et autour de lui il remarqua tout un amoncellement d'objets les plus disparates : linge, pendules, paniers de vin, bouteilles cassées, etc...

D'un coup de pied il réveilla Rossignol, le fit relever ; — puis d'un ton sec, les yeux mauvais, le poing levé :

— Que signifie tout ça ? — tu vas t'expliquer franchement et complètement, hein, autrement je cogne...

— Hé, Marcelin, cria Rossignol subitement dégrisé, éveille-toi vite ; — le patron vient de rentrer, et il fait du chambard...

Terrifié, Marcelin se dressa sur ses jambes.

— Ecoutez, patron, reprit Rossignol, on va tout vous dire, et après vous serez content de nous. Ce ne sont pas les grands magasins qui nous ont livrés ces marchandises, et ce n'est pas non plus le fabricant qui nous a expédié ces bouteilles de champagne ; — tout seuls, Marcelin et moi, nous nous sommes chargés d'approvisionner la cambuse. Pendant le petit voyage que vous venez de faire à Paris l'idée nous est venue de tenter un bon coup — et, cette idée nous l'avons mise à exécution...

— Sans mon autorisation ? tonna Polydore.

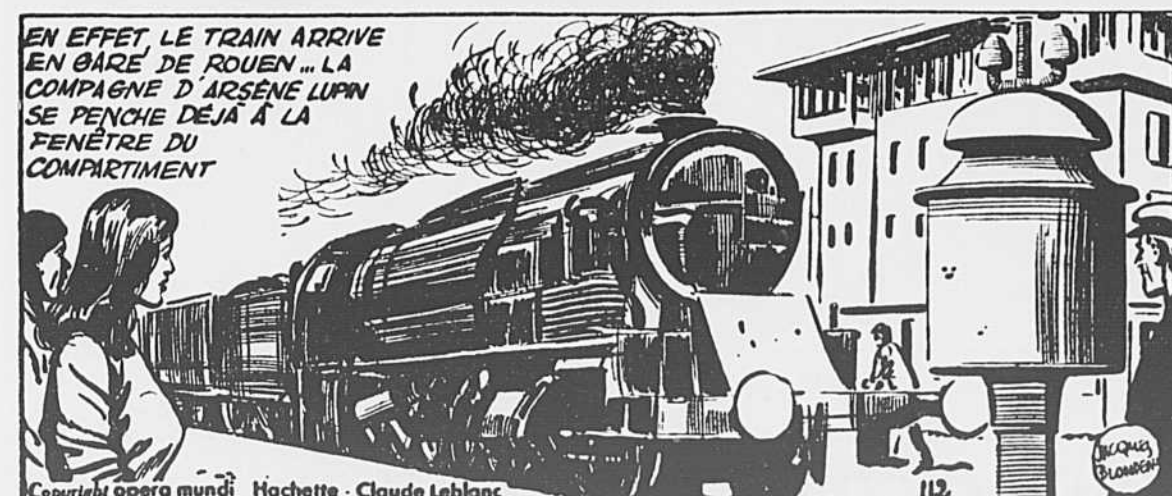
— Les lieutenants n'ont pas toujours besoin du capitaine pour faire une ronde.

[A suivre au prochain numéro]

ARSÈNE LUPIN *gentleman-cambrioleur*

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — VINGT-HUITIÈME EPISODE



LA POURSUITE DE FU CHONG

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — VINGT-TROISIÈME ÉPISODE



1. Kenton Steel et Pierre Brun scrutent les eaux du château de Battemere, mais en vain. Fu Chong s'est sans doute noyé.



2. Nos deux amis décident de rendre visite au duc de Battemere qui reçoit dans ses salons toute l'aristocratie de Londres.



3. Le duc a préparé un programme de réjouissances très élaboré au cours duquel Steel et Pierre ne sont pas sans remarquer la présence d'un magicien chinois fort habile.



4. Le Chinois demande à un des spectateurs de venir lui bander les yeux.



5. A la fin d'un truc particulièrement réussi, qui avait épaté l'assistance, on entendit soudain une violente détonation provenant d'un coin du salon.



6. Puis une fumée très dense s'abattit sur l'auditoire. Tous les invités en furent étourdis.



7. D'un bond, Fu Chong fut sur la duchesse de Battemere. Il lui arracha ses bijoux.



8. Quand la duchesse et la majorité de l'auditoire revinrent à eux, on s'aperçut de la disparition des bijoux. Ce fut la consternation générale. On se regardait avec soupçon.



9. C'est alors que Kenton Steel, suivi de Pierre, fit son entrée dans le salon. Il pointait le magicien du doigt.



10. « Voilà l'auteur du vol ! » criait Steel. Fu Chong se sentant découvert, choisit la fuite rapide. Il lança à la tête de Steel tout ce qui lui tombait sous la main.



11. Puis il prit ses jambes à son cou. Derrière le grand rideau de scène, il disparut.



12. Steel, ayant repris ses sens, s'élança à la poursuite de Fu Chong. Mais derrière le rideau, rien, sauf une porte verrouillée. (La suite au prochain numéro.)

LISEZ, CHAQUE SEMAINE, LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — CENT HUITIÈME ÉPISODE



Tant bien que mal, à force de douceur et de persuasion, Lord Edward parvient à faire quitter le pont du *Duncan* à Robert Grant et à le faire se coucher dans sa cabine. Cependant, au-dehors, les autres passagers continuent à commenter ce pénible et étrange incident. — Sans nul doute, les deux orphelins ont été victimes d'une hallucination car on a beau fouiller la surface des flots avec un projecteur, il a été impossible d'y découvrir la moindre trace d'un être vivant. Pourtant, Robert Grant semblait tellement formel que malgré eux, nos amis ne peuvent se défendre d'une certaine angoisse. — Le lendemain, 8 mars, à 5

heures du matin, dès l'aube, les passagers, Robert et Mary Grant parmi eux, car il a été impossible de les retenir, sont réunis sur le pont du *Duncan*. Chacun veut examiner cette terre à peine entrevue la veille et surtout après ce qui s'est passé cette nuit. — Les lunettes fouillent avidement les points principaux de l'île dont le yacht longe le rivage à la distance d'un mille. Tout à coup, une exclamation de Robert Grant fait tressaillir tout le monde et les regards se portent vers l'endroit que désigne le jeune garçon.



Stupéfaits les passagers du *Duncan* observent sur l'île Maria Theresa ce que Robert Grant a découvert avant eux. Deux hommes causent et gesticulent sur la plage tandis qu'un troisième agite désespérément un pavillon que chacun reconnaît pour être le pavillon anglais. — Cette sensationnelle découverte anéantit l'hypothèse formulée la veille au soir que l'île pourrait être habitée par des sauvages et donne un poids singulier à l'incident de la nuit où Robert et Mary Grant ont cru entendre la voix de leur père. — Un doute subsiste encore dans

l'esprit des voyageurs mais Robert et Mary Grant savent eux d'instinct qu'ils ne se trompent pas et que par un miracle inouï ils viennent de retrouver leur malheureux père. Si pourtant ils se trompaient!! — Cette fois sans aucun doute le chagrin les tuerait mais Lord Edward n'a pas le courage, même par une parole de prudence, d'arrêter l'élan de ses jeunes protégés. Il donne un ordre bref et aussitôt des matelots se suspendent aux palans du canot qui descend vers la mer.



À peine le canot a-t-il touché la mer que les deux enfants d'Harry Grant, Lord Edward, John Mangles et Paganel s'y précipitent. Sous l'impulsion de ses matelots qui rament avec énergie l'embarcation déborde rapidement et vole vers l'île Maria Theresa où l'on distingue les silhouettes des naufragés qui courent comme des fous sur la plage. — À dix toises du rivage, Mary pousse un cri déchirant car dans l'homme grand et fort qui dévale vers le rivage elle vient de reconnaître son père. Entendant ce cri, le Capitaine Grant s'arrête, ouvre les bras et tombe sur le sable comme foudroyé. — Quelques secondes plus tard

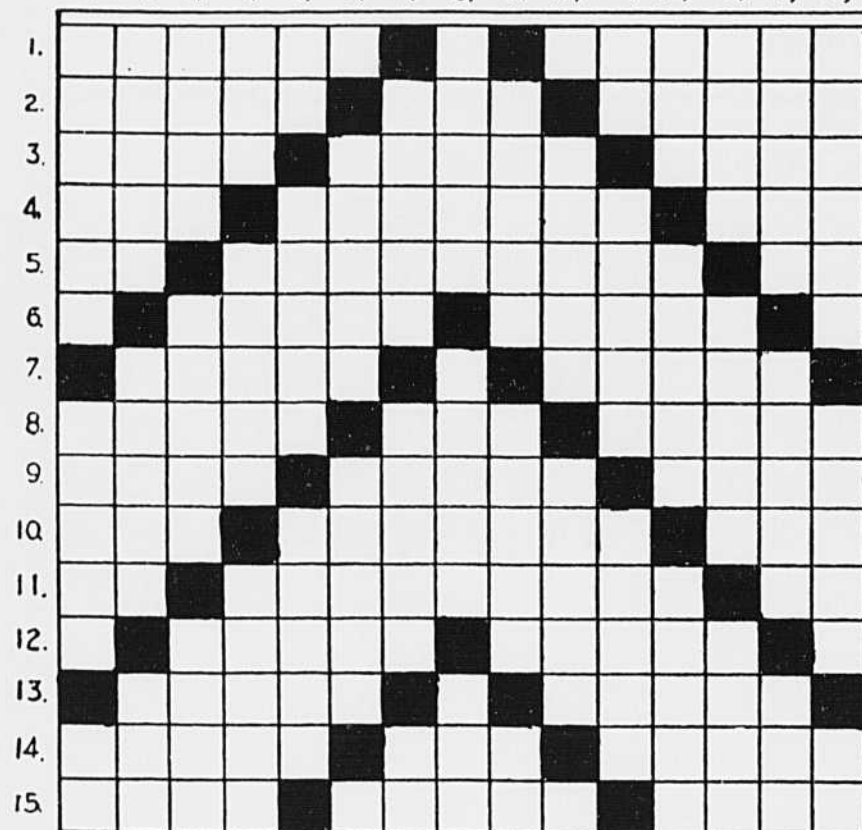
la proue du canot s'enfonce doucement dans le limon du rivage et nos amis éperdus de bonheur se précipitent vers le capitaine qui reprend ses sens après cette défaillance passagère. Le visage du malheureux ruisselle de larmes. — Ses deux compagnons, tout aussi hirsutes que lui, l'entourent et pendant quelques instants personne ne peut articuler un seul mot. Harry Grant serre ses deux enfants sur son cœur à les étouffer et sa main tremblante caresse leurs cheveux comme s'il voulait s'assurer qu'il n'est pas le jouet d'un rêve.

(à suivre la semaine prochaine)

LISEZ, CHAQUE SEMAINE, LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

Les Mots Croisés du Samedi

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Problème No 1334

HORIZONTALEMENT

VERTICALEMENT

- 1—Ce qui n'est pas conforme aux règles de l'art. — Discussions politiques.
 - 2—Nom de l'appareil inventé par Ader. — Condiment. — Epouse d'Abraham.
 - 3—Gros et court. — Fromage des Alpes. — Auteur du Roi d'Ys.
 - 4—Arbrisseau de la Chine. — Appareil analogue à l'abaque. — Indubitable.
 - 5—Ile de l'Atlantique. — Petites malles. — Saint (abr.).
 - 6—Fille de saint Joachim. — Canal qui conduit l'eau de la mer dans les marais salants.
 - 7—Qui contient du sel. — Vente à l'enchère.
 - 8—Lieu de l'arène où l'on tient les taureaux. — Côte d'un navire qui se trouve frappé par le vent. — Valet d'Amphitryon dans les pièces de Plaute.
 - 9—Plateau montagneux d'Asie. — Capitale de la Lombardie. — Soigné.
 - 10—Meuble de repos. — Chaussure. — Etat physiologique des animaux.
 - 11—En cet endroit. — Petits bonnets plats. — Pronom.
 - 12—Danse élégante. — Boîtes qui servent à conserver les objets.
 - 13—Assemblage de maisons disposées par rues. — Intenter en justice.
 - 14—Tablette de pierre pour paver les trottoirs. — Assurance de tenir un engagement. — Punir avec rigueur.
 - 15—Patrie de Zénon. — Objet creusé de manière à donner forme à la matière. — Anciennement Cette.
- 1—Nom vulgaire de diverses maladies de la peau. — Instrument qui sert à la fois de hache et de marteau. — Petit cube.
 - 2—Cri des bacchantes. — Ville d'Espagne, sur le Douro. — Espace de terre resserré entre deux coteaux.
 - 3—Eau-de-vie de bonne qualité. — Fameux démagogue, né à Boudry. — De peu de valeur.
 - 4—L'un des Juges d'Israël. — Pernicieux. — Petite pelote ronde.
 - 5—Unité. — Petit tonnelet. — Grande pièce d'un appartement.
 - 6—Intervalle entre les solives. — Alphabet télégraphique par points et traits.
 - 7—Sans compagnie. — Câble d'une charrette servant à maintenir les fardeaux. — Nom du Bouddha, en Chine.
 - 8—Corps dur et brillant qui se trouve dans certains coquillages. — Matière gluante pour faire adhérer des parties ensemble. — Ancien nom du hêtre.
 - 9—Qui a de la laitance. — Comble d'un édifice. — Lui.
 - 10—Démonstratif. — Claire, transparente.
 - 11—En les. — Lombes. — Rivière de Suisse.
 - 12—Assemblée où l'on danse. — Maigre, sec, fam. — Paysages pittoresques.
 - 13—Le plus important affluent du Kourra. — Abattre à ras de terre. — Liquide nourricier des végétaux.
 - 14—Inclinaison qu'on donne à un terrassement. — Nom que la tradition grecque donnait au fondateur de Ninive. — D'un verbe gai.
 - 15—Culottes de sport très courtes. — Du verbe avoir. — Dans la gamme.

CONNAIS-TOI TOI-MEME

[Suite de la page 13]

réponse à LUCIE (Québec)

Toutes vos épreuves n'ont pas encore éteint cette foi aveugle en l'avenir. Votre cœur est resté bien jeune et votre esprit bien lucide. Pourtant, vous n'avez pas trop de facilités pour vous tirer d'embarras. Votre instruction était plutôt restreinte, et votre santé semble quelque peu ébranlée depuis assez longtemps, déjà.

Vous ne savez pas parler de vous, mais vous attirez les confidences. Vous ne savez pas verser de larmes, mais vous savez trouver les mots pour consoler. Vous n'avez pas connu bien des douceurs, mais vous les prodiguez. Bref, vous savez commander le respect par votre sagesse, mais aussi l'amour par votre âme magnanime.

réponse à VINCENTINE (Montréal)

Voici une dame d'un certain âge qui n'a pas fini d'aimer la vie malgré ses épreuves parfois cruelles et épuisantes. L'on se rend compte d'une fatigue de cœur, mais ce cœur bat encore bien ardemment à tout, il ne voudra pas d'arrêter si tôt. Vous en seriez fort aise, dites ?

Malgré tout, vous êtes obsédée, fatiguée. Vous pouvez communiquer de l'entrain à toute une bande, seulement il faut vous arrêter plusieurs fois, une catastrophe vous arrive toujours au moment le plus intéressant. Vous ne faites de sermon à personne, vous êtes d'une douce compréhension, mais vous pouvez encore protester avec énergie lorsque la limite est dépassée. Une seule chose que vous tolérez, c'est de répéter des douceurs à tous ceux qui ont l'audace d'en abuser. Vous espérez tant les ramener à de meilleurs sentiments de cette façon qu'il n'est pas question d'agir autrement. Vous êtes tout simplement admirable.

réponse à MASCULINE

Vos agissements sont masculins, en effet, mais lorsque vous avez décidé de vous attendre, vous le faites si bien que vos gamineries sont tout de suite oubliées. D'ailleurs, vos allures cavalières vous servent de soupape pour vous libérer de vos aventures de malheur. Vous travaillez toujours très fort, jamais de répit pour vous. Il est très douteux que ce soit toujours aussi nécessaire, tout de même.

Vous êtes capable de mener à bonne fin n'importe quelle tâche ardue, aussi ne craint-on jamais de vous les confier. Vous avez même le tour de vous les attirer, et parfois elles sont contre vous. Somme toute, vous avez bien le tour aussi de vous faire aimer et de vous rendre indispensable. Continuez alors.

réponse à MAY-VIVI

Vous êtes toute jeune, mais vous ne savez pas même sourire. Vous êtes toute jeune et vous ne pouvez danser d'un pas allègre. Vous ne pensez qu'à vous examiner, qu'à vous questionner, qu'à vous mettre en parallèle, qu'à vous condamner plus souvent que de raison. Vous n'êtes pas pour cela moins exposée aux pires imprudences.

Certes, votre conscience ne vous fait pas défaut, vos ambitions spirituelles sont fort accusées, mais vous êtes plus théoricienne que pratique et pourtant chaque jour apporte ses problèmes qu'il faut régler à mesure, sinon l'on risque de s'étouffer et de perdre toute contenance. Rien ne s'improvise. Vous admirez ceux qui chantent, alors joignez-vous au chœur et de tout cœur.

réponse à DUPAS

Voici une jeune demoiselle d'apparence banale. Elle ne daigne jamais se manifester telle quelle devant son auditoire. Je dis bien auditoire, elle réussit facilement à capter l'attention. Comme elle juge ses camarades de haut, elle les tient à distance. Elle ne force que l'admiration, jamais l'amitié.

Aujourd'hui, elle n'en souffre pas trop, mais dès qu'elle sera transplantée dans un milieu plus vaste et que la concurrence sera plus grande, les échecs s'accumuleront et la déception suivra. Elle l'aura voulu.

réponse à BRUNETTE AUX YEUX PERS

Je ne puis pas choisir pour vous, Yolande votre lettre est si courte et puis vous ne mentionnez même pas votre formation tech-

nique ou professionnelle. Mais vos qualités d'ordre, de propreté, de ponctualité seront fort appréciées dans un bureau.

Maintenant, pour accéder au vrai secretariat, il faut beaucoup de doigté, beaucoup de discrétion, il faut avoir les yeux aux aguets, les oreilles franchement ouvertes, mais la bouche bien fermée tout en parlant avec le plus beau langage. Vous n'en êtes pas tout à fait rendue à cette maîtrise. De plus, vous vous irritez de tant de détails insignifiants en eux-mêmes que je me demande jusqu'à quel point vous pourriez supporter les caprices d'humeur d'un patron. Vous préférez la régularité à l'improvisé, vous préférez un travail tracé d'avance plutôt qu'un travail commandé par les circonstances immédiates. Pourquoi donc ne vous êtes-vous pas révélée davantage. Je vous aurais traitée avec moins de dureté peut-être.

réponse à CLAUDETTE B. L.

Vous semblez fort heureuse dans l'exercice de vos fonctions actuelles. Toutefois, comme vous êtes jeune pour être à bout de souffle. Vous allez au-delà de vos forces, vous n'avez pas le tour de vous reposer à mesure de vos fatigues. Vous recherchez des distractions très saines mais pas assez variées, à mon avis. Vouloir fuir le monde à vingt ans quand on caresse le projet d'en faire le tour d'ici cinq ans semble contradictoire.

Je vous souhaite ce long voyage, mais il faudrait que vous parveniez à connaître le milieu dans lequel vous vivez. Votre petit monde est une réplique du grand monde.

réponse à M. B. SHAW

A première vue, l'on ne vous soupçonne pas flatteuse. Le mot est exagéré, mais vous avez tendance à souligner d'un trait bien marqué votre contentement ou votre désenchantement, vous allez toujours à la limite de la vérité. Cela peut stimuler un camarade découragé et ceci peut en même temps détruire le peu d'enthousiasme qu'il s'y trouvait au fond de lui-même. Ce manège est inconscient, mais il est réel. Aussi, voit-on déclencher des amitiés subites très solides comme des inimitiés aussi sérieuses et aussi subites. Les extrêmes vous connaissent, pour vous le juste milieu est un endroit de pure perte. Vous êtes de votre siècle...

réponse à DANIELLE (étudiante)

Votre confiance est très stimulante pour moi ; cependant, vous avez risqué très peu de détails en ce qui vous concerne. Vous êtes une jeune fille très bonne et bien prête à suivre la route qui s'ouvre devant vous au moment de choisir, même si elle exige beaucoup de vous-même. Vous voulez à tout prix devenir quelqu'un dans le sens moral du mot. Aussi, vous ne perdez pas une occasion de vous discipliner. Mais vous êtes si intimidable que le moindre contretemps pourrait vous faire perdre contenance.

Puis vous n'êtes pas encore dégauchée de votre entourage immédiat pour donner à votre personnalité la chance de s'exprimer de sorte que votre écriture manque tout à fait de relief. De plus votre système nerveux semble ne pas être bien solide. Il ne faut rien craindre, lorsque vous aurez trouvé le genre qui vous convient, tout ira bien. En attendant lisez le plus possible et observez la vie autour de vous et commencez enfin à mesurer vos forces. C'est le point de départ de tout choix judicieux.

réponse à Mme LAURENCE

Je me rends compte que vous n'avez pas l'habitude du français. Tout de même, l'admirez votre effort et votre condescendance. Vous n'avez fait que ça durant toute votre vie, vous avez été aimable et généreuse pour tout le monde, pourtant l'on ne vous a jamais épargnée. Puis vous n'avez pas eu grand temps pour ouvrir les livres, prise comme vous l'étiez par des besoins pressants. Vous n'avez jamais eu la chance de vous attendre sur vos malheurs ; d'ailleurs, vous ne vous êtes jamais considérée comme un cas désespérant.

Seulement, une vie plus facile vous aurait permis d'être moins fatiguée, car votre âge relativement jeune ne correspond pas à la ligne de votre graphisme. La musique a dû être votre fortifiant, vous semblez tant l'aimer. Alors, écoutez-la plus souvent, elle vous grisera davantage.

AUX AMATEURS DE MOTS CROISES

Nous nous voyons forcés, à notre grand regret, d'interrompre momentanément l'attribution de jeux de cartes aux 25 gagnants ou gagnantes de notre concours des Mots Croisés. Pour 25 heureux nous faisons des centaines et des milliers de mécontents qui nous reprochent, pour toutes sortes de raisons purement imaginaires, de ne pas leur accorder la récompense qu'ils croient mériter. Dans ces conditions et pour rester en bons termes avec TOUS nos lecteurs et lectrices, nous nous abstenons d'accorder, par voie de tirage, nos jeux de cartes. Nos lecteurs voudront bien en prendre note. Quant à nos grilles de Mots Croisés, elles continueront de paraître, chaque semaine et chaque mois, dans nos TROIS magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Le thé, une boisson d'été



Le thé glacé est un des breuvages les plus en demande durant l'été. De préparation facile et très alléchante, il désaltère de façon idéale. Tout comme le thé chaud, il peut se faire tout aussi bien en petites qu'en grandes quantités.

Durant les chaleurs, le thé glacé est le breuvage idéal aux repas légers. Il est tout particulièrement populaire aux réceptions estivales, et vous vous rendrez compte qu'il est vraiment délicieux avec les goûters d'été — salades, sandwiches, fromages, etc. Un cabaret de verres remplis de thé glacé, garni de quartiers de citron et, peut-être, de branches de menthe, est un tableau appétissant et toujours bien accueilli quand il fait chaud.

Pour faire du thé glacé faites-en tout simplement une théière comme à l'habitude, mais employez cinquante pour cent de plus de thé à cause de la glace qui fondra. Quand le thé a été infusé cinq minutes, versez-le dans des verres remplis de glace.

Une autre façon de le faire consiste à infuser neuf cuillerées à thé de thé ou six sacs de thé dans une chopine d'eau à l'état d'ébullition. Après cinq minutes, versez le liquide dans un récipient de deux pintes et remplissez-le d'eau froide. Il est préférable de ne pas tenir le thé au réfrigérateur. Cette méthode est pratique car elle vous permet d'avoir du thé glacé constamment prêt pour désaltérer la famille, et les amis qui peuvent vous visiter.

Vous obtenez une variété de saveurs en sucrant le thé glacé avec le sirop des fruits en conserve. Non seulement une branche de menthe dans le verre ajoute-t-elle du piquant à la saveur, mais elle en rehausse aussi l'apparence. Vous pouvez servir le thé glacé de bien des façons; mettez vos propres idées en pratique.

Voici une suggestion qui ne manque pas de plaire. Faites geler du thé de force ordinaire dans un cabaret de cubes de glace. Dans chaque section placez une feuille de menthe parfaite et fraîche. Faites geler et servez dans le verre de thé glacé.

Le Punch au Thé

Le thé est une excellente base de punch et les variétés de boissons glacées qu'on peut faire à base de thé semblent illimitées. Voici quelques suggestions:

Punch au Thé, à l'Orange et au Citron

- | | |
|--|----------------------------------|
| 1½ tasse de sucre | 1 tasse de jus de citron |
| 3 tasses d'eau bouillante | 3 tasses de jus d'orange |
| 4 sacs de thé ou 6 cuillerées à thé de thé | 2 pintes d'eau glacée |
| | tranches d'oranges et de citrons |

Versez l'eau bouillante sur le thé; laissez infuser durant 5 minutes; coulez. Faites dissoudre le sucre dans le thé chaud et laissez refroidir. Versez dans un récipient d'un gallon avec le jus frais des citrons et des oranges. Ajoutez l'eau glacée et tenez au frais jusqu'au moment de servir. Versez sur de la glace dans le bol à punch. Garnissez de tranches d'oranges et de citrons frais. Fait environ 30 verres à punch.

Punch-Sorbet au Thé

- | | |
|--|----------------------------------|
| 2 tasses d'eau bouillante | ½ tasse de jus de citron |
| 3 sacs de thé ou 4 cuillerées à thé de thé | 1 chopine de ginger ale léger |
| 1 tasse de sucre | 1 chopine de sorbet à l'orange |
| 1 tasse de jus d'orange | tranches de citron ou de limette |

Versez l'eau bouillante sur le thé; laissez infuser durant 5 minutes; coulez. Versez l'infusion de thé sur le sucre et quand le sucre est bien dissous ajoutez les jus de fruit. Coulez sur un gros morceau de glace. Juste avant de servir ajoutez le ginger ale et les tranches de fruit. Au moment de servir ajoutez 1 chopine de sorbet à l'orange bien glacé. Fait de 12 à 15 verres.

Punch au Thé Royal

- | | |
|--|-----------------------------------|
| 2 tasses d'eau bouillante | 2 tasses de jus de pamplemousse |
| 3 sacs de thé ou 4 cuillerées à thé de thé | 4 tasses de ginger ale ou de soda |
| | sucre au goût |
| | 4 tasses de jus de raisin |

Versez l'eau bouillante sur le thé; laissez infuser durant 5 minutes; coulez. Juste avant de servir, combinez les ingrédients et sucrez au goût. Versez sur des cubes de glace ou sur un morceau de glace dans le bol à punch. Fait 25 verres.

Thé Glacé aux Epices

- | | |
|--|--|
| ¾ de tasse d'eau | 6 bâtons de cannelle de 2 pouces de longueur |
| ½ tasse de sucre pincée de sel | 5 tasses d'eau bouillante |
| ¾ de cuillerée à thé de clou de girofle entier | 4 sacs de thé ou 6 cuillerées à thé de thé |
| pincée de muscade | cubes de glace |

Faites mijoter l'eau, le sucre, le sel et les épices au-dessus d'une flamme très faible durant 20 minutes; coulez. Versez l'eau bouillante sur le thé; faites infuser pendant cinq minutes; coulez. Ajoutez le sirop épicé et versez sur des cubes de glace dans les verres. Servez avec une tranche de citron et un bâton de cannelle dans chaque verre. Fait 6 verres.

Un voyage de rêve

L'un des plus agréables problèmes, Mademoiselle, qu'il vous faut régler avec votre fiancé, c'est bien celui de décider où vous ferez ce voyage de rêve dont le souvenir vous restera toute la vie: votre voyage de noces.

Evidemment, ce ne sont pas les endroits qui manquent. Mais, la plupart coûtent trop cher, sont trop éloignés ou sont fermés au moment de votre mariage.

Mais, nous pouvons vous faire une suggestion qui fera de votre voyage de noces un véritable voyage de rêve.

Vous pouvez faire ce voyage en tout temps de l'année, au sein d'une ambiance de luxe, déguster des repas exquis, jouir d'un service impeccable, vous détendre dans des places de villégiature célèbres dans le monde entier, ...faire la connaissance de gens dont la personnalité et les mœurs sont totalement différentes des vôtres et, tout ceci, à des prix tellement raisonnables que vous voudrez à peine le croire!

Vous pouvez vous rendre à New-York par train ou par avion et, de cette ville prestigieuse, partir en croisière à bord d'un paquebot des lignes Furness.

L'imposant et moderne paquebot, le «Queen of Bermuda» («La Reine des Bermudes») vous offre de magnifiques croisières de sept jours chacune aux Bermudes. Une fois rendu aux Bermudes, le paquebot joue pour vous le rôle d'un hôtel flottant à son quai d'Hamilton Harbour. Chaque jour, vous pouvez prendre vos repas ou vous reposer et, évidemment, coucher à bord pendant toute la durée de votre séjour aux Bermudes. Vous verrez que «votre» paquebot vous fournit tout autant de confort, sinon plus, que les grands hôtels que vous visiterez en cet endroit. Ces croisières de sept jours ne vous coûtent que la modique somme de \$153.00, aussi incroyable que cela puisse être.

Une très belle croisière de huit jours vous fera visiter ces deux fabuleuses places de vacances, les Bermudes et Nassau, où, de nouveau, vous pourrez utiliser le paquebot comme un hôtel.

Un paquebot ultra-moderne et luxueux, l'«Ocean Monarch», de plus

de 14,000 tonnes, est utilisé exclusivement pour les croisières dites «en triangle». Vous pouvez choisir aussi ce type de croisière, qui ne coûte que \$200.00 par personne.

L'«Ocean Monarch» fait aussi des croisières de douze et treize jours, aux ports d'endroits aussi exotiques que St-Thomas des îles de la Vierge, Port-au-Prince d'Haïti, Willemsted, dans l'île de Curaçao, une possession hollandaise, San Juan de Porto-Rico, Kingston de la Jamaïque.



La maman raconte à sa petite fille des souvenirs de jeunesse.

— Quand j'étais petite, dit-elle, j'avais un poney, deux chiens, et beaucoup d'autres bêtes. Nous habitions un petit château et, tous les jours, je me promenais pendant des heures, avec mon poney.

— Oh, maman! dit la petite fille en soupirant, que c'est dommage que je ne t'aie pas connue plus tôt!

— Quand la femme descendit de l'autobus, elle laissa un petit paquet sur son siège. Un voyageur lui cria:

— Hé, Madame — vous oubliez...

— Mais non, c'est exprès, c'est le casse-croûte de mon mari. Il travaille au bureau des objets trouvés.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637-K

GEORGES POIRIER
Président

ODILON RIENDEAU
Chef du tirage

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

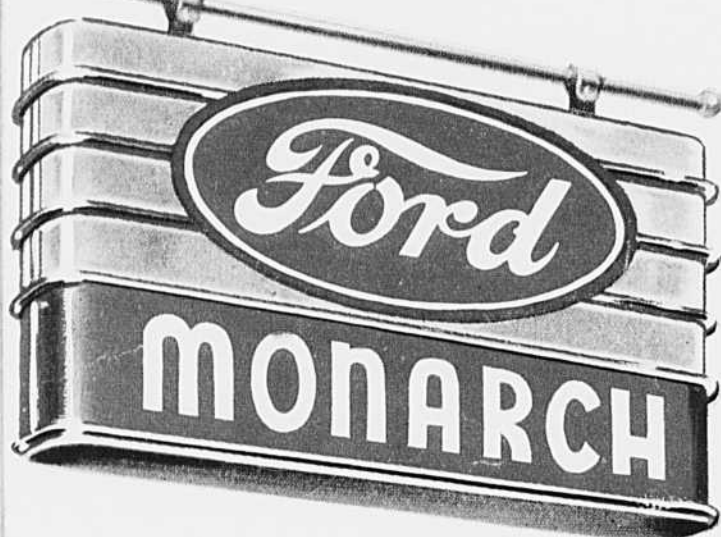
CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

*Si vous ne savez **COMMENT** choisir une
BONNE AUTO USAGÉE... sachez **OÙ** l'acheter!*



Recherchez
ces symboles!
Vous pouvez
vous y fier!

**Si vous pouvez vous fier au vendeur,
vous pouvez vous fier à l'auto qu'il
vous vend. Adressez-vous donc
au vendeur FORD-MONARCH:
il vend des autos "A-1"!**

Votre vendeur Ford-Monarch est un homme d'affaires bien établi dans votre localité. Sa situation sociale, sa réputation d'honnêteté scrupuleuse, il ne peut les conserver que si vous êtes satisfait de l'auto usagée qu'il vous vendra. Il tient à avoir votre clientèle, et à la conserver pour l'entretien de votre véhicule, car il espère vous vendre, un jour ou l'autre, une autre auto usagée "A-1", peut-être même une voiture neuve. C'est pourquoi il attache tant de prix à votre confiance et à votre satisfaction.

VOTRE VENDEUR FORD-MONARCH arbore la fameuse enseigne "A-1" et appose l'étiquette "A-1" sur ses meilleures voitures usagées qui n'ont que peu de millage. Toute voiture qui porte cette étiquette "A-1" a été entièrement remise à neuf par des mécaniciens experts qui en ont vérifié la sécurité et le fonctionnement et qui l'ont cataloguée au prix le plus avantageux qui soit. Elle est garantie par votre vendeur Ford-Monarch qui engage à son sujet toute sa réputation.

VOTRE VENDEUR FORD-MONARCH vend aussi des voitures neuves: son gagne-pain ne dépend donc pas uniquement de la vente des autos usagées... et c'est pour cette raison qu'il peut se permettre de vendre à meilleur marché! Or il vend ses Ford et ses Monarch neuves à un rythme tel qu'il est obligé d'écouler rapidement les autos usagées qu'il reprend en échange. Pour cela, il doit forcément offrir ses autos usagées à des prix extrêmement avantageux. Vous êtes donc sûr de faire une bonne affaire chaque fois que vous vous adressez à votre vendeur Ford-Monarch.



BIBLIOTHEQUE DE LA
LEGISLATURE
HOTEL DU GOUVERNEMENT
QUEBEC C P QUE
12JU58-R-36977